

Contes et légendes de Chine

Vallerey Gisèle

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Gisèle VALLERÉY

 **CONTES
ET LÉGENDES
DE CHINE**

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET LÉGENDES DE CHINE

*PAR GISELE VALLEREY
QUATRIEME EDITION*

*Éditeur : Nathan
18, rue Monsieur-le-Prince, 18, (VI^e)
1948*

UN MERVEILLEUX CERISIER



OUDDHA s'ennuyait dans son palais d'azur. Le bruit des cloches, la vue des offrandes et des fleurs déposées devant ses autels, la senteur des parfums brûlés dans les cassolettes et même le murmure des prières naïves ne parvenaient pas à dérider son front.

Il manquait au dieu le spectacle changeant de la Terre et des hommes qui, vus de si haut, paraissaient comme autant de fourmis, de couleur, de taille, de manière d'être uniformes.

— Voyons-les de plus près, se dit Bouddha.

Bientôt après, il se trouvait au pied de la Grande Muraille, non loin d'un petit village bien caché entre des arbres : les toits de tuile retroussés semblaient flamber sous le soleil. Un homme fumait, au seuil de sa maison.

Les talus, les champs, les bois étaient heureux de vivre. Ils s'épanouissaient par toutes leurs fleurs et leurs feuilles en cette belle matinée de printemps. Seul, le cœur de l'homme était plein de pensées de violence et de meurtre.

Bouddha sent tout, voit tout : les sentiments mauvais cachés derrière ce regard immobile, s'exhalèrent pour lui comme une mortelle odeur de plante vénéneuse. Il s'arrêta. Invisible aux yeux humains, son corps diaphane ne se profilait sur le sol qu'en une buée légère. Et il écouta l'homme qui songeait.

— Pao-Phi mourra, il le faut. Son champ fera trop bien au bout du mien. Pour les rajuster ensemble, je n'aurai juste qu'à combler ce fossé et à couper ces ronces. La besogne est petite et personne ne songera à m'empêcher d'hériter de Pao-Phi, puisque je suis son cousin le plus

proche. Je vais m'en débarrasser aujourd'hui. Mais dois-je aller au temple prier Bouddha de m'aider dans mon entreprise ? Non, je n'ai pas le temps. Pao-Phi s'apprête à sortir de chez lui et à prendre le chemin de la ville pour y vendre ses fruits et ses légumes. Ce serait remettre encore mon projet. Tiens ! le soleil se cache.

Bouddha avait eu un mouvement de colère à la pensée que l'homme au cœur ténébreux osait vouloir le prier avant le crime, car le dieu ne savait pas que les êtres humains mêlent souvent son nom à leurs actions futiles ou coupables. Seuls, les pures prières et les sublimes sacrifices montent jusqu'à Bouddha, le reste se traîne au ras du sol. Il l'ignore.

L'ombre du dieu pesa sur la terre comme un noir nuage. Pao-Phi sortit de sa maison.

Pao-Phi avait une figure de brave homme naïf. Ses yeux bridés souriaient doucement dans sa figure aux tons de vieil ocre et une queue de cheveux grisonnants passait sous son large chapeau de paille. À le voir, Bouddha se rasséréna.

— Bonjour, Tchi-Pahan, dit Pao-Phi en s'arrêtant devant le fumeur. Voilà encore une belle journée. Bouddha en soit loué.

— Asseyez-vous un peu, Pao-Phi, fit Tchi-Pahan d'un ton doux. Vous avez tout le temps d'arriver à Mcheung avant l'heure du marché. La vie ne doit pas se borner à ne songer qu'à acheter ou à vendre. Et méditer ou parler avec un ami est un moment bien employé.

— Je suis charmé de vos paroles, dit Pao-Phi, qui n'était pas accoutumé à une telle sagesse de la part de son voisin, et je suis votre conseil, je m'assieds. L'activité du travail journalier ne doit pas en effet nous faire oublier que la bonté de Bouddha nous a donné des yeux pour contempler la beauté de la Nature, des oreilles et une bouche pour nous exprimer avec nos semblables et une pensée pour l'élever vers le Bienfaiteur universel...

— Évidemment, évidemment, coupa Tchi-Pahan, qui savait que le bonhomme aimait à moraliser, mais on éprouve cependant une certaine tristesse quand on songe que ces biens ne nous ont été accordés que pour peu de temps et quand on se dit que presque tous les hommes doivent mourir...

— « Presque tous les hommes » ? dit Pao-Phi étonné. Vous voulez dire « tous les hommes ».

— Je dis « presque tous », reprit Tchi-Pahan avec force, car il est quelques élus de Bouddha qui possèdent le cerisier de l'immortalité.

— Le cerisier de l'immortalité ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un cerisier qui n'a pas plus d'apparence qu'un autre, qui produit des fleurs au printemps et des fruits en été. Ses feuilles se fanent en automne et elles tombent en hiver, mais l'arbre ne meurt jamais et il donne à celui qui y grimpe le droit de vivre éternellement.

Pao-Phi ouvrit de grands yeux, mais Tchi-Pahan gardait un air sérieux et convaincant.

— Voilà un cerisier extraordinaire, dit Pao-Phi. Je n'en ai jamais vu et je n'ai jamais entendu parler d'un arbre semblable.

— Parce qu'il faut savoir le reconnaître d'entre les cerisiers habituels, dit Tchi-Pahan. Est-ce que souvent l'homme ne passe pas près de mystères sans les comprendre ? Les mines d'or et de pierres précieuses n'ont-elles pas existé de tous temps, avant que l'on ait songé à les explorer ?

— C'est vrai.

— Il en est de même pour le cerisier d'immortalité, reprit Tchi-Pahan. Vous l'avez sous les yeux tous les jours et cependant vous ne l'avez jamais « vu ». Vous êtes mon parent, il y a longtemps que nous sommes voisins et j'ai beaucoup d'amitié pour vous... Ah ! le soleil se cache encore ! Une brume de chaleur, sans doute... Je veux vous faire profiter de ma bonne chance. Vous voyez ce cerisier, dans mon jardin ?... Oui, le troisième, le plus haut. Il est là depuis toujours.

Pao-Phi regarda l'arbre magnifique dont le sommet, à dix mètres du sol, fourmillait de fruits écarlates.

— Et moi je ne mourrai jamais, reprit Tchi-Pahan qui se mordait de temps en temps les lèvres pour ne pas rire. Je cueille et mange ses fruits, je monte sur ses branches... Vous avez pu remarquer que je ne fais jamais cadeau de mes cerises à personne.

— En effet, dit Pao-Phi, qui avait toujours considéré cette circonstance comme un résultat de l'avarice et de l'âpreté de son voisin.

— Je l'ai fait, reprit hypocritement celui-ci, pour ne pas procurer les avantages de l'immortalité à ceux qui ne les méritaient pas ou qui en auraient beaucoup souffert. Ainsi, à quoi bon prolonger interminablement la vie du vieux Taï-Tao-Phu, qui est boiteux et à moitié aveugle, ou de la pauvre Lu-a-Tha, qui mendie pour vivre ? J'ai agi sagement. Mais vous êtes tout différent de ces gens-là, mon cher ; vous êtes dans la force de l'âge, travailleur et bon. En vous donnant l'immortalité, je vous fais un cadeau utile, non seulement à vous mais aux autres.

Pao-Phi était aussi heureux de vivre que les bois, les champs et les talus. Ses regards joyeux et vifs, son franc rire semblaient vraiment de claires corolles épanouies.

— Ne jamais mourir ! fit-il avec ravissement. Voir sans cesse l'œuvre merveilleuse de Bouddha et pouvoir l'en remercier pendant des siècles et des siècles, à jamais. Que c'est beau ! Je vous remercie de votre bonté, Tchi-Pahan. Je ne sais pourquoi, je me figurais quelquefois que vous ne m'aimiez pas et que vous m'en vouliez. Je vous demande pardon de mes mauvaises pensées à votre égard.

— C'est oublié, dit Tchi-Pahan en serrant d'un air affectueux la main de son voisin. Vous ne connaissiez pas plus les bons sentiments de mon cœur que les vertus de mon arbre... Encore un nuage, il pleuvra bientôt, je le crains... Je ne vous en veux pas, Pao-Phi. Venez ici.

Tchi-Pahan se dirigea vers le cerisier, suivi de son voisin.

— Montez sur l'arbre, lui dit-il. Je vais vous aider. Montez tout en haut. Et mangez, mangez des cerises ; encore ! Montez plus haut. Là, oui, sur cette branche. Elle vous semble fragile, mais ne craignez rien. Même si elle cassait, vous viendriez tranquillement vous poser sur le sol, sans mal, puisque vous ne pouvez plus mourir. Êtes-vous content ?

— Je suis heureux, Tchi-Pahan, dit Pao-Phi avec simplicité et reconnaissance. Et il me semble même que j'ai rajeuni à faire cette escalade. Que Bouddha est bon de mettre sur la terre de merveilleux cerisiers comme celui-ci, et quelle chance qu'un tel bienfait soit tombé entre les mains d'un homme aussi généreux que vous.

— Que voulez-vous, mon ami, je suis un élu de Bouddha, fit Tchi-Pahan d'un ton modeste... Dieux, qu'il fait sombre ! Et en plein midi, c'est curieux... Mais venez trinquer avec moi, Pao-Phi. Venez boire à votre immortalité.

— Tout de suite, dit joyeusement Pao-Phi, et il se baissa afin de mettre le pied sur la fourche d'une branche pour redescendre.

— Pourquoi vous donner cette peine ? fit alors avec vivacité Tchi-Pahan. Ouvrez les bras et posez le pied dans le vide. Vous êtes immortel maintenant. Il vous est facile, porté par la main de Bouddha, de revenir à mon côté sans avoir la fatigue de descendre de branche en branche.

— Que Bouddha tout-puissant soit béni pour sa bonté envers sa créature ! dit Pao-Phi avec une joyeuse ferveur. Et, sans une hésitation, lâchant les branches auxquelles il s'accrochait, il mit les pieds dans le vide.

Tchi-Pahan retint avec peine un rugissement de joie. Dans une seconde, cet imbécile de Pao-Phi serait une bouillie à ses pieds ! Mais que devint-il quand il aperçut à côté de lui, tout guilleret et vraiment rajeuni, Pao-Phi, la bouche encore pleine de cerises ! Il le regarda avec hébété.

— Mon cher Tchi-Pahan, dit Pao-Phi en embrassant son voisin, je ne puis vous dire toute ma gratitude. Je vous dois d'inoubliables instants dont je me souviendrai – c'est le cas de le dire – éternellement. Au moment où j'ai mis les pieds dans le vide, sur votre conseil, il m'a semblé d'abord que je tombais comme du plomb vers la terre et que j'allais m'y écraser, mais tout de suite une pression douce et délicieuse – celle de la main de Bouddha, vous aviez bien raison, voisin – m'a arrêté dans ma chute et m'a posé doucement à côté de vous. Quelle merveilleuse chose qu'une vie éternelle !

Tchi-Pahan semblait transformé en statue. Ses yeux ne quittaient pas le visage rayonnant de Pao-Phi rajeuni de vingt ans au moins, et sa pensée tourbillonnait dans sa tête avec affolement.

Il avait bien cru faire un mensonge à Pao-Phi, pourtant. Existerait-il vraiment des cerisiers d'immortalité et, par hasard, en aurait-il un dans son jardin ? Depuis quand datait ce cerisier ? Dans ses souvenirs d'enfant, il le revoyait tel qu'il était maintenant. Son père, son grand-père l'avaient connu à cette même place. Était-il là depuis toujours ? Sans doute. Le sourire de Pao-Phi et son visage plein d'une joyeuse sérénité en étaient une preuve indiscutable.

— Sot que j'ai été d'avoir fait présent de l'immortalité à mon ennemi, songea Tchi-Pahan avec rage. Me voilà à présent en état d'infériorité vis-à-vis de lui, car jamais je ne suis monté si haut dans le cerisier.

Et, sans écouter les remerciements que lui prodiguait l'heureux Pao-Phi, Tchi-Pahan, courant à l'arbre, l'escalada en quelques minutes.

Il se bourra de cerises, consciencieusement, tandis que Pao-Phi, installé sur le banc de bambou devant la maison, encourageait joyeusement son voisin.

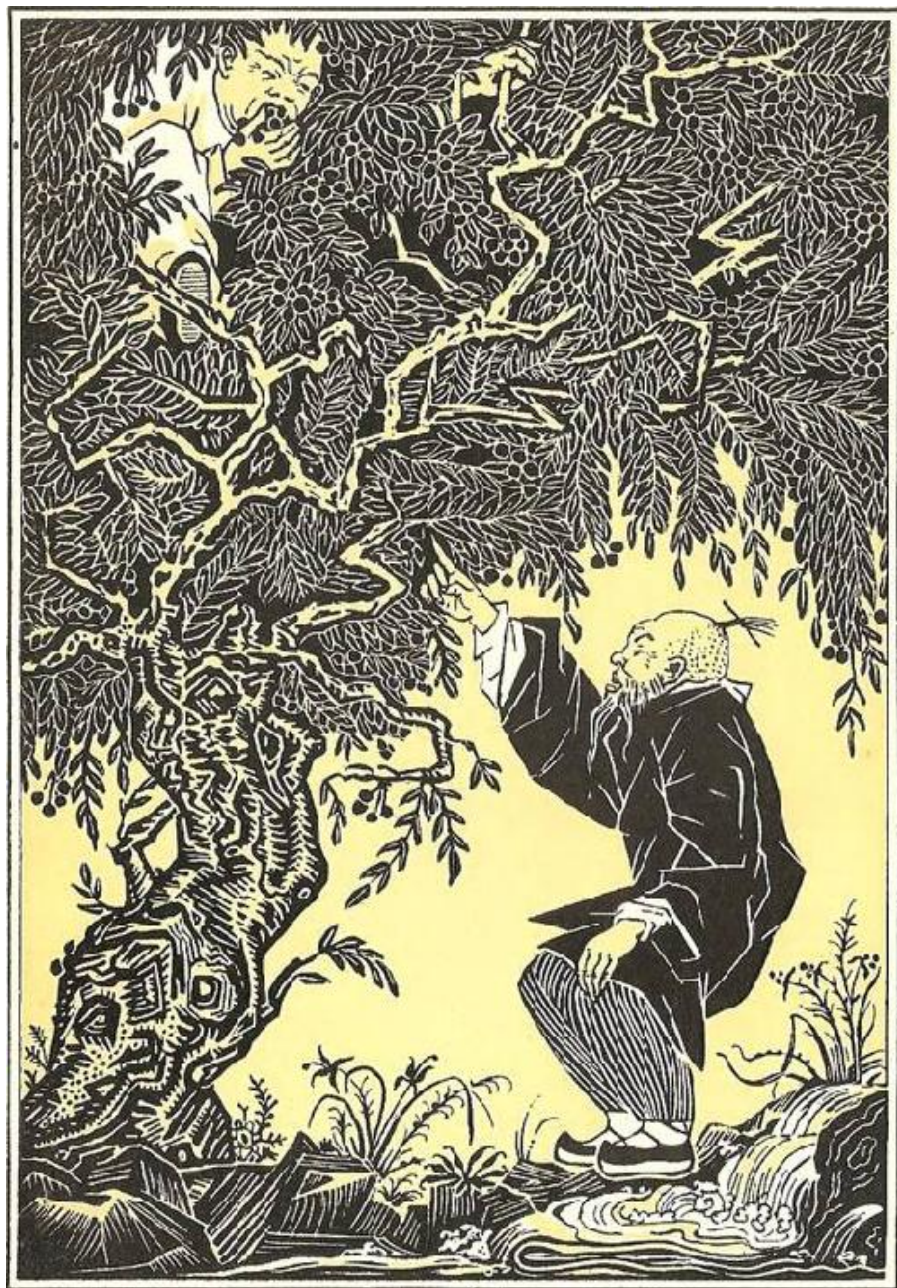
Enfin, Tchi-Pahan lâcha la branche à laquelle il s'appuyait et mit à son tour les pieds dans le vide...

Mais Bouddha n'étendit pas la main pour soutenir ce cœur criminel. Il secoua sur le sol qui se teintait de sang la poussière de ses babouches et continua sa promenade.

Pao-Phi hérita le champ et la maison de Tchi-Pahan, car il était son plus proche cousin.

On ne m'a pas dit s'il vivait encore.





Il se bourra de cerises, consciencieusement.

Page 45.

LE DIADÈME



QUE voulez-vous, ma chère fille, joie et lumière de mes regards ? demandait l'empereur Ta-Ho à la princesse Lune-Triste qui baissait les yeux en soupirant. Voilà bien des jours que vous n'avez pas souri. Vos couturiers ont-ils laissé quelque imperfection à votre dernière robe ou l'une de vos suivantes vous a-t-elle parlé sans respect ? Dites-moi votre peine. Mon bourreau est tout à vos ordres et ce sera une grande joie pour moi que de vous offrir la tête du coupable.

La voix de l'empereur s'était faite si douce et si tendre à ces derniers mots que Lune-Triste se mit à genoux devant son père et lui baisa les mains.

— Je sens, lui dit-elle, combien grande est l'affection que vous portez à votre enfant. Et c'est vrai que j'ai beaucoup de peine. Mon père, les coffres de ma chambre sont remplis de bijoux que vous m'avez donnés. Colliers, bagues, broches, bracelets, boucles d'oreilles, couronnes, agrafes, boucles de ceinture. Tout ce qui existe en métal précieux, en pierreries et perles fines, vous me l'avez donné. Et cependant...

— Et cependant ? dit l'empereur inquiet en voyant que sa fille s'interrompait avec un soupir.

— ...Il est un bijou que je n'ai pas, ajouta Lune-Triste qui fondit en larmes.

Ta-Ho serra la princesse dans ses bras, puis se tournant vers un gong

d'or, il le fit retentir furieusement.

— Qu'on amène mon maître orfèvre mort ou vif, dit-il aux chambellans accourus.

Quelques minutes plus tard, le maître orfèvre se prosternait, tremblant, devant l'empereur.

— Misérable ! fit Ta-Ho dont le visage était convulsé de fureur. Tu laisses ma fille manquer de bijoux, quand les mines de mon royaume regorgent de pierres précieuses qu'on amène par tombereaux dans mes palais, quand l'or et l'argent sont comme de grandes veines chargées de sang rutilant au sein de toutes mes montagnes, quand des milliers d'artisans se penchent avec patience sur tous ces trésors, qu'ils taillent, qu'ils gravent, qu'ils enchâssent et sertissent. Ma fille, la princesse Lune-Triste, manque de bijoux ! Et ta tête est encore sur tes épaules ! Ma bonté est de la faiblesse, on en abuse. Bourreau !...

Le malheureux orfèvre poussa un cri et se traîna aux pieds de Lune-Triste.

— Sublime princesse, lui dit-il en gémissant, daignez sauver la tête d'un malheureux qui ne sait pas quel est son crime...

— Ta, ta, ta, ta ! interrompit l'empereur qui ricanait, tous ces gaillards-là, si on les écoutait, gâteraient la main de mon bourreau. Il faut bien que tout le monde travaille.

— Mon père, dit vivement Lune-Triste au moment où le bourreau s'approchait de l'orfèvre prostré à terre, faites grâce à cet homme, du moins jusqu'à ce qu'il se soit occupé du bijou que je souhaite. Il est très adroit...

— Qu'il le montre, et tout de suite, dit l'empereur qui fit signe au bourreau de s'éloigner. Relève-toi, coquin, et apprête-toi à satisfaire la princesse. Que désirez-vous, ma chère fille, douceur de mon âme ?

Lune-Triste prit Ta-Ho par la main et le mena à une baie du palais. Les jardins étalaient leurs pelouses et leurs massifs multicolores. Un large bassin de marbre blanc encadré de fleurs étincelait au soleil.

Un jet d'eau y versait en cascade incessante des myriades de gouttelettes irisées qui voltigeaient parfois aux forts souffles de brise. L'empereur regarda sa fille.

— Mon père, fit Lune-Triste. Vous voyez cette fontaine ?

— Oui.

— Vous voyez cette eau qui jaillit et ruisselle ?

— Oui.

— Je voudrais un diadème fait de bulles d'eau.

— Des bulles d'eau ? dit l'empereur en regardant Lune-Triste avec effarement. Mais c'est imposs...

Il s'interrompt. Est-ce que le mot « impossible » peut exister quand on est empereur et que les êtres et les choses vous sont soumis ? Il se reprit, et dit d'un ton coupant à l'orfèvre :

— Tu as entendu ce que demande la princesse. Qu'avant trois jours elle ait son diadème de bulles d'eau, ou rien ne pourra sauver ta tête. J'ai dit.

— Majesté divine, fit l'orfèvre avec résignation, prenez ma tête tout de suite, car ce que demande la princesse est impossible à exécuter.

— Impossible ! hurla l'empereur. Tu oses me dire cela, méprisable ver de terre, et tu ne crains pas que je t'écrase. Tu demandes même que je t'écrase ? Pour te prouver que tu es un menteur et que rien n'est impossible quand j'ordonne, je remets ta mort jusqu'au jour où un orfèvre plus habile que toi aura exécuté le diadème de bulles d'eau, afin que ta confusion ajoute à l'horreur de ton supplice. Qu'on le ramène chez lui et qu'on le surveille, pour qu'il n'échappe pas à ma justice, à l'heure dite.

L'orfèvre respira avec soulagement et sortit, tout en dissimulant sa joie. Son supplice devait suivre la réussite du diadème. Il sentait sa tête, pour longtemps, sur ses épaules.

Dès lors, ce fut dans tout l'empire une véritable chasse aux orfèvres. Maîtres, ouvriers, apprentis furent appelés devant Ta-Ho par édit sévère et mis en face de la besogne.

Les plus honnêtes firent comme l'orfèvre de la cour et déclarèrent impossible le fait d'enchâsser les frissonnantes bulles d'eau. Ils furent jetés en prison. D'autres se crurent plus malins et essayèrent de faire prendre à la princesse des « vessies pour des lanternes » en lui présentant des diamants d'une pureté infinie sertis avec art et en lui assurant que c'étaient là les gouttes d'eau de sa fontaine. Mais leurs ruses furent déjouées et le bourreau de la cour ne se plaignit pas de manquer de besogne.

Le bruit des supplices et des captivités des malheureux orfèvres se répandit rapidement. En un clin d'œil, les métiers qui, de loin ou de près, touchaient à la joaillerie furent abandonnés. Métaux et pierreries s'entassaient dans les mines, les ateliers et les magasins, et les voleurs eux-mêmes les fuyaient avec horreur.

Devant cette perturbation, l'empereur hésita. Allait-il bouleverser tout son empire pour une chose qui peut-être, après tout, était imposs... ? Il se rendit chez sa fille et lui exposa la situation.

— Chère enfant, délices de ma vie, lui dit-il avec tendresse, mes édits n'amènent plus aucun orfèvre à la Cour. Mes soldats pourchassent en vain les survivants insoumis qui se cachent dans les forêts. Que faire ? Ne vaudrait-il pas mieux que vous fassiez le sacrifice de votre diadème ?

Lune-Triste éclata en sanglots.

— Y renoncer ! s'écria-t-elle. O mon père, est-ce bien vous, le tout-puissant empereur, qui me demandez cela ? Je veux mon diadème de bulles d'eau, je le veux à tout prix.

— Je vais donc, reprit Ta-Ho, faire appel, pour vous contenter, à tous mes sujets, qu'ils soient orfèvres ou non. Mais comme je doute de leur bonne volonté et de leur empressement, je ferai publier que, s'il ne se présente personne, on coupera la tête à tous les orfèvres actuellement en prison.

Lune-Triste applaudit à cette ingénieuse idée de son père, et l'édit impérial fut affiché jusque dans les moindres villages.

Un vieil ermite, ayant lu un de ces édits, se rendit aussitôt dans la capitale du royaume et demanda à être admis auprès de l'empereur.

Toute la ville était en deuil. Chacun avait au moins un parent en prison, mais nul n'osait s'offrir, pour la délivrance des captifs, à tenter la chose impossible : faire un diadème de bulles d'eau.

Aussi, lorsque l'ermite arriva au palais, les gardes, dans leur ébahissement, lui présentèrent-ils les armes et le conduisirent-ils avec toutes sortes d'honneurs devant Ta-Ho.

— Que veux-tu, vieillard, dit l'empereur fronçant ses épais sourcils.

— Je viens faire le diadème de bulles d'eau, répondit l'ermite avec douceur et simplicité.

— Le diad... ?

L'empereur n'acheva pas. Ses yeux écarquillés, sa bouche ouverte témoignaient d'une stupeur sans bornes.

— Oui, reprit l'ermite avec le même calme, je viens faire le diadème de bulles d'eau.

— Il est fou ! fit Ta-Ho en se tournant vers ses chambellans et en se tapotant le front consciencieusement.

Les courtisans firent entendre un murmure plein d'approbation. L'ermite se contenta de sourire et ses yeux clairs se fixèrent sur l'empereur comme pour dire : « J'ai toute ma raison. »

Alors Ta-Ho se mit à poser au vieillard une foule de questions destinées à prouver que son bon sens était sérieusement atteint, mais l'ermite répondait à tout avec lucidité.

Quand il eut satisfait à cet interrogatoire, il salua de nouveau l'empereur et redit pour la troisième fois :

— Je viens faire le diadème de bulles d'eau.

— Il y tient ! fit Ta-Ho. Mais, vieillard, sais-tu bien que beaucoup d'hommes sont morts et beaucoup d'autres en prison à cause de ce diadème ? Ils ont tous déclaré que la chose était impossible.

— Chacun son idée, dit l'ermite, moi, je la crois faisable.

Le ton calme et assuré du vieillard impressionna l'empereur qui fit venir aussitôt Lune-Triste.

— Ma fille, lui dit-il, enchantement de ma vieillesse, je vais t'apprendre une nouvelle qui te stupéfiera. Voici quelqu'un qui vient faire le diadème de bulles d'eau !

— Ah ! bon, fit simplement Lune-Triste. Ce n'est pas trop tôt. Qu'il

commence vite.

À voir la façon toute naturelle dont sa fille accueillait l'homme qui venait de le surprendre si fort, Ta-Ho fut un peu honteux de son étonnement.

— Eh bien, dit-il à l'ermite, qu'attends-tu ? Mets-toi au travail.

— Je ne le ferai qu'à une condition, fit le vieillard.

— Laquelle ? demanda vivement Lune-Triste. Elle est accordée d'avance, n'est-ce pas, mon père ?

— Certes, répondit l'empereur, j'y souscris des deux mains.

— Et bien entendu, reprit l'ermite, la libération de tous les prisonniers m'est accordée aussi ?

— Que les prisons s'ouvrent ! commanda Ta-Ho à ses officiers, tandis que Lune-Triste battait des mains à la pensée d'avoir son diadème.

— Bon vieillard, dit-elle, ne pourrez-vous pas me faire aussi un collier pendant que vous y serez ?

— Parfaitement, répondit l'ermite, il ne me sera pas plus difficile d'enfiler les bulles d'eau que de les enchâsser dans de l'or. Toujours à la même condition que je supplie l'empereur de m'accorder.

— C'est fait, assura Ta-Ho ; dussé-je vider, pour te faire plaisir, les coffres de mon trésor, tu auras ce que tu demandes.

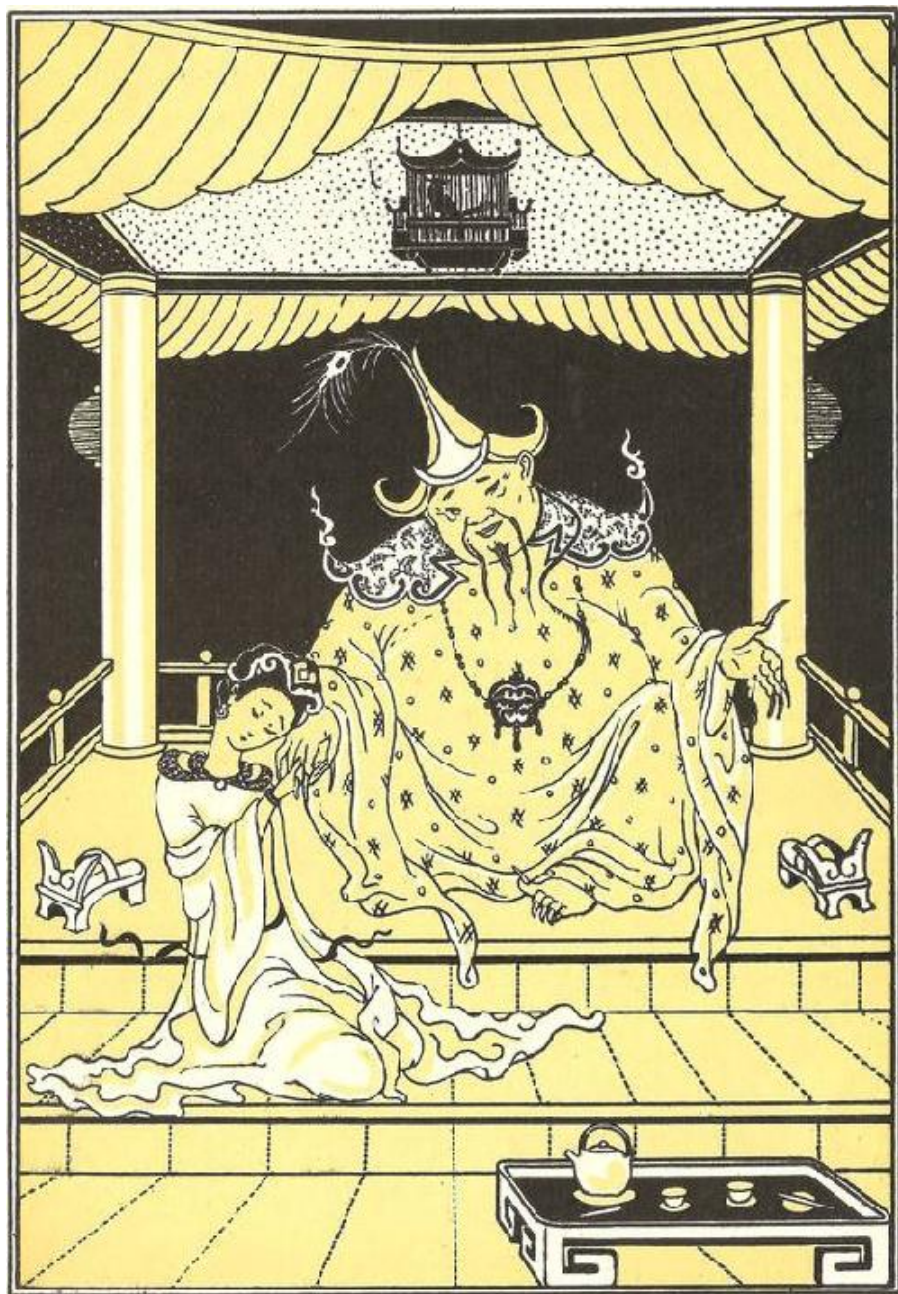
— C'est bien convenu, bien entendu, reprit l'ermite avec solennité, si la condition exigée n'est pas remplie, je ne suis pas tenu de faire le diadème, et les prisonniers restent néanmoins libérés ?

— C'est bien entendu, dit Ta-Ho en plaçant sa main sur sa tête pour jurer avec plus de force, c'est bien convenu : foi d'empereur.

— Le diadème ! le diadème ! cria Lune-Triste, qui tapait du pied avec impatience, le diadème et le collier !

— Vous allez les voir, princesse, dit l'ermite, qui s'assit. Et me voici tout prêt à vous faire autant de diadèmes et de colliers que vous voudrez. À cette seule condition... c'est que vous alliez vous-même me chercher les bulles d'eau !





Voilà bien des jours que vous n'avez pas souri...

Page 26

LA TÊTE DE BOUE



EUX Bodhisastras, c'est-à-dire deux hommes sages et saints, dans l'âme desquels Bouddha avait enfermé un peu de sa flamme divine, vivaient autrefois ensemble dans la solitude des montagnes.

C'étaient deux religieux instruits en toutes sciences, et qui étaient arrivés par leur savoir, non seulement à deviner ce qui pouvait se cacher dans les replis secrets des cœurs humains, mais à commander aux grands mouvements de la Nature.

Ils étaient capables, tant le mystérieux et tout-puissant pouvoir de Bouddha leur avait été accordé en partie, de faire tomber la pluie sur les plaines pendant les périodes les plus sèches de l'été, de faire rentrer la foudre et la grêle dans les nuages, d'exterminer par masses les insectes malfaisants.

Mais parce qu'ils pensaient avec sagesse que la volonté créatrice se manifeste toujours selon des lois profondes dont l'excellence échappe à l'esprit borné des hommes, ils se gardaient bien d'aller contrarier par leurs désirs le cours des choses établi par Bouddha.

Ces deux religieux, dont les noms étaient vénérés dans toute la Chine comme ceux de deux envoyés célestes séjournant en ce monde, se nommaient Ti-K'i-Lo et Na-Lai.

Ils cultivaient, auprès de leur petit ermitage, un bout de terre qu'ils avaient planté de maïs. Et la double récolte qu'ils en faisaient chaque année suffisait pour les nourrir, car leur sobriété était grande et leurs jeûnes fréquents.

Les animaux de la montagne, même les plus sauvages, respectaient leur vie, sans qu'ils eussent besoin de la défendre ; et, presque chaque jour, de nombreuses troupes d'ours et de jaguars se réunissaient autour des deux religieux : couchés avec tranquillité, ils semblaient écouter les prières que chaque heure de la vie de Ti-K'i-Lo et de Na-Lai emportait vers Bouddha.

Et les hommes de la plaine participaient, eux aussi, aux grâces que semaient autour des deux religieux leurs saintes oraisons. Leur roi était plus juste, leurs ministres plus intègres, leurs citoyens plus pacifiques et plus fraternels que dans toute autre partie de la Chine.

Bref, la piété et la sagesse de Ti-K'i-Lo et de Na-Lai avaient fait, en quelque sorte, éclore l'âge d'or dans cette heureuse contrée.

Mais un soir tout s'écroula.

Ç'avait été un soir comme les autres, pourtant, un calme soir tout occupé de prières et de contemplations intérieures. Ti-K'i-Lo et Na-Lai à genoux à terre, la face contre le sol, laissaient passer les heures sans s'en apercevoir, attentifs aux seuls devoirs de leur dévotion.

Or, Ti-K'i-Lo, qu'un jeûne de plusieurs jours avait affaibli, s'endormit tout en priant.

La nuit était tombée ; la lune à son premier quartier répandait dans le ciel une clarté vague qui ne permettait pas de distinguer les choses autour de soi. Dans un coin de l'ermitage, Na-Lai, prosterné, priait avec ardeur.

Enfin, il se releva, l'esprit tout occupé encore de sa pieuse méditation.

— Allons, frère, dit-il, voici la nuit. Il faut donner nos corps au sommeil, afin qu'au soleil levant nous puissions nous sentir plus dispos et mieux servir la Divinité. Venez, nous allons absorber ces quelques fruits que j'ai cueillis aujourd'hui pendant ma promenade dans la montagne. Votre long jeûne vous fait une nécessité de prendre cette nourriture.

Et tout en parlant, Na-Lai fit trois pas dans la cabane, sans s'apercevoir que son compagnon ne se relevait pas en même temps que lui.

Le troisième pas de Na-Lai se posa rudement sur la tête de Ti-K'i-Lo.

— Aïe ! s'écria celui-ci, tiré, par la douleur, de sa léthargie.

Il porta la main à son front contusionné et une subite rage entrant dans son cœur, il se mit à crier d'une voix irritée :

— Quel est le chien, fils de chien, qui a osé marcher sur cette tête qui pense ?

— Je ne vous avais point vu, mon frère, dit Na-Lai vivement. La nuit est noire.

— Et pensez-vous que ce soit une excuse suffisante pour malmenier ainsi un serviteur et un élu de Bouddha ? reprit Ti-K'i-Lo avec non

moins d'irritation. Ma tête n'est-elle qu'une chose sans vie et sans valeur pour n'y faire pas plus attention qu'à cette escabelle ou à cette cruche de terre ? Je vous le dis, homme brutal, vous avez offensé gravement Bouddha en ayant si peu de considération pour moi.

— Mais puisque je vous dis que je n'avais pu vous distinguer dans l'obscurité, fit Na-Lai, que la colère commençait à prendre. Combien de fois me faudra-t-il vous le répéter ?

— Peut-être suis-je sourd, puisque vous avez été aveugle ! repartit Ti-K'i-Lo qui ne s'apaisait pas. Quoi, c'est là tout le pardon que vous me demandez, à moi que Bouddha aime et protège si particulièrement ?

— Si particulièrement ? s'écria Na-Lai vexé. Quel est votre orgueil de vous croire à ce point chéri de la Divinité ? Et d'où vient que vous voulez me rabaisser à Ses yeux, alors que je jeûne et prie au moins autant que vous ?

— Vous mentez ! s'écria Ti-K'i-Lo. Jamais je n'ai vu un homme si audacieux dans la fausseté. Vous dites que vous jeûnez autant que moi ? Mais ne me suis-je pas ce soir endormi de fatigue et de faim ? Quelle meilleure preuve fournir de ma dévotion et de mon zèle supérieurs aux vôtres ?

— Vous vous êtes endormi tout simplement parce que vous êtes moins résistant que moi, cria Na-Lai. J'ai pu rester jusqu'à quatre jours sans absorber autre chose que deux gorgées d'eau, tandis que vous n'en êtes qu'à votre troisième jour de jeûne, et, voyez, vous vous êtes endormi, en pleine prière ! Vous parlez d'offense à la Divinité ? Vous l'avez offensée bien autrement que moi en vous laissant vaincre par l'humaine et vile nature pendant les heures consacrées aux saintes oraisons !

— menteur exécrable et orgueilleux sans frein ! clama Ti-K'i-Lo. Vos quatre jours de jeûne sont autant de faussetés. À plusieurs reprises, je vous ai vu, pendant la prière, avaler furtivement des cerises que vous aviez cachées dans votre manche. Je ne vous ai rien dit alors par bonté d'âme, et le jeûne que je viens de faire, je vous l'avoue, maintenant, je l'ai offert à Bouddha en pénitence de vos fautes !

— Vous osez vous proclamer ainsi champion de sainteté, fit Na-Lai brandissant ses poings avec rage. Pour deux ou trois cerises que j'ai pu manger sans y faire attention, tant mon esprit était absorbé par la prière ! Et vous, que dites-vous de toutes les fautes que vous avez commises quand, dans vos veilles pieuses, vous dormiez en feignant de prier ? Ah ! vous m'avez vu manger des cerises ? Eh bien ! moi, je vous ai entendu ronfler, oui, ronfler à petit bruit, tandis que je priais pour votre salut !

— Mon salut ! fit Ti-K'i-Lo au comble de la fureur. Mon salut ne dépend pas d'un misérable damné comme vous, d'un impie, d'un

mauvais serviteur du divin maître, qui ose, de son pied effronté, écraser cette pensée trop pure pour lui.

— Que n'ai-je écrasé cette tête, en effet ! hurla Na-Lai. Au moins je n'aurais pas eu à entendre de semblables ignominies, je ne les aurais pas vues, en se répandant, souiller cette atmosphère de prière et de recueillement !

— Monstre ! cria Ti-K'i-Lo, créature enragée faite pour le meurtre ! Ah ! tu regrettes de n'avoir pas écrasé ma tête ! Eh bien ! par la puissance que j'ai reçue de Bouddha, j'ordonne que demain, à l'heure où le soleil se lèvera, cette tête que tu portes sur tes épaules soit brisée, par un invisible bâton, en sept morceaux !

— Quoi ! c'est ainsi, assassin de ton frère ! fit Na-Lai délirant de rage. Tu veux qu'au lever du soleil, ma tête, asile de la sagesse et de la vérité, éclate comme ce vase de grès au choc d'une pierre ? Eh bien ! par la puissance que moi aussi j'ai reçue de Bouddha, j'ordonne que, demain, le soleil ne se lève pas !

La fureur des deux religieux avait atteint son summum dans ce double souhait aux redoutables conséquences. Chacun d'eux sortit de l'ermitage et s'éloigna à pas rapides, se dirigeant vers deux petites grottes percées au flanc de la montagne, assez loin l'une de l'autre.

Ce n'était, à vrai dire, que deux trous dans le rocher où l'on ne pouvait se tenir qu'accroupi et où l'eau d'une source proche suintait constamment. Des champignons vénéneux et du lichen humide en garnissaient le sol. Un grouillement de monstrueux crapauds s'agitait dans un coin, avec un bruit flasque.

Quitter l'ermitage paisible et sain et les couches de bruyère embaumée pour de semblables asiles démontrait quelle furieuse hostilité s'était emparée du cœur de Ti-K'i-Lo et de Na-Lai. Ils étaient à présent deux ennemis et quand, tous deux, ils se mirent à genoux, chacun dans sa grotte, avant l'heure du sommeil, les prières qui s'en allaient vers Bouddha étaient lourdes de fiel et de pensées noires.

Noires, si noires, noires comme la nuit qui s'était appesantie sur la terre, une nuit que nulle aurore ne devait achever.

Car, le lendemain, le soleil ne se leva pas.

Na-Lai, à genoux sur les champignons de la grotte et la face enfouie dans les lichens, retenait au bord de l'horizon l'astre toujours errant. Par la force de sa prière, il l'avait comme ligoté au fond de la mer, là où elle semble se confondre avec le ciel de l'Est.

Et les ténèbres demeuraient sur la terre, et leur épaisseur semblait s'accroître avec chacune des heures qu'elles volaient au jour.

Les animaux de la montagne tendaient leur mufler fauve vers le point d'où ne jaillissaient pas les rayons accoutumés et un grand silence plein de peur planait sur les antres et les tanières.

Dans la plaine, c'était l'épouvante.

Le roi, dans son palais, et le mendiant, dans son taudis, tremblaient de la même fièvre. Tous les yeux étaient fixés sur les pendules. On s'interrogeait d'une maison à l'autre. Jamais le ciel n'avait été plus avidement contemplé.

La première pensée avait été qu'un détraquement général, une sorte d'épidémie, s'était abattu sur les horloges, et chacun s'en était allé trouver son voisin pour se renseigner. Puis, on avait parlé de lourds nuages obstruant le ciel, d'orage effroyable en préparation.

Mais les étoiles scintillaient dans l'azur sombre avec une telle pureté qu'on avait dû abandonner l'explication de l'orage.

Alors ? Alors il avait fallu reconnaître que le soleil ne paraissait pas.

Tout simplement ? Et cela était effroyable.

Les heures de la nuit, en sonnant, apportèrent une sorte de détente dans l'angoissante attente des cœurs. Il était minuit. Quoi de plus naturel que l'absence du soleil à cette heure ?

On dormit. Mais le jour suivant, ou du moins ce qui aurait dû être le jour suivant, quand on se réveilla dans les mêmes ténèbres que la veille, quand les lampes des maisons et les lanternes des rues percèrent seules encore l'obscurité, sous le regard clignotant des étoiles, ce fut une panique.

Le peuple se rua en foule vers le palais du roi. Et celui-ci, du haut de son balcon, dut donner l'assurance qu'il allait faire réapparaître à sa place accoutumée l'astre récalcitrant.

Devant cette promesse, et dans l'attente des mesures prises par le roi, le peuple se calma un peu. Néanmoins, toute la vie publique fut arrêtée, et les boutiques des marchands de luminaires furent assiégées et vidées en un clin d'œil de leur contenu, depuis les lustres jusqu'aux simples chandelles.

Cependant, le roi avait dépêché des messagers vers les États voisins, et ceux-ci leur avaient rapporté cette affligeante nouvelle que partout régnaient la même nuit et la même épouvante.

Un conseil des ministres extraordinaire fut réuni alors. On n'y traita que de cette question : l'absence du soleil. Mais aucun de ces graves et doctes personnages ne put trouver de solution, voire d'explication satisfaisantes. Le général commandant l'armée proposa de lever les troupes. Cela ne réunit aucun suffrage.

— Quand un ennemi est présent, déclara à ce propos le premier ministre, rien de mieux, mais nous avons affaire à un absent, et, quelque part que vous puissiez mener vos troupes sur la surface du globe, vous ne pouvez le rencontrer. Je propose de soumettre le cas aux savants du royaume et, en particulier, à ceux qui passent leur vie dans la contemplation et l'étude des astres.

On courut chercher les astronomes, on les accabla de questions. Mais ils ne purent y répondre. Le soleil ne passait pas devant leurs

lunettes, aux heures de son habituelle course, c'était tout ce qu'ils savaient. Ils parlèrent de « perturbation solaire », d'un « éparpillement prématuré de l'astre pour la formation d'une nouvelle voie lactée », de toutes sortes de catastrophes envisagées avec un calme scientifique qui faisait passer des frissons dans le dos des assistants.

— Eh bien, dit le roi, après avoir entendu les hypothèses émises, admettons les causes que vous dites, mais que faut-il faire ? Quel est le remède ?

— Sire, fit avec dignité un des savants, nous ne pouvons vous l'apporter tout de suite. Nous allons étudier ce fait, élaborer des spéculations, tenter des expériences, ouvrir des controverses...

— Et quand m'apporterez-vous la solution ? demanda le roi avec impatience.

— La science humaine doit marcher lentement pour aller sûrement, dit le savant. Il se peut que nous ayons la réponse à cette énigme dans cent cinquante mille ans. Mais quel beau jour ce sera alors !

Et tout le corps des savants, heureux du nouveau et vaste champ de travail qui lui était ouvert, se retira avec sérénité.

Le roi, consterné, fit venir alors tous les charlatans, chiromanciens et tireuses de cartes du royaume. Après la vraie science, il voulait essayer de la fausse, dans l'immense embarras où il se trouvait.

Là, les réponses abondèrent, car le domaine de la fantaisie est grand. Mais toujours le premier échelon pratique manquait. Rien n'était plus facile que d'aller chercher le soleil au fond de l'éther où il s'était endormi – il y avait si longtemps qu'il marchait ! – Seulement...

La seconde nuit arriva à point pour calmer la colère du roi, mais la troisième journée de ténèbres la ralluma, et avec la fureur publique, l'incompétence des ministres, l'ignorance des savants et les abracadabrantes idées des vendeurs de chimères.

Pendant deux fois vingt-quatre heures encore, les hommes tournèrent en rond dans cette question sans issue, comme des écureuils en cage. Le soleil, le soleil ! Cette lumière, merveilleuse et créatrice, qui ranime les esprits et les corps, le soleil, avait fui la terre. Il était allé se reposer dans la main de Bouddha. C'était donc que celui-ci ne se souciait plus de la pauvre planète abandonnée dans l'immensité du ciel ni des êtres qu'il y avait jetés.

Et le désespoir des âmes fut effrayant.

Les pagodes ne suffisaient plus à contenir la masse des fidèles que ne pouvaient apaiser les encouragements des prêtres. Les dons les plus hétéroclites s'empilaient aux pieds de la Divinité, et vers elle, sans arrêt, s'élevaient les cris et les prières. Les hommes n'étaient plus que des enfants perdus dans une forêt sombre, qu'un troupeau égaré dans la montagne.

Or, le cinquième jour d'obscurité, un jeune garçon demanda à parler

au roi.

Il n'eut aucune peine à pénétrer jusqu'à lui. Toute la garde royale avait fui le palais pour les pagodes, et le roi était seul dans son oratoire, prosterné sur le sol, tout petit, devant une grande statue du Bouddha.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il à l'enfant en le voyant surgir près de lui. Est-ce que le soleil est revenu ?

— Non, sire, fit le petit garçon, mais je sais pourquoi il n'est pas là.

Le roi bondit sur ses pieds :

— Parle ! Parle ! s'écria-t-il. Et tu ne le regretteras pas. Je te donnerai des monceaux d'or.

— Si Votre Majesté veut bien faire cadeau à mon père d'une hache neuve, répondit l'enfant, je me trouverai suffisamment récompensé, car il a cassé la sienne, il y a quelques jours, et il est trop pauvre pour la remplacer.

— Entendu pour la hache, fit le roi, mais le soleil ? Parle-moi du soleil !

— C'est ce que je suis venu faire. Eh bien, le soleil, c'est Na-Lai qui le retient au-dessous de l'horizon.

— Na-Lai ?

— Oui, le religieux de la montagne. Je l'ai entendu, l'autre soir, comme je passais devant l'ermitage. Ti-K'i-Lo et lui se sont disputés...

— Mais que faisais-tu là-bas ?

— Mon père est bûcheron, et je revenais à notre cabane avec une charge de bois qu'il avait coupé, quand, en passant par la clairière, j'ai entendu Ti-K'i-Lo et Na-Lai se disputer : « Ta tête éclatera », disait l'un. « Le soleil ne se lèvera pas ! », disait l'autre. J'ai vite couru raconter cela à mon père. Il m'a ordonné de venir vous le dire. Et me voilà.

— Mais comment se fait-il que tu me le dises seulement aujourd'hui ?

— Parce que je suis petit, et que je ne marche pas vite, répondit l'enfant.

Le roi, après avoir récompensé le jeune garçon, courut à son écurie, sella son cheval et, prenant l'enfant en croupe, il partit au grand galop dans les ténèbres.

Pendant des heures, il gravit des pentes rocheuses, côtoyant des précipices, guetté par les bêtes féroces, trompé par l'épaisse nuit. Enfin, il arriva à l'ermitage et mit pied à terre.

Il frappa vivement à la porte à plusieurs reprises et, ne recevant pas de réponse, il se décida à entrer.

Dans une lampe d'argile presque vide, une mèche en moelle de jonc jetait une lueur fumeuse.

— L'ermitage est désert, dit le roi à son jeune guide. Que faut-il

penser ? La dispute a-t-elle été si terrible que ces deux saints ermites aient pu s'entre-tuer d'une façon à ce point complète ?

— Non, sire, fit l'enfant. J'ai oublié de dire à Votre Majesté que chacun d'eux s'était réfugié dans une grotte. Voici, ici, celle de Na-Lai et, là-bas, celle de Ti-K'i-Lo.

Le roi courut aussitôt à la grotte où Na-Lai, à genoux et absorbé dans sa prière, vivait depuis sa sortie de l'ermitage.

— Saint homme, lui dit-il, est-ce donc toi qui enlèves à la terre la lumière indispensable que Bouddha lui avait donnée ? Par pitié pour le royaume que je gouverne, laisse l'astre d'or et de feu reprendre sa course, ou nous allons tous mourir.

— Roi, répondit Na-Lai sans même lever les yeux, je défends ici non pas seulement ma vie, mais ma pensée. Ce n'est que par contrecoup que j'ai arrêté le soleil, et c'est à Ti-K'i-Lo que doivent s'adresser tes demandes. Pour moi, je ne verrais aucun inconvénient à ce que le cours habituel des choses fût rétabli si je ne devais pas le payer de ma tête.

Le roi se rendit compte qu'il n'obtiendrait rien de Na-Lai, et il se précipita auprès de Ti-K'i-Lo.

Celui-ci l'avait vu arriver, et, comme il avait l'ouïe fine, il avait entendu la réponse de son ex-compagnon de solitude. Or, cinq jours de grotte humide et de jeûne complet usent singulièrement la colère d'un homme, si bien que, lorsque le roi vint lui adresser une supplique à peu près semblable à celle qu'il avait faite à Na-Lai, le reçut-il avec une douceur qui mit du baume dans le cœur du souverain.

— Roi, lui dit-il, ta prière m'attendrit et la pensée des angoisses du monde fait s'évanouir mon ressentiment. Malheureusement, j'ai formulé mon souhait avec trop d'ardeur pour pouvoir l'anéantir complètement. Cependant, comme il y a toujours façon de tourner la difficulté, si Na-Lai veut bien s'engager à laisser aller le soleil, je répons de l'intégrité de sa tête.

Le roi, tout heureux de cet accueil, revint en courant vers Na-Lai qui, ayant entendu la réponse de Ti-K'i-Lo et ne se souciant pas plus de lui que des champignons et des lichens de la grotte, se déclara tout prêt à permettre au soleil de recommencer sa promenade dans l'univers.

Le roi, de plus en plus aise, fut en deux bonds auprès de Ti-K'i-Lo.

— C'est parfait, dit celui-ci, et je reconnais bien là la bonté de cœur de Na-Lai, ainsi que sa confiante amitié. Qu'il s'enduisse toute la tête de boue, de façon à s'en faire un véritable masque et, demain, ce sera sa tête de boue qui éclatera en sept morceaux, car je n'ai pas spécifié, dans mon souhait, qu'il s'agirait d'un crâne de chair et d'os.

— À merveille, fit Na-Lai quand le roi lui rapporta, en sautant de joie, le conseil de Ti-K'i-Lo, j'agirai ainsi que le veut mon pieux ami.

Comme cette belle âme transparaît à travers ses paroles ! Demain matin, ô Roi, le monde sera délivré de son attente.

Toute la nuit, le roi crut nécessaire d'aller de l'un à l'autre des ermites, afin de les encourager dans ces résolutions si favorables. Mais il n'était nullement besoin d'aider la sagesse de Ti-K'i-Lo et de Na-Lai, à qui le sol sec de l'ermitage apparaissait comme une terre promise. Et Na-Lai se mit en devoir de se confectionner la tête de boue préconisée par Ti-K'i-Lo.

Il n'eut, pour cela, qu'à se servir du terrain humide sur lequel il était agenouillé, et il eut bientôt le visage enduit d'épais limon. Cela fait, il attendit, tandis que le roi, osant à peine respirer, tenait ses regards fixés vers l'orient.

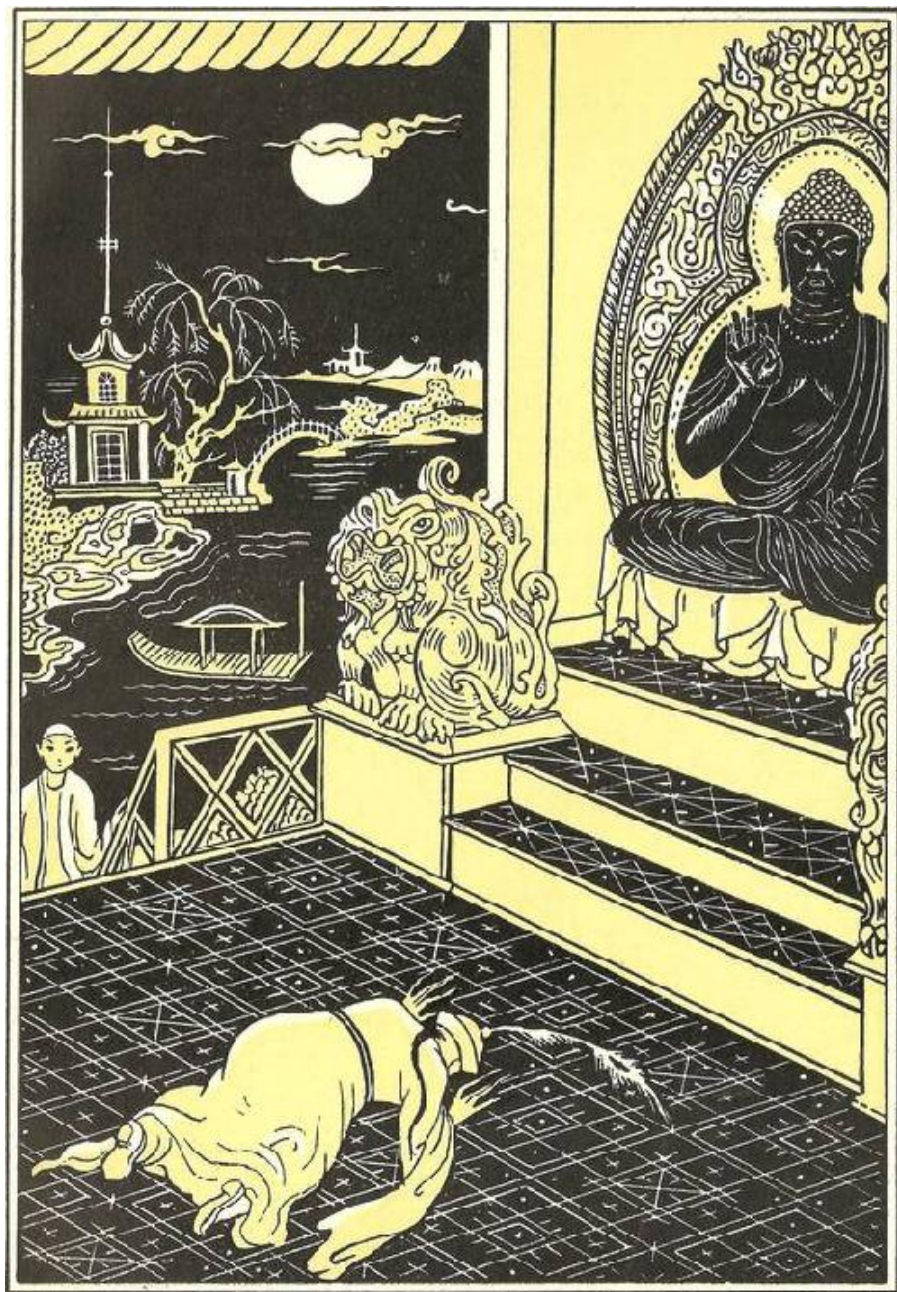
Le soleil, était-ce le soleil, cette teinte rosée qui violaçait le sombre azur, s'accroissant par degré ? Était-ce le soleil, cette ligne blanchâtre qui profilait si nettement les zigzags des sommets ? Était-ce le soleil, cette boule jaune à l'insoutenable éclat, qui, lentement, lentement, se hissait au-dessus de la mer ?

Le roi tomba à genoux, bouleversé de joie et de délivrance. De la plaine montait l'immense clameur du réveil des hommes, leur hymne de reconnaissance envers le jour revenu. Les cloches, partout, sonnaient comme des rires, et les échos de la montagne répercutaient sans arrêt les cris de joie des bêtes fauves.

Na-Lai, dont la tête de boue gisait à terre en sept morceaux, priait, auprès de Ti-K'i-Lo, dans le petit ermitage.

Et Bouddha souriait.





Prosterné sur le sol devant une statue de Bouddha. *Page 38.*

LE PRÉSENT DU DRAGON



UTREFOIS, du temps où le Grand-Dragon possédait sur la terre un merveilleux royaume caché dans les forêts séculaires, il avait, parmi ses voisins, un roi d'un naturel doux et bon qu'adorait son peuple.

Le fait était rare, même à cette époque, aussi le Grand-Dragon avait-il pour ce roi une estime particulière et le voyait-il le plus souvent qu'il lui était possible.

Mais pour le voir sans l'épouvanter, il changeait de figure. Car les Dragons sont doués d'un pouvoir magique qui leur vient de Bouddha et qui les fait vénérer dans toute la Chine.

Révérer et craindre à la fois, puisque les Dragons sont capables de prendre toutes les formes qui leur plaisent et de devenir successivement en quelques minutes coq ou grain de mil, beau seigneur ou haute montagne. Ceci à l'instar de tous les magiciens et enchanteurs de toutes les légendes.

Donc, le Grand-Dragon, pour approcher du roi devenait tour à tour, soit une pauvre paysanne chargée de famille, soit un chat boiteux et pelé, soit un savant et sage ermite. Et toujours sous quelque forme qui lui permît de voir le roi et d'en être vu, il trouvait celui-ci aussi bon, aussi prompt à soulager la misère, aussi respectueux de la vie et de la sagesse d'autrui.

— Celui-là est digne de commander aux autres, se disait le Dragon. Hélas, pourquoi Bouddha ne permet-il pas à certains hommes d'être

immortels et de passer à travers le Temps, comme les salamandres dans le feu, sans en être blessés ?

Et le Grand-Dragon retournait dans son merveilleux royaume de la forêt, heureux de sa promenade chez son voisin.

Or, un jour qu'il s'était transformé en colombe pour pouvoir aller se percher sur le balcon du roi, il fut aperçu par une troupe de gamins, et ceux-ci ne trouvèrent rien de mieux à faire que de donner la chasse au bel oiseau blanc.

S'ils s'étaient bornés à courir après lui, à le forcer à voler très haut, le Dragon-Colombe n'en aurait pas souffert et il aurait d'ailleurs pu prendre le temps de prononcer les paroles magiques sacramentelles qui lui auraient permis de changer aussitôt de forme.

Mais dès que les gamins l'aperçurent, battant l'air de ses douces ailes blanches, ce fut à qui lui enverrait des pierres. Et, la première lancée l'atteignit, le blessant sérieusement à l'aile gauche.

Or le pouvoir magique du Dragon se fondit instantanément à la première goutte de sang qu'il versa ; et lui, le puissant, le fabuleux élu de Bouddha ne fut plus qu'un pauvre oiseau apeuré et meurtri.

Il ne pouvait redevenir libre de sa volonté et de son pouvoir de transformation que lorsque sa blessure serait guérie, que lorsque son sang ne coulerait plus, mais jusque-là, il serait cette colombe au vol harassé et aux roucoulements plaintifs.

Dans son cœur bouillonnait la colère. Oh ! s'il avait pu une seconde reprendre sa vraie forme, être le Grand-Dragon, le monstrueux lézard au long dos d'émeraude, aux luisantes écailles, dont les griffes puissantes arrachaient des arbres d'un seul coup, et dont la tête aux yeux de flamme, aux longues moustaches pendantes, aux poils hérissés ne pouvait être aperçue d'un homme sans le terrasser d'épouvante, comme il les aurait anéantis d'un seul regard, ces enfants taquins !

Mais non. Il lui fallait fuir, fuir devant le plus faible et le plus jeune écolier ! Ces petites mains qui avaient de la peine à se refermer sur un caillou étaient pour lui, le frêle oiseau, capables de redoutable, de mortelle étreinte.

— Vais-je échapper ? se demandait-il avec angoisse, tandis que les pierres pleuvaient autour de lui, meurtrissant ses pattes roses et arrachant ses plumes immaculées.

Et son vol s'alourdissait, il se sentait trop las pour atteindre les premières branches de cet arbre, le rebord de ce toit, le trou de ce mur, autant d'asiles où il aurait pu abriter sa faiblesse et reprendre haleine.

Les cris de la sauvage joie infantine retentissaient, l'étourdissant de leurs clameurs.

— Il va tomber, il va tomber, le bel oiseau blanc ! Visez-le bien ! Il est à nous !

Et la colombe défaillante rasait la terre, ne s'élevant plus que par saccades, que par derniers sursauts, de ses ailes striées de sang.

À ce moment, sur la route, passa le carrosse du roi.

Le roi vit la troupe de gamins courant, échevelés, il entendit les hurlements de triomphe, et son cœur se serra quand il se rendit compte que l'objet de cette poursuite et de cette joie était cet oiseau inoffensif et presque agonisant.

Il fit un signe. Le carrosse et l'escorte s'arrêtèrent. Le roi sauta sur la route, et se trouva juste entre la colombe à bout de forces et ses poursuivants.

Il était temps, l'oiseau gisait inerte dans la poussière.

— Arrière ! fit le roi aux enfants ébahis, arrière, gamins cruels, qui délaissez l'école pour torturer un des plus doux oiseaux du ciel. Disparaissez de devant mes yeux. Jusqu'à la fin de cette lune, vous inscrirez en tête de tous vos cahiers de classe : « J'ai été sans pitié ! » Allez ! et que Bouddha, protecteur des faibles, vous accorde son pardon.

Les gamins s'éloignèrent tête basse, en silence, sous la conduite d'un des officiers royaux, qui les mena jusqu'à l'école et donna au maître les instructions du monarque ; et pendant ce temps, le roi ramassait la colombe qui, ailes étendues et bec entr'ouvert, respirait à peine.

— Pauvre bel oiseau, lui dit-il, en essuyant d'un pan de sa ceinture d'or le sang et la poussière qui maculaient le plumage blanc. N'aie pas peur, je vais te guérir, et bientôt tu auras retrouvé tes forces et toutes les douceurs de ta vie.

Et le roi, tenant la colombe dans ses mains, remonta dans son carrosse qui prit immédiatement le chemin du palais.

Ce que fut la vie du Dragon pendant les jours qui suivirent est difficile à exprimer. Être toute la puissance et se sentir traité comme la plus faible des créatures, le Dragon-Colombe connut cette extraordinaire sensation. Certes il souffrait de ses blessures, et sa forme corporelle ne reprenait que lentement la possibilité du vol et de la marche, mais une joie parfaite emplissait sa pensée à voir penché sur lui le doux visage du roi.

Celui-ci ne laissait à personne le soin de s'occuper de l'oiseau. Il pansait ses blessures, lui choisissait sa nourriture et ne se serait jamais endormi sans baiser la fine tête blanche.

À la fin de la lune, la colombe avait retrouvé sa santé. Ses plumes avaient repoussé et son bec était du rose le plus vif.

Cependant, le Dragon ne pouvait se décider à renoncer à cette forme sous laquelle il avait failli trouver la mort. Ne plus être une colombe, c'était s'éloigner du bon roi, perdre la caresse de ses regards et de ses mains. Mais, pendant tout ce temps passé chez les hommes, que devenait son beau royaume, don de Bouddha ? N'avait-il pas dépéri ?

Et la Divinité n'allait-elle pas un jour, d'une voix tonnante, accuser le mauvais serviteur de préférer son plaisir à ses devoirs ?

Le Dragon se résigna à partir, à regagner sa forêt, et un jour que le roi le tenait perché sur son doigt, il lui dit à voix basse :

— O Roi, je dois te quitter maintenant, car les jours des êtres et le temps donné à leurs actions, à leurs joies comme à leurs peines, sont comptés par la volonté souveraine. Mais je ne veux pas partir sans te laisser de moi quelque présent en remerciement de m'avoir sauvé la vie, ma vie d'oiseau. Je t'accorde, par le pouvoir qui me fut donné de tout temps, de comprendre le langage des animaux. Tu as été si doux à l'un d'entre eux qu'il n'est que justice de faire parvenir leurs pensées jusqu'à toi. Cependant, le cadeau que je te fais est un présent qui n'est pas sans danger. Tu comprendras le langage des bêtes, mais si tu révéles à quiconque cette faculté précieuse, immédiatement tu mourras !

— Qui es-tu donc, bel oiseau, fit le roi, pour posséder le pouvoir de faire de semblables présents ?

— Ceci est mon secret, fit le Dragon. Sache garder le tien ! Au revoir !

Et passant vivement son bec rose tout en prononçant des paroles magiques sur l'oreille du roi, le Dragon-Colombe s'envola aussitôt.

— Ah ! fit le roi, est-il donc vrai que l'ingratitude habite partout sur la terre ? J'ai soigné cet oiseau de mon mieux, et le voilà qui s'en va, oublieux de mon amitié.

— Quand on n'est pas au courant des choses, il vaudrait mieux de ne pas parler, qu'en pensez-vous, dame Araignée ? demanda un papillon qui aspirait à ce moment-là les fleurs d'un des grands vases de la chambre royale.

— Je pense comme vous, répondit l'araignée qui accrochait ses fils entre les arabesques dorées du balcon. Mais les rois ont toujours été de piètres juges des vertus ou des talents qui se trouvent autour d'eux. On leur déforme tellement l'esprit à coups de flatteries qu'ils n'ont plus aucune logique.

— Ni aucune compréhension, bourdonna une grosse mouche qui voletait de-ci, de-là, car le roi n'a même pas senti le chagrin que la colombe avait de le quitter. Il n'a pensé qu'à lui, sans se mettre à la place de son amie.

— Et pourtant ce roi-ci n'est pas des plus mauvais, reprit le papillon. Que sont les autres ?

Le roi écoutait avec surprise ce langage nouveau pour lui. Les petites voix flûtées ou perçantes des insectes qui lui avaient paru jusqu'alors de simples bourdonnements, de simples bruits d'ailes, devenaient tout à coup pleines d'expression et de pensées. La liberté des jugements rendus sur lui ne lui déplaisait pas. Il n'avait vu jusqu'alors que dos

courbés de courtisans, il n'avait entendu que des approbations flatteuses ; les paroles sans fard du papillon, de l'araignée et de la mouche lui causèrent une grande joie. Et il remercia dans son cœur l'ami inconnu qui lui avait donné la compréhension du mystérieux langage des bêtes.

Accoudé au balcon, il continuait à écouter la conversation des insectes, et il était si absorbé qu'il n'entendit pas l'arrivée de la reine et qu'il ne la vit pas s'approcher de lui.

— Que cherchez-vous donc ? disait le papillon à la mouche qui était entrée dans la chambre du roi, et qui se heurtait avec bruit contre tous les miroirs. Est-ce que vous croyez que ces glaces sont des fenêtres ouvertes ?

— Nullement, dit la mouche, je ne suis pas si sotte, mais je me donne le plaisir du patinage. Avez-vous remarqué que les hommes s'amuse souvent à marcher sur la glace ? Je fais de même, et je constate que c'est vraiment, en effet, un jeu très agréable.

— Prenez garde à ma toile en passant, supplia l'araignée, vous allez et venez avec une telle brusquerie que j'ai toujours peur d'un de vos coups d'aile. Et j'ai presque fini. Voyez, il ne me reste plus qu'à rattacher ce fil qui pend près de la manche du roi. Si celui-ci voulait bien se tenir tranquille pendant deux ou trois heures, quelle belle toile je ferais entre son grand cordon et son épée d'or, mais les hommes n'ont aucune patience et aucun respect du travail !

— Les femmes sont pires encore ! s'écria le papillon, car elles n'hésitent pas à vous retirer la nourriture de la bouche. Voyez la reine ! Son premier soin, en entrant, a été d'ôter de ce vase le plus beau narcisse, celui que je réservais pour mon dessert, et elle le fane en l'approchant de son haleine empestée. Pouah !

À ces mots indignés du papillon, le roi se retourna et aperçut la reine. Elle tenait à la main le narcisse, qu'elle respirait d'un air plein de langueur et de grâce qu'elle accentua lorsqu'elle vit, posé sur elle, le regard du roi.

Mais celui-ci, songeant à « l'haleine empestée » dont venait de parler le papillon, ne put s'empêcher de rire.

— Qu'est-ce qui vous amuse tant, sire ? fit la reine, s'approchant avec empressement.

— Mais... rien, rien, répondit le roi, qui venait de se souvenir à temps de la recommandation expresse du Dragon.

— Oh ! Sire, vous ne me ferez pas croire que vous avez pu rire pour rien, dit la reine qui, étant femme, se trouvait tout naturellement portée à la curiosité. Dites-moi, je vous en prie, le sujet de votre amusement.

— Une pensée qui m'était venue...

— Quelle est-elle ?

— Je ne puis vous la dire.

— Pourquoi cela ? fit la reine avec impatience. Votre Majesté n'a jamais de secret pour moi, ordinairement. Qui donc pourrait l'empêcher de me faire part de ce qui la rend joyeuse ?

— Rien, sans doute. N'en parlons plus, dit le roi en quittant le balcon, et venez plutôt vous promener avec moi dans la forêt. Nous essayerons les beaux alezans dont m'a fait présent le roi Chu, notre voisin.

La reine n'osa pas questionner davantage, et elle suivit le roi sur le perron du palais.

On amena les deux chevaux splendidement harnachés. La selle de la reine était de velours bleu, brodé de diamants et de perles ; celle du roi était toute de drap d'or et éblouissait comme un soleil.

Suivi d'une nombreuse escorte de courtisans et de dames d'honneur, le couple royal commença sa promenade.

Il faisait un temps délicieux, et le printemps mettait des fleurs sur tous les buissons. La reine, charmée de cette belle journée, se montrait animée et gracieuse, et le bon roi était tout aise de sa gaîté.

À un moment où elle s'était tue pour admirer en silence les frais vallons que côtoyait la route, le roi entendit son cheval qui murmurait à son compagnon :

— Pourquoi agites-tu la tête avec cette impatience ? Est-ce qu'il y a des taons ? Pour moi, je n'en sens pas.

— Je préférerais dix mille taons au bavardage de la reine, répondit le second cheval ; elle a une voix vrillante, qui vous entre dans les oreilles d'une façon très désagréable. Si je ne me retenais pas, il y a longtemps que je m'en serais débarrassé, d'un saut de mouton. Avec cela, elle monte très mal à cheval, et elle est lourde, mais lourde à un point !...

Or, la reine avait la prétention d'être la première écuyère de son royaume et d'avoir une taille de sylphide, si bien qu'en entendant la réflexion du cheval, le roi partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'avez-vous, sire ? s'écria la reine. Et pourquoi riez-vous ainsi ?

— Mais, je ris de ce que vous venez de dire.

— Je ne disais rien.

— Eh bien... de ce que vous allez dire.

— Ah ! Sire, vous vous moquez de moi, et je sens bien que ces rires dont vous me taisez la cause sont autant de blâmes et d'ironie à mon égard. J'ai cessé de vous plaire, cela est trop visible, puisque vous pouvez ainsi rire de moi.

— Ce n'est pas de vous que je ris, madame, fit le roi, qui aimait beaucoup la reine, et qui n'aurait voulu lui faire de peine pour rien au monde. C'est de certaines réflexions...

— Quelles réflexions ? Dites-les-moi.

— Cela m'est impossible.

— Impossible, à vous, le roi ? Sire, sire, il y a quelque chose que vous me cachez, je le sens et je le vois. Depuis quelques heures, vous semblez préoccupé comme si vous écoutiez toujours quelque chose, et puis vous riez tout à coup sans cause. Laissez-moi au moins appeler près de vous votre médecin particulier...

— N'en faites rien, dit vivement le roi. Je me sens on ne peut mieux, et je n'ai nullement besoin des soins d'un docteur. Continuons notre promenade.

La reine hocha la tête en soupirant et remit sa monture en marche, tout en réglant son pas sur le pas du roi, et de façon à ne pas quitter celui-ci des yeux. Mais sa gaîté était tombée, et elle ne disait plus un mot.

— Voilà un couple bien joyeux qu'en pensez-vous, maître Corbeau ? demanda une grosse pie qui était perchée sur la branche d'un chêne. Ce n'est pas la peine d'être si puissants et si riches pour faire une lippe si longue ; le premier tâcheron peut s'en payer autant à chaque heure du jour.

— Je ne suis pas du tout de votre avis, dame Pie, répondit le corbeau, qui lissait son bec contre une branche, le premier tâcheron venu n'a pour seule richesse que sa bonne humeur et, s'il la perd, il a tout perdu, tandis que le roi et la reine ne sont pas embarrassés pour la remplacer. D'ailleurs, il se trouvera toujours des flatteurs pour leur dire, quelque maussade qu'ils puissent être, qu'ils sont les plus agréables gens du monde.

— Ah ! Sire, s'écria la reine, dont le regard n'avait pas quitté le visage du roi. Vous souriez ! Si, si, je l'ai bien vu. Mais pourquoi ? Je veux le savoir ! Dites-le, ou je croirai vraiment que vous n'avez plus aucune affection pour moi.

— Quelle idée ! dit le roi qui était fort embarrassé. Vous vous inquiétez là, je vous assure, bien inutilement, et pour des choses fort insignifiantes. N'en parlons plus.

— Hélas ! fit la reine, qui se mit à pleurer, je vois bien que je ne me suis pas trompée et que votre cœur a changé dans ses sentiments. Puisque vous pouvez me cacher quelque chose, c'est que je ne vous suis plus aussi chère qu'autrefois.

Le roi était très ému des larmes de la reine, et il pensait à part lui que le cadeau que lui avait fait la colombe était assez embarrassant à porter, étant donné qu'il fallait le porter seul, sous peine de mort.

Arrêter les larmes de la reine en lui dévoilant le secret défendu, c'était aller au suicide et, d'autre part, la sentir douter de son affection, c'était, pour le bon roi, un véritable supplice.

— Je vous en prie, madame, ne pleurez plus, lui dit-il. Je ne saurais voir vos larmes sans en souffrir.

— Si vous ne pouvez les voir, dites-moi le sujet de votre rire, car, sans cela, je vais pleurer toujours. Et la reine redoubla ses sanglots.

La promenade s'acheva ainsi : la reine ne cessait de pleurer, et le roi était au désespoir de ne pouvoir la consoler.

— Voulez-vous donc me faire mourir ? lui dit-il, tandis qu'ils rentraient dans leurs appartements. Je ne puis vous dire, sans grave danger pour moi, ce que vous me demandez. Soyez raisonnable, ne pleurez plus, ne me questionnez plus. Croyez-moi, cela vaudra mieux.

— Vous avez donc un secret ?

— Oui, je l'avoue, si cela doit vous apaiser.

— Je ne m'apaiserai que quand je saurai ce secret ! s'écria la reine en versant un torrent de larmes. Vous m'aimez bien peu, sire, pour ne pas braver un danger quand il s'agit de me rendre heureuse.

— Mon secret révélé entraînera ma mort, madame. Sachez bien cela, dit le roi avec gravité.

— Ah ! Sire, fit la reine en se suspendant à son cou, quelle puissance pourrait dominer la vôtre ? Et qui pouvez-vous craindre, au milieu de notre fidèle armée et du peuple qui vous aime ?

— Il y a de mystérieux, de magiques pouvoirs, continua le roi avec la même gravité, et de même qu'il m'a été donné de comprendre le lang...

Le roi se mordit la langue et s'arrêta au milieu du mot. Puis il reprit, en détournant la tête, car la reine s'était remise à pleurer :

— Je comprends bien que, dès que je vous aurai fait part de mon secret, une invisible flèche viendra me percer le cœur.

— Non, non, ne craignez rien, dit la reine. Vous me direz ce secret tout bas, et nul ne saura que vous me l'avez dit. Mais je veux le savoir. Il le faut. Et si vous ne me le dites pas, je mourrai moi-même à force de pleurer.

La reine acheva cette phrase en sanglotant si fort que le roi en fut bouleversé.

— Je vous le dirai donc, dit-il avec tristesse. Mais je vous en prie, faites auparavant apprêter ma couche funèbre, car je touche à ma dernière heure en vous faisant cette fatale confession. La certitude de me voir mourir ne vous est-elle donc pas une barrière dans votre désir de savoir ?

— Pardonnez-moi, sire, fit la reine en se prosternant à ses pieds, mais je veux connaître ce secret. Votre résistance n'a fait qu'irriter davantage ma curiosité, et maintenant celle-ci est plus forte que tout, plus forte que la raison même. Hélas ! mon cher époux, vous mort, je mourrai bien certainement, mais je mourrai contente de savoir, de savoir !...

Et les larmes de la reine se répandaient en fleuve sur son visage et ses vêtements.

— Qu'il en soit donc fait suivant votre volonté, dit le bon roi en mêlant ses pleurs aux siens. Je vais donner ordre d'assembler le Conseil de régence, car je ne veux pas que mon peuple puisse pâtir de ma mort.

Et, laissant la reine plongée dans son affliction, le roi sortit en soupirant.

Il se rendit à la salle du trône et, sur son passage, les courtisans s'inclinaient avec tristesse, tant celle du roi était peinte sur son visage. Chacun, même, rivalisait avec son voisin à qui témoignerait de plus de peine, sans savoir la cause de tout ce deuil, et ce n'était que soupirs, sanglots entrecoupés, pleurs essuyés avec ostentation.

Avant de gagner la salle du trône, le roi voulut revoir la verdure des jardins et, faisant signe qu'il désirait être seul, il se dirigea vers une des serres qu'entourait une vaste pelouse ; il s'assit sur un banc de pierre, et se mit à regarder autour de lui avec une profonde mélancolie.

Or cette serre était voisine de la basse-cour. Et dans celle-ci, derrière le grillage doré, un coq picorait gravement, secouant de temps en temps sa tête empanachée.

— Eh quoi ! seigneur Cocorico, lui dit un chat noir aux yeux verts en s'installant sur le faîte du poulailler, vous vous sentez de l'appétit ?

— Pourquoi n'en aurais-je pas ? demanda le coq en grattant le sol avec énergie.

— Vous ne savez donc pas la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Mais celle de la prochaine mort du roi. Je passais sur l'une des gouttières du palais quand j'ai entendu celui-ci discuter avec la reine d'un secret que celle-ci voulait savoir à toute force. Or ce secret doit entraîner la mort du roi. Et quand j'ai quitté le palais tout à l'heure pour venir m'étendre un peu ici, les cierges étaient déjà allumés autour du lit funèbre de notre pauvre souverain.

— Votre « pauvre souverain » est un imbécile, fit le coq, sans ambages. Il n'a que ce qu'il mérite et ce n'est sûrement pas sa disparition qui m'empêchera d'avaler mon grain, surtout celui d'aujourd'hui qui se trouve être du sarrasin délectable.

— Cependant, fit le chat, c'est votre maître comme le mien.

— Un maître ! un maître ! cria le coq dressé sur ses ergots, vous avez la naïveté d'appeler un maître, le pauvre homme soumis à un caprice de femme !...

— Cependant...

— Je ne sais pas quelle est votre conduite avec les chattes, et la chose ne m'intéresse pas parce que je m'occupe de mes propres affaires, mais je sais bien que je ne permettrais pas à une poule de lever la crête plus haut que moi. J'entends être maître dans mon

poulailler.

— Vous n'avez pas tort, mais mettons que la poule grise se mette à piailler toute la journée, que pouvez-vous faire ?

— C'est bien simple. Pour la faire taire, j'appelle la poule noire ou la poule brune et c'est à elles que je donne les larves de hannetons et les vers de terre que j'ai déterrés. Et si le moyen ne réussit pas – mais ce n'est qu'une hypothèse sans fondement ici, car toutes les poules aiment les vers de terre – j'ai de bonnes pattes bien griffues et un bon bec piquant à souhait...

— Vous ne voulez pas dire que vous battrez la poule grise ?

— Mais si, parfaitement. Une poignée de plumes arrachées, c'est le moyen d'avoir la paix chez soi. Et si le roi n'était pas un sot, il ne s'y prendrait pas autrement.

— À la réflexion, dit le chat d'un air pensif, vous n'avez pas tort. J'y songerai.

Le roi avait écouté avec attention. Il se leva vivement du banc de pierre et, non moins vivement, il rentra au palais et monta dans sa chambre.

Il y trouva son lit drapé de voiles de deuil et la reine en habit de veuve.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il.

— Sire, balbutia la reine en portant son mouchoir à ses yeux. J'ai tout disposé comme vous me l'avez dit. Si ce terrible secret doit me faire perdre mon époux, au moins la mort n'entrera-t-elle pas ici sans y trouver la pompe royale obligée dans la circonstance. Voulez-vous, Sire, mettre le comble à vos bontés, et revêtir cette robe d'apparat avant de vous étendre sur le lit ?

— Ce que je veux, fit le roi d'un ton brusque, c'est vous demander si vraiment vous désirez savoir mon secret.

— Oh ! oui, sire.

— Et si, pour le savoir, vous ne reculez devant rien, même pas devant ma mort ?

— Hélas, fit la reine en pleurant à chaudes larmes, si je ne sais pas ce secret, c'est moi qui mourrai ! Je le sens, je ne puis continuer à vivre ainsi, torturée par ma curiosité. Je vais mourir si...

— Eh bien ! mourez donc ! s'écria le roi. Il ne manque pas de princesses en Chine et je n'aurai pas de peine à vous remplacer. Voilà mon secret !

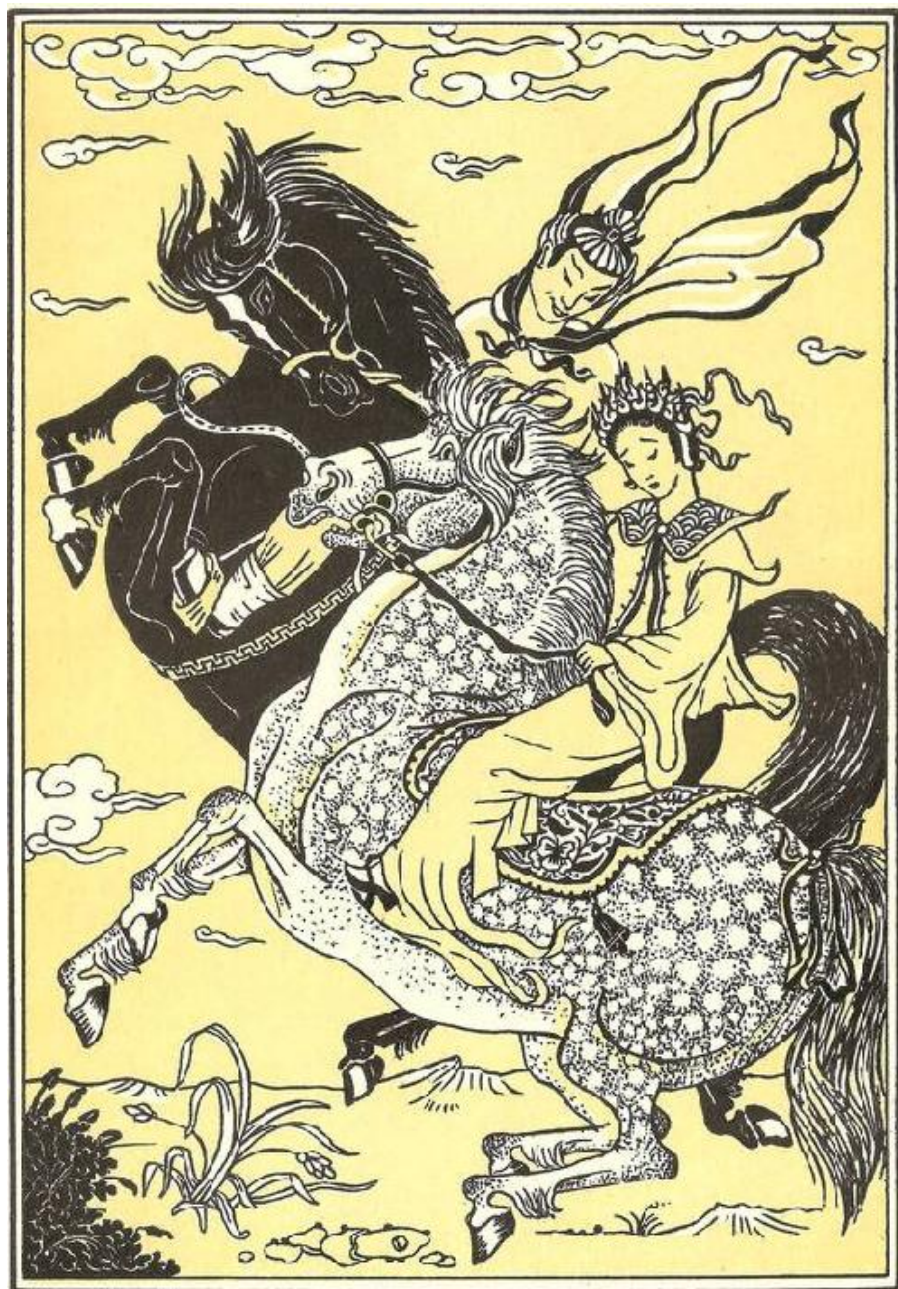
Le roi avait bondi sur un des grands cierges qui brillait déjà près de son lit. D'un souffle, il l'éteignit et le prenant par une des extrémités, comme un bâton, il en déchargea de grands coups sur le dos de la reine.

Celle-ci, surprise de cette conduite si inattendue, demeura muette de stupeur, sans mouvements, mais aussi sans larmes.

— Votre curiosité est-elle guérie ? demanda le roi quand le cierge fut brisé dans ses mains. Ou en voulez-vous encore ? Parlez. Il y a d'autres cierges et je ne suis pas las...

Mais le coq avait eu raison, et il s'entendait à gouverner un poulailler : jamais plus la reine ne témoigna de curiosité, et elle devint la femme la plus discrète et la plus soumise de tout son royaume.





Le roi partit d'un grand éclat de rire.

Page 55.

LA PAROLE DE BOUDDHA



A TÊTE auréolée de rayons et les mains brillantes de bijoux, Bouddha cheminait autrefois dans la campagne. Son vêtement couleur de temps caressait la brise qui chantait de joie, et l'éclat de son visage était tel que le soleil se voilait d'un nuage pour en pouvoir supporter la vue. Des lotus immaculés fleurissaient à chacun de ses pas, et les oiseaux accouraient de tous les côtés du ciel pour former autour du dieu d'immenses cercles mouvants et chatoyants.

Les champs étaient déserts, car c'était l'heure du brûlant midi, et les hommes faisaient la sieste dans leurs maisons aux volets clos ou à l'ombre des arbres des vergers. Bouddha pouvait donc se promener tout à son aise sans crainte des présences humaines.

Pourtant, alors que tous dormaient, les riches et les humbles, il y avait un homme dans la campagne.

C'était un pauvre hère dont le corps maigre était mal couvert de guenilles. Il allait, courbé en deux, grattant la terre de ses ongles pour y découvrir quelques racines ou quelques graines oubliées lors de la dernière moisson. Mais il n'y avait plus rien à glaner, car les oiseaux et les quadrupèdes avaient passé avant l'homme. Et celui-ci en était pour sa peine et son espoir.

En apercevant ce malheureux, Bouddha eut pitié et s'approcha de lui :

— Je veux, lui dit-il, que cette heure de ma promenade sur ce sol fasse un heureux. Suis-moi, écoute-moi, et sache profiter des paroles

qui tomberont de ma bouche.

Le pauvre homme qui, en voyant la divinité, s'était prosterné, terrassé de crainte et d'extase, reprit courage, se releva et suivit Bouddha.

Ils firent quelques pas.

— Voilà de l'or ! dit le dieu en désignant du doigt un point du sol où, entre deux rochers, fleurissait une touffe de pâquerettes.

— Ces simples fleurs, de l'or ! s'écria l'homme avec surprise.

Bouddha se retourna, le regarda longuement :

— Tu doutes ? fit-il. Oublies-tu déjà ce que je t'ai dit : écoute-moi et sache profiter des paroles qui tomberont de ma bouche.

— Mais !... dit l'homme.

Il ne put achever, tant les yeux de Bouddha s'étaient faits sévères.

Alors, l'homme pensa :

— Il n'est pas possible que ce soient ces fleurs et cette herbe qui soient de l'or : l'or est dessous, je n'ai qu'à creuser.

Il prit un caillou pointu et se mit à fouiller le sol.

Celui-ci devint vite assez peu résistant, puis très mou, et bientôt, un filet d'eau claire jaillit du trou que venait de creuser le mendiant.

L'homme avait grand'soif ; il se mit à boire, et se releva, rafraîchi et fortifié.

— L'or ne doit pas être loin ! dit-il, et il reprit son caillou avec ardeur pour creuser le sol de nouveau.

— Suis-moi, fit alors Bouddha.

Et il s'éloigna.

L'homme n'osa pas rester en arrière, car la voix de son guide était aussi impérieuse que ses yeux étaient sévères.

Sans doute le dieu avait-il lu les pensées de ce cœur au fond des prunelles flétries et il n'en avait pas été satisfait. Néanmoins, quand l'homme l'eut rejoint, quelques pas plus loin, Bouddha s'arrêta de nouveau :

— Voilà de l'or ! dit-il, en se baissant et en posant son doigt sur le sol.

L'homme s'agenouilla aussitôt et se mit à creuser à l'endroit où s'était posé le doigt de Bouddha.

Son caillou rencontra un épi de maïs aux grains bien gonflés.

— Ce n'est certainement pas cet épi oublié qui est de l'or, se dit l'homme, et il allait se repencher sur le sol quand le regard de Bouddha l'arrêta encore.

— Suis-moi, fit le dieu.

Devant eux s'étendait un espace en friche, de maigres buissons épineux sortaient avec peine de la terre aride. Le filet d'eau que l'homme avait fait jaillir du premier trou qu'il avait creusé était devenu un petit ruisseau et s'amassait lentement dans un des coins de

cette lande.

— Voilà de l'or ! fit Bouddha en désignant l'espace stérile d'un geste de la main.

L'homme entra dans la lande et se mit à fouiller la terre. Mais il eut beau creuser ici et là, tout autour de lui, il ne vit rien que la terre. La sueur coulait de son front. Il se releva avec désappointement.

— Il n'y a rien ! se dit-il. Et malgré le regard sévère de Bouddha, il ne reprit pas sa tâche. Le dieu secoua la tête et fit quelques pas encore. Puis, montrant du pied un endroit du sol qui présentait un léger renflement :

— C'est un serpent venimeux ! fit-il.

— Chaque fois que Bouddha m'a dit qu'il y avait de l'or, je n'en ai pas trouvé, se dit l'homme. Je ne crois pas au serpent venimeux.

Et affermissant son caillou dans sa main, il se mit à creuser avec ardeur. Or, tout de suite, à fleur de terre, il rencontra un objet métallique. C'était le couvercle d'un grand coffret richement ciselé.

— Il est impossible, pensa l'homme, qu'on ait enfermé un serpent venimeux dans un si riche coffret. On dirait que celui-ci est en argent.

Il était en argent, en effet. Une clef pendait à la serrure ; l'homme n'eut qu'un tour de main à donner, le coffret s'ouvrit.

Des cascades de pierres précieuses et de pièces d'or s'en échappèrent aussitôt. On aurait dit que le soleil se mirait avec tous ses feux dans le coffre rectangulaire. L'homme était enivré, ébloui. Il releva la tête pour chercher le regard de Bouddha.

Mais Bouddha avait disparu.

— Merci à lui pour le trésor qu'il m'a donné, se dit l'homme. Quoique, à vrai dire, je le doive surtout à moi. Si je n'avais pas eu l'idée de creuser le sol malgré son mauvais pronostic de « serpent venimeux », je ne serais pas à cette heure en passe de devenir un des hommes les plus riches de la Chine. Mais il me faut transporter tout cet or et ces pierres précieuses en sûreté dans ma cabane, et je vais me faire aider des miens pour vider plus vite le coffre.

Il se chargea d'une bonne quantité d'or et courut aussi vite qu'il le put jusque chez lui. Là, il mit sa famille au courant de sa trouvaille ; et tous ces pauvres gens, presque fous de joie à la pensée de cette richesse inattendue, se rendirent en hâte au trésor.

Pendant plusieurs jours, ce furent des allées et venues continuelles, car le coffret était profond. Et les voisins commencèrent à s'étonner de ces courses dont chacun revenait, porteur d'un paquet mystérieux. L'un d'eux, enfin, plus curieux que les autres, suivit avec précaution le pauvre homme et sa famille, se rendit compte de leur besogne et courut aussitôt en avertir la police du roi.

Au premier mot de trésor, tout le monde fut sur pied au palais, et le souverain informé donna l'ordre d'amener devant lui les chercheurs

d'or et le trésor lui-même. La vue des pierreries rutilantes arracha des exclamations d'admiration à la reine et aux princesses. Le roi lui-même était ébloui.

Cependant, il n'oublia pas qu'il voulait sévir, et quand le pauvre homme se présenta à sa vue :

— C'est toi, lui dit-il, misérable, qui t'es emparé frauduleusement d'un trésor qui m'appartient. Espères-tu que je vais t'accorder, à toi et aux tiens, la liberté de jouir en paix de l'or que tu m'as volé ? Espères-tu que je vais oublier ton crime, ce vol, cet attentat de lèse-majesté, puisqu'il s'adresse à la personne royale ? Nullement. La cangue t'attend. Je te fais grâce du pal, mais tu vas être pendu, et les tiens passeront leur vie en prison, comme complices de ton acte abominable.

Le pauvre homme se jeta aux pieds du roi, priant, suppliant avec des cris, mais le souverain ne se laissa pas attendrir et donna ordre de le conduire sur-le-champ au supplice.

Tandis qu'il marchait entre les soldats, le condamné songea que si peu de jours auparavant, il cheminait sur les traces du dieu. Il se revit fouillant la terre, au geste de Bouddha, incrédule à sa parole, sans compréhension de son regard.

Et brusquement, la vérité de la parole divine se fit jour dans son esprit. Il cessa de se débattre et d'insulter ceux qui le traînaient et, se frappant la poitrine de ses poings, il s'écria, plein de remords et de résignation :

— Ô Bouddha, père et ami, vrai guide des cœurs simples et croyants, je suis puni de mon doute, de ma cupidité, de ma sottise. Oui, tout s'éclaire pour moi : la source, l'épi, la lande ! Et je vois tout le mal que peut faire le « serpent venimeux ». J'ai péché contre ta bonté, ô dieu, et j'accepte ma punition. Mais aie pitié des miens qui sont innocents de tout crime.

Ces paroles et la nouvelle attitude du condamné frappèrent vivement l'officier qui commandait l'escorte et, arrivé au lieu du supplice, il ordonna au bourreau d'attendre son retour. Il sauta à cheval et courut chez le roi à qui il redit fidèlement ce qu'il venait d'entendre.

Or, le roi était un souverain assez débonnaire et, sans doute, Bouddha versait-il d'en haut sur cette pensée un des rayons de lumière éclos de ses mains. Au lieu du bourreau et de la corde qu'il attendait sans colère, le pauvre homme se retrouva, vivant, devant le monarque.

— Que disais-tu donc en allant au supplice ? lui dit celui-ci. De quel serpent venimeux parlais-tu ?

— De l'or, roi, de l'or. Bouddha a appelé ainsi ce dangereux métal qui vient mordre si fort les hommes qu'ils en oublient tout. J'ai été mordu par ce serpent venimeux, et c'est pourquoi je meurs. O roi,

souviens-toi de mon exemple, et ne te sers de ce trésor que pour de bonnes œuvres, afin de le purifier.

Le roi fut ému de ces paroles et de la majesté soudaine dont était empreint le visage du pauvre homme. Il reconnut là une manifestation évidente de la sagesse et de la vérité divines. Sur sa demande, le condamné lui fit le récit de la promenade qu'il avait faite avec Bouddha dans la campagne, ce qu'avait dit le dieu, et ce qu'il avait trouvé aux différents endroits où il avait fouillé la terre.

— Si je n'avais pas été aveuglé par ma cupidité, conclut-il, j'aurais senti qu'en conduisant la source dans la lande infertile et en semant les grains de maïs, je pouvais, avec mon travail quotidien, sortir de ma pauvreté, devenir un heureux paysan qui, chaque année, voit mûrir plus loin sa moisson et entasse plus de grains au grenier, et je n'ai été qu'un instrument avide.

Le roi se leva de son trône.

— Va, dit-il au pauvre homme, va utiliser la source, cultiver la lande et semer le grain puisqu'il n'est pas trop tard pour entendre la parole de Bouddha. Je l'ai entendue aussi. Tous mes trésors iront aux pauvres et nous apprendrons aux hommes, toi du seuil de ta cabane et moi de mon palais, à mépriser le « serpent venimeux » !

Cela se passait au royaume aimé, de Bouddha.



LA TÊTE ET LA QUEUE



UTREFOIS, il y avait un grand serpent aux belles écailles bleutées qui aurait vécu d'une façon très agréable, c'est-à-dire à dormir après avoir mangé, et à manger après avoir dormi, si sa tête et sa queue avaient bien voulu lui laisser la paix.

Mais il n'y avait pas moyen d'obtenir que ces deux parties de son corps fussent d'accord un seul instant.

C'étaient des récriminations à n'en plus finir et d'innombrables réclamations.

— C'est moi qui suis la partie la plus indispensable du serpent, disait la tête en se dressant avec orgueil et en sortant sa langue fourchue. S'il n'y avait pas ma gueule pour avaler les proies, je me demande comment vous vous nourririez, pauvre queue ? Vous devriez réfléchir à cela, avant de faire l'importante. À quoi vous sert de vous agiter, de fouetter les branches des arbres ? Si je le voulais, vous en arriveriez vite à mourir d'inanition !

— Bon ! comme si vous étiez aussi utile que moi ! faisait la queue en se tortillant d'indignation. Mais si je n'étais pas là à contracter mes anneaux, à leur donner une vélocité pareille à celle que pourraient fournir autant de pattes, vous pourriez en effet revendiquer la prépondérance dans le corps du serpent. Tandis que je suis indispensable. Non seulement j'apporte le mouvement dans cet organisme, mais ces proies que vous avalez, qui vous les prépare, sinon moi ? Qui vous les écrase, les presse, en fait ce cordon de bouillie qui est votre nourriture ? Moi. Vous êtes une ingrate de

vouloir me donner la seconde place au point de vue de l'importance, et je ne sais ce qui me retient de vous prouver que c'est moi qui n'ai pas besoin de vous !

Chaque heure ramenait des discussions semblables et il aurait fait si bon goûter tranquillement le soleil, la fraîcheur des arbres et les parfums des herbes ! Mais les serpents ne sont pas plus raisonnables que les hommes.

Or, un jour que la tête s'était montrée particulièrement arrogante, clamant bien haut son droit à marcher partout et toujours la première et son titre de guide du corps entier, la queue prit une résolution.

— Écoutez, dit-elle à la tête, puisque vous vous prétendez souveraine indispensable et que vous assurez pouvoir vous passer de moi avec facilité, nous allons essayer de vivre comme vous voulez. Puisque je ne suis utile à rien, je vais me mettre autour de cet arbre et vous n'entendrez plus parler de moi.

— C'est tout ce que je demande, cria la tête dont les yeux flambèrent de joie. Tenez-vous tranquille et laissez-moi diriger la vie du serpent, sans m'importuner davantage.

La queue, sans plus répliquer, s'enroula aussitôt autour du tronc d'un arbre, et si étroitement qu'on aurait confondu l'écorce du bois et les écailles de la peau. Pendant ce temps, la tête tournait tout autour d'elle des regards satisfaits.

Cela alla bien durant les premières heures : la tête exultait et ne cessait de se remuer à droite et à gauche, ouvrant de temps en temps sa gueule toute grande pour rire de l'humiliation de la queue.

Mais à la fin du jour, quand le soleil en déclinant vint tirer les animaux de leurs tanières et les inviter à la chasse, la tête se dit qu'une fine gazelle ou un gros lièvre ferait un dîner souhaitable.

Justement, un chevreuil bondissait à un mètre de là. Il était de bonne taille, et à la façon dont il broutait les feuilles de l'arbre, on sentait qu'il ne savait pas l'ennemi si près.

Quel régal ! La tête s'allongea d'un brusque mouvement, dardant sur le léger quadrupède son regard étincelant et magnétique.

Habituellement, un silencieux déroulement des anneaux glissant le long de l'arbre suffisait à saisir la proie, si agile qu'elle fût. Mais là, l'élan de la tête ne fut pas suivi par le reste du corps, et la queue resta serrée autour du tronc, comme si elle avait fait partie de lui depuis des siècles.

— Déroulez-vous un peu ! cria la tête avec dépit (car le chevreuil venait de s'enfuir de toute la vitesse de ses jambes) ou j'aurai de la difficulté à attraper notre dîner. Gare ! Voici un singe. En avant !

La queue resta immobile, et encore une fois, le mouvement de la tête n'eut d'autre résultat que de faire fuir la proie convoitée.

— C'est trop fort ! s'écria la tête. Par votre faute, nous manquons ce

fin morceau. Un singe en marmelade, c'est délicieux. Et voilà que votre sottise m'enlève un régal servi, si je puis dire, à point. Mais voici une chèvre avec son chevreau ! Quand vous entendrez mon sifflement, déroulez-vous d'un tour au moins !

La chèvre passait au pied de l'arbre, en bêlant à voix contenue, pour appeler son petit. La tête du serpent s'abattit sur elle comme une massue.

Ou plutôt elle ébaucha ce mouvement redoutable, mais la queue ne remua pas le plus petit anneau et la tête s'en vint frapper rudement contre une branche. La chèvre s'enfuit au galop.

La tête, furieuse, se répandit en amers reproches. La nuit tombait rapidement, bientôt tous les animaux auraient regagné leur abri, il ne resterait plus dehors que les grands fauves qu'il n'était pas toujours prudent d'attaquer. Et il faudrait jeûner toute la nuit et peut-être même toute la journée du lendemain, le crépuscule étant le seul bon moment pour la chasse.

Mais les reproches de la tête, n'éveillèrent aucune réponse. La queue, sans un tressaillement, resta roulée autour de l'arbre, tout comme si elle eût été privée de vie.

La tête comprit ce muet langage : la queue se désintéressait de la vie du serpent, ainsi qu'elle en avait pris la résolution. Rien ne pourrait convaincre cette entêtée. Et la tête, elle aussi, dut, bien qu'à regret imiter ce silence et cette immobilité.

La nuit se passa donc sans dîner et aussi la journée suivante. Au crépuscule, quand le gibier commença à passer auprès de l'arbre, ce fut pour la tête de durs moments à supporter.

Elle ordonna, menaça, injuria. Rien n'y fit. La queue était insensible. Elle ne remua même pas quand la tête, avec des larmes, la supplia de lui permettre d'atteindre une souris qui, assise sur un nœud d'une branche, lissait ses moustaches avec effronterie.

— Une souris, une simple souris ! se lamentait la tête. Ne pas pouvoir l'attraper et la gober comme une mouche ! Elle se moque de moi ! Elle sent bien que je ne puis rien contre elle. Recevoir cet affront d'une trotte-menu ! Suprême déchéance.

La seconde nuit s'écoula aussi tristement pour la tête. Il semblait que la queue n'allait jamais plus bouger, et quand l'après-midi du troisième jour l'eut laissée non moins immobile que les précédentes, la tête s'avoua vaincue.

— Je reconnais, dit-elle à la queue avec humilité, que je ne puis rien sans vous. Et je suis toute prête, si vous avez la bonté de vous dérouler légèrement pour que je puisse m'emparer de ce hérisson – le hérisson n'est pas agréable à avaler à cause de ses piquants, mais cela vaut mieux que rien – je suis prête, vous dis-je, à vous reconnaître toute la supériorité que vous voudrez.

— Donc, demanda la queue avant de remuer, il est bien entendu que je suis la plus importante partie du corps du serpent ?

— Oui, oui, cent fois oui, mais permettez-moi d'attraper ce hérisson.

— Et je marcherai la première désormais ? fit la queue dont la victoire enflait démesurément l'orgueil.

— Tant que vous voudrez ! admit la tête qui bavait de faim. Mais donnez-moi mon hérisson, je vous en conjure !

— Allons, prenez-le et grand bien vous fasse ! dit la queue en contractant ses anneaux. J'espère que vous êtes suffisamment punie de votre vanité et que nous allons pouvoir vivre en repos, guidées par ma sagesse. Prenez donc encore ce jeune chacal qui passe là, à portée. Et régalez-vous. Ah ! si vous m'aviez écoutée, vous seriez grasse et belle, tandis que votre peau colle littéralement à vos os. Il est temps que le régime change.

— Voici le dernier morceau avalé ! fit la tête d'un ton humble, et je crois que nous ne trouverons plus rien ce soir...

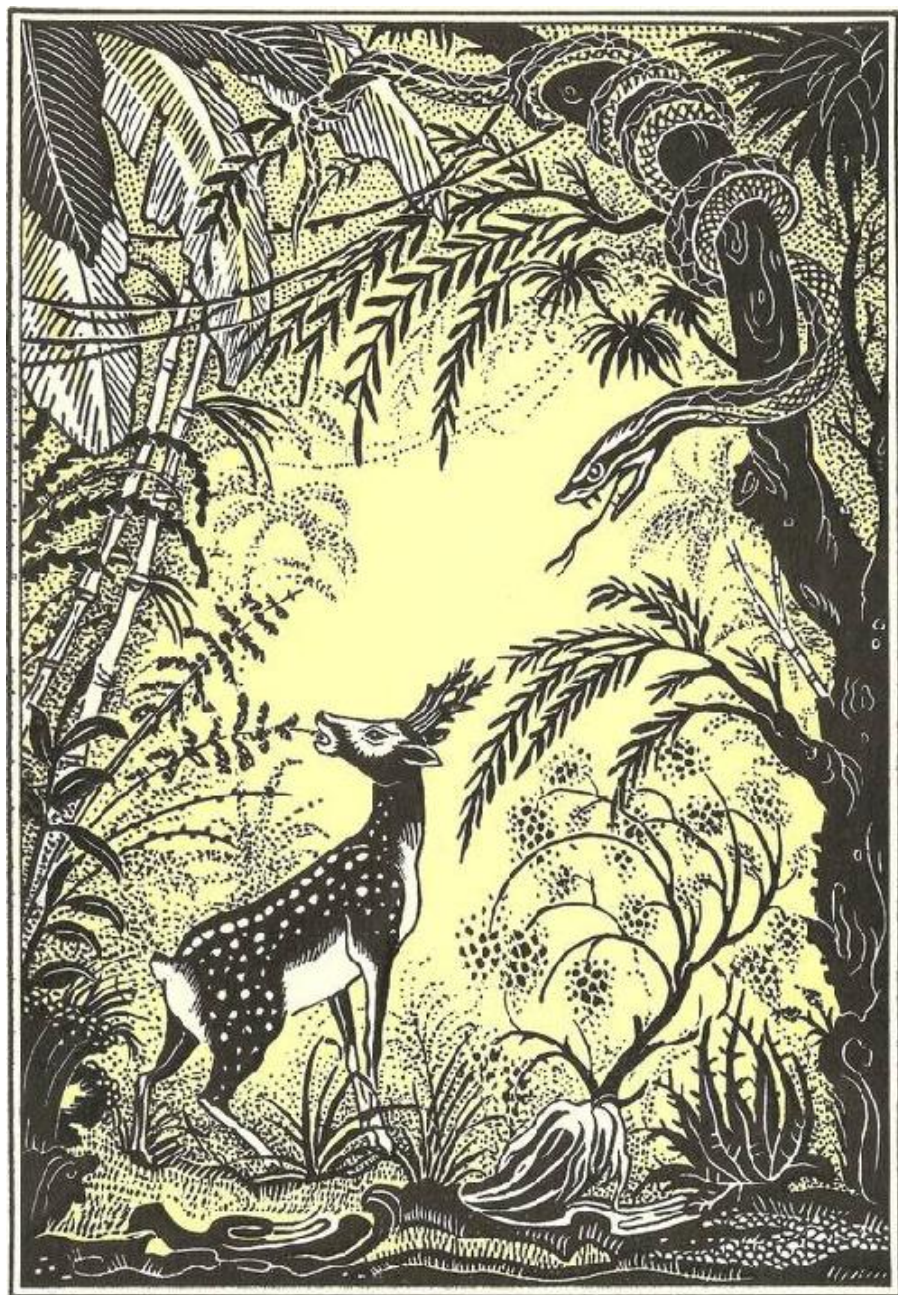
— C'est de votre faute, vous n'aviez qu'à reconnaître plus tôt votre infériorité. D'ailleurs, il est nécessaire de changer d'embuscade. Suivez-moi, je vous montre le chemin.

Et la queue, se tortillant sur le sol, commença à avancer entre les arbres de la forêt ; la tête suivait le mouvement, les yeux clos de fatigue et d'humilité.

Peut-être les deux disputeuses seraient-elles arrivées à bon port, si les lois de Bouddha n'avaient pas régi toute matière, punissant les uns, récompensant les autres, veillant en toutes choses au suprême équilibre.

Sur la route du serpent que sa queue – guide aveugle – menait à l'aventure, le Destin plaça un précipice où l'incendie tordait ses flammes. Et ce fut fini de la tête et de la queue.





Un chevreuil bondissait à un mètre de là.

Page 77

RIEN DE TROP



ADIS, il y avait un musicien qui jouait d'une façon divine de toutes sortes d'instruments.

C'était une joie de l'entendre. Et, devant sa maison, il y avait chaque jour, aux heures où il étudiait les morceaux de ses concerts, une véritable foule en extase.

— Quel talent ! disait-on. Et que voilà un homme heureux !

Seulement le talent ne se monnaye guère et les hommes heureux doivent manger tout comme les autres.

Or, il y avait bien des jours où le musicien aurait préféré être boulanger, il eût été sûr au moins de son pain quotidien.

La petite maison qu'il occupait était située non loin de celle d'un riche et avare fermier et celui-ci entraînait souvent en passant chez le pauvre musicien :

— Bonjour, voisin, lui disait-il, j'ai un peu de temps à moi, aussi suis-je venu vous demander de me jouer cet air si joli, tra-la-la-la, la, la, la-la ! Ah ! je l'écouterais toute la journée, tant je l'aime ! Faites-moi ce plaisir de me le faire entendre encore.

Et le musicien s'exécutait, en pensant avec quelque amertume que s'il était allé demander une douzaine d'œufs au fermier, celui-ci l'aurait reçu sans empressement.

— Mon ami, lui dit sa femme un jour que le garde-manger était particulièrement vide, je ne vous comprends pas : chacun vous répète toute la journée que vous avez une fortune dans les doigts, et nous

sommes toujours aussi pauvres. Si j'étais à votre place, quand on vous demande de jouer un morceau de musique je le ferais contre argent comptant ou denrée qui le remplace. Notre voisin, ce gros fermier qui est toujours à s'installer chez nous pour des heures, et à vous déranger au milieu de votre temps d'études, perdrait peut-être cette mauvaise habitude si, en revanche, vous exigiez un paiement quelconque.

— Vous avez raison, ma femme, fit le musicien, et bien qu'il me répugne d'échanger mon art contre de l'argent ou quelque chose qui lui ressemble, je reconnais que je dois agir ainsi. Mais, je vous en prie, rappelez-moi souvent votre conseil afin que je ne l'oublie pas.

— Soyez tranquille, dit la femme, je ne l'oublierai pas, moi.

Et ainsi fut fait. Les voisins qui vinrent désormais demander au musicien de leur jouer ce « petit air »-ci ou ce « petit air »-là durent en échange lui apporter un échantillon de leur commerce ou de leur industrie. Le musicien ne s'enrichit pas beaucoup plus car les visites se raréfièrent, mais au moins y gagna-t-il de n'être plus dérangé inutilement.

Le riche fermier dont les fréquentes venues avaient fait adopter à l'artiste cette mesure pratique fut un des premiers à se rebiffer d'avoir à payer son plaisir.

— Je ne vous aurais jamais cru si âpre au gain, fit-il en agitant la lourde chaîne d'or qui pendait à son col, et je suis étonné que vous me demandiez de payer ce qui, pour vous, est un véritable amusement. Pour un homme du métier, rien de plus facile que de promener ses doigts sur des touches ou sur des cordes. Ce n'est pas du travail, cela, et le faire payer, ah ! fi ! fi ! je pensais que les artistes étaient des gens complètement désintéressés.

— Hélas, mon voisin, répondit le musicien, je préférerais de beaucoup vous faire cadeau de mon temps, car vous avez raison, rien de matériel ne peut être échangé contre la splendeur des rythmes. Mais ma femme assure que les notes n'emplissent pas notre garde-manger et que les applaudissements et les compliments n'engraissent en aucune façon. Ne m'en veuillez donc pas trop de mon « âpreté au gain ».

— Bon, bon ! fit le fermier avec brusquerie, puisque c'est ainsi, gardez votre musique, voisin, je passerai mon temps autrement.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans ramener le gros fermier, et le musicien et sa femme se félicitèrent d'une résolution qui les délivrait des importuns, quand un matin leur voisin entra, le sourire aux lèvres.

— Je viens voir, dit-il, si vous pourriez me jouer ce joli petit air, vous savez... Tra-la-la-la, la, la, la-la... J'en rêve la nuit et je me le fredonne toute la journée. Je vous entendrais avec un immense plaisir.

Le premier mouvement du musicien fut de prendre son instrument et d'accorder au fermier le plaisir qu'il lui demandait, mais un regard

de sa femme lui rappela leur convention, et il répondit :

— Vous savez, voisin, que je ne puis donner de mon temps sans rien recevoir en échange. Que m'offrez-vous pour me dédommager ?

— Quoi, dit le fermier, vous persistez dans cette idée indigne d'un véritable artiste ?

— Oui, car lorsque je suis à table, je suis un homme comme vous ou d'autres.

— Quelle idée ! Quelle idée ! fit le fermier en s'agitant d'un air mécontent. Mais je ne vous demande que deux ou trois petites mesures de rien du tout : Tra-la-la-la, la la.

— J'entends bien, dit le musicien avec froideur, et si vous voulez me donner, mettons deux litres de lait, je suis prêt à vous jouer l'air que vous demandez pendant deux heures.

Le fermier tergiversa et discuta longuement, mais le musicien tint bon, car il était indigné de l'avarice de cet homme si riche.

— J'accepte, fit enfin le fermier en poussant un gros soupir, mais jouez exactement pendant deux heures.

— Marché conclu ! dit le musicien.

Et pendant deux heures, il exécuta la mélodie demandée d'une façon chaque fois plus suave et plus expressive.

Au bout de ce temps, le fermier se retira. Mais le soir, puis le lendemain et le surlendemain se passèrent sans qu'il apportât le modeste paiement exigé par le musicien.

Le quatrième jour, on frappa à la porte.

C'était le gros fermier. Il entra et s'assit.

— Voisin, dit-il, je viens vous demander mon petit air... Tra-la-la-la, la, la-la-la.,.

— Et d'où vient que je n'ai pas reçu les deux litres de lait dont nous étions convenus ? fit le musicien.

— Deux litres de lait ? Bah ! Y teniez-vous vraiment ? J'avais cru à une plaisanterie...

— Non pas. Je vous l'ai dit : je ne puis donner mon temps sans rien recevoir en échange.

— Bon ! eh bien ! ce sera pour demain, vous aurez vos deux litres de lait. Jouez donc. Tra-la-la-la-la...

— Je vais jouer, dit le musicien, mais à une condition, c'est que, cette fois, vous n'oublierez pas de me payer.

— Je vous le promets.

Le musicien prit son instrument, et pendant deux heures charma son voisin.

Mais le lendemain et le surlendemain celui-ci ne vint pas apporter le lait promis. Tandis qu'on le vit arriver le jour suivant pour entendre la musique. Sur la remarque que lui fit l'artiste, il s'excusa, prétextant de sa négligence et assurant qu'il s'acquitterait le soir-même.

Plus de deux mois s'écoulèrent ainsi. Le riche fermier venait entendre son air favori... Tra-la-la-la, la, la, la-la... sans jamais apporter les deux litres de lait qui avaient été convenus comme paiement, et la femme du musicien se répandait en amers reproches contre la faiblesse de son mari qui faisait de lui la dupe du fermier avare.

Si bien que l'artiste se décida un jour à porter plainte au juge de son quartier.

Celui-ci était un homme sage et juste. Il reconnut le bien-fondé de la plainte et manda près de lui le fermier.

— Tu dois à ce musicien, lui dit-il, quarante-deux litres de lait... Pas de contestation possible. Chaque heure de musique étant évaluée au taux d'un litre.

Le fermier se débattit comme un beau diable, mais le juge demeura impassible, et, finalement, l'avare dut convenir qu'il était en retard envers son voisin de quarante-deux litres de lait.

— Mais, fit-il — et ses yeux pétillèrent d'astuce — si je reconnais cette dette, je dois dire qu'il ne me sera pas possible de m'en acquitter. Tous les récipients que je possédais m'ont été dérobés cette nuit même et il n'y a pas chez moi le moindre seau qui puisse servir à traire une vache.

— Ne te mets pas en peine, fit le juge à qui le regard du fermier n'avait pas échappé. Car j'accorde au musicien le droit de choisir dans ton étable la plus belle vache, de l'emmener chez lui, et de l'y garder pendant deux mois, afin de se payer du temps que tu lui as fait perdre...

— Ceci est une affreuse injustice ! s'écria l'avare. Quoi ! ma plus belle vache ! Mais elle me donne jusqu'à dix litres de lait par jour. Comptez ce que cela représente, Seigneur juge, et vous verrez de combien d'heures de musique mon voisin se trouvera ainsi en retard, vis-à-vis de moi.

— C'est tout compté, dit le juge, et quand le musicien sera rentré dans les quarante-deux litres de lait que tu lui dois, il te devra dix heures de musique par jour. Allez ! j'enverrai un juge subalterne s'assurer de l'exécution de ma sentence.

Le fermier se retira à la fois furieux et content, car s'il était fâché de perdre pour deux mois sa plus belle vache, il se sentait aise d'entendre tous les jours exécuter le petit air qui lui était si agréable... Tra-la-la-la, la, la, la-la...

Le quatrième jour après que la sentence du juge eut été rendue, le musicien se présenta chez le fermier.

Il avait bonne mine et se sentait tout dispos pour jouer aussi longtemps que cela lui était imposé.

Le fermier s'installa sur un sofa, de manière à pouvoir écouter

confortablement la jolie mélodie... Tra-la-la... et le musicien préluda, tandis que le juge subalterne commençait un de ses bons sommes habituels.

... Tra-la-la-la, la, la, la-la... Tra-la-la-la, la, la, la-la... Tra-la-la-la, la, la, la-la... les accords se plaquaient avec entrain, scandés par le battement de l'horloge.

Durant les premières heures, le fermier avait marqué la mesure de la tête, de la main et du pied, puis de la main et du pied seulement, puis uniquement du pied...

Au bout de dix heures, il n'en pouvait plus. Le musicien habitué aux longues et patientes études conservait, lui, le même entrain. Il prit congé en assurant qu'il serait exact le lendemain.

Il le fut, en effet, et recommença sa musique.

... Tra-la-la-la, la, la, la-la... Où donc était la jolie mélodie d'autrefois, celle qu'on ne serait pas lassé d'entendre tout le jour ? Ce n'était pas cette rengaine abominable qui, lentement mais sûrement, passait sur les nerfs comme un invisible rabot, les tordant, les exaspérant dans une savante torture...

Le fermier eut une crise furieuse au bout des dix heures de musique, et quand le lendemain le musicien se présenta pour exécuter sa mélodie... Tra-la-la-la, la, la... il trouva l'avare prostré et geignant dans son lit.

Toutefois, obéissant à l'arrêté du juge, il tint à donner au malade l'agrément de son air favori... Tra-la-la-la... Le soir, le fermier fut sur le point de rendre le dernier soupir. Et le lendemain, à la première heure du jour, il se fit porter chez le juge.

— Seigneur juge, lui dit-il d'une voix éteinte, grâce et pitié ! Je n'en peux plus.

— Tu me mets dans un cruel embarras vis-à-vis du musicien, fit le juge. Comment pourra-t-il s'acquitter envers toi des dix litres de lait qu'il te doit par jour ?

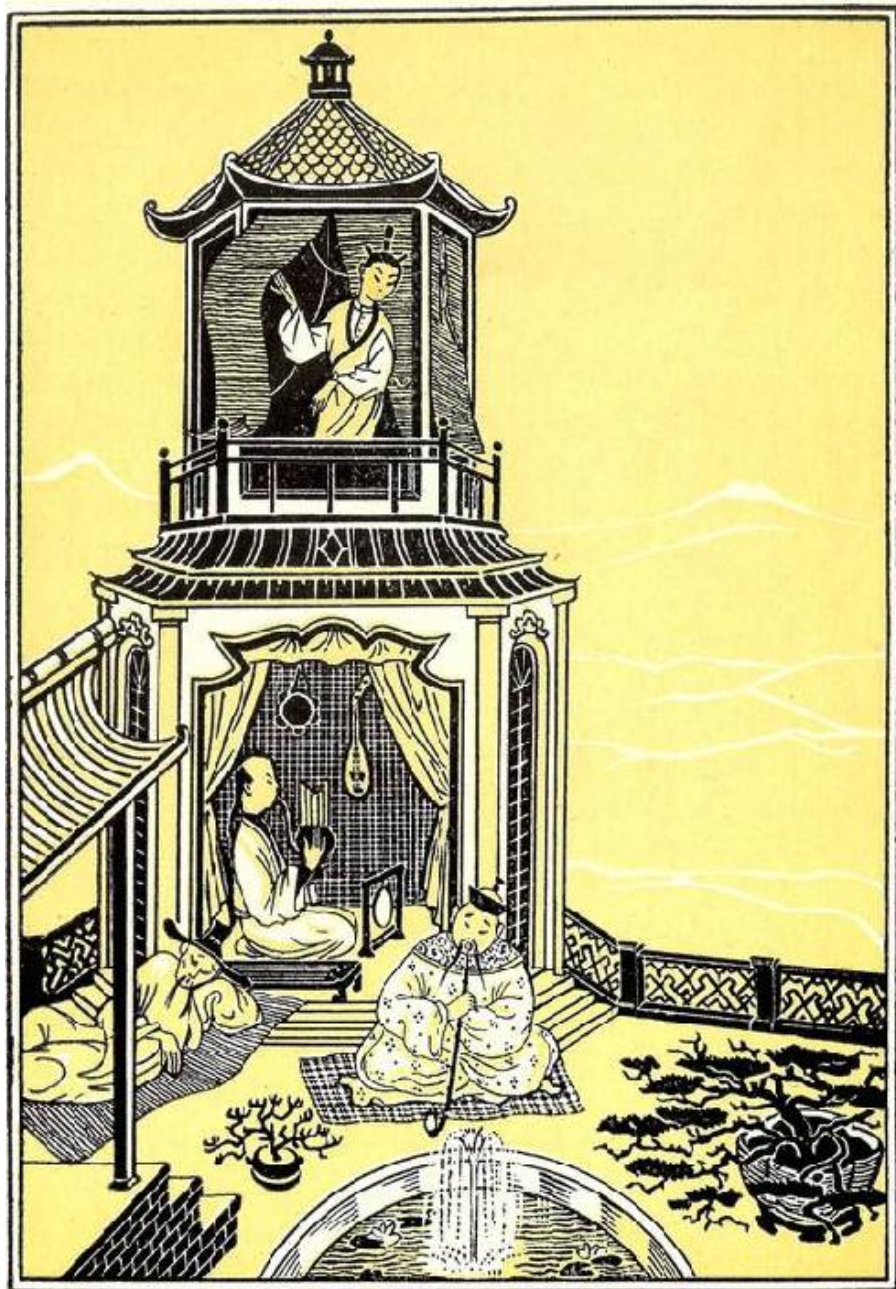
— Qu'il prenne dix vaches ! s'écria le fermier. Mais qu'il se taise ! Et puissent tous les litres de lait qu'il absorbera lui causer une aussi complète indigestion que m'en a donné son tra-la-la-la, la, la, la-la !...

— La cause est entendue, fit le juge avec solennité, et le musicien aura droit à dix vaches pour indemnité de non-musique. Allez en paix !

Le fermier fut longtemps à se remettre du tourment enduré et jusqu'à la fin de sa vie on l'entendit fredonner, dans une obsession, cette mélodie... Tra-la-la-la, la, la, la-la...

Quant au musicien, il se fit marchand de lait, et sa richesse devint proverbiale.





Et pendant deux heures, il exécuta la mélodie demandée.

Page 87.

VOLEURS DE LUNE



UTREFOIS, dans un grand jardin aux magnifiques ombrages, une bande de singes avait installé sa demeure.

Et tous les soirs ils se livraient à de folles gambades parmi les branches, pirouettant dans l'air et se rattrapant aux rameaux, par les mains ou par la queue.

Les maîtres du jardin prenaient plaisir à voir leurs sauts et leur adresse, et ils venaient, au clair de lune, contempler les agiles animaux.

Ils avaient poussé la bonté jusqu'à faire planter, pour assurer la nourriture des singes, des arbres fruitiers en grande quantité, et ils avaient fait creuser un puits afin qu'ils pussent s'abreuver sans avoir besoin de descendre jusqu'au fleuve.

Les singes auraient dû être très reconnaissants de tous ces soins, mais il n'en était rien, surtout pour Longue-Queue, qui était le chef de cette bande.

Dès que les maîtres du jardin paraissaient auprès des arbres, Longue-Queue arrachait tout ce qui se trouvait à sa portée : menues branches, feuilles, fruits verts ou gâtés, et il les lançait de toutes ses forces sur les visiteurs en poussant des glapissements de rage.

— Faites-en autant ! criait-il au reste de la troupe, et visez-les bien pour leur faire le plus de mal possible !

Et les fruits, les feuilles, les branches de pleuvoir sur les têtes humaines.

— Vraiment, ces singes sont de méchantes bêtes ! disait-on au

maître du jardin. À votre place, je les chasserais de mes arbres et de mon domaine.

— Ce sont des créatures de Bouddha ! répondait le maître qui était un sage, et je ne leur enlèverai pas leur asile. Ils ont moins de bon sens et d'intelligence que les hommes, c'est pourquoi ceux-ci ne doivent pas les juger comme ils se jugeraient entre eux. J'espère que notre patience désarmera ces malicieuses bêtes.

Mais le sage se trompait et, au lieu de s'atténuer, la stupide rage de Longue-Queue allait en grandissant. Si bien qu'un soir le Destin jugea qu'il était temps d'intervenir.

C'était par un clair de lune merveilleux.

L'astre était dans son plein, et il semblait se pencher au-dessus du jardin pour regarder ce qui s'y passait ; il se mirait dans l'eau du large puits avec autant de soin qu'un visage ; et, sur les cimes des arbres, sur les pentes d'herbe, les rayons bleutés mettaient une vie étrange.

Longue-Queue se livrait à ses ébats coutumiers, quand il s'arrêta soudain, au milieu d'un bond.

Il venait d'apercevoir l'image de la lune que reflétait l'eau du puits.

Jamais il n'avait vu chose pareille, car le puits n'avait été creusé que depuis peu. Et dans cette grande coulée d'ombre qu'encerclait la margelle, la face jaune de la lune était en effet curieuse à contempler.

Longue-Queue ne songea pas que ce qu'il voyait là était uniquement un reflet, et il s'imagina que, dans le fond du puits, les maîtres du jardin tenaient cachée une autre lune pareille à celle du ciel.

Ses yeux se plissèrent avec méchanceté :

— Ah ! se dit-il, ils croient leur lune bien en sûreté, mais ils ne savent pas que je l'ai vue... Les voilà justement qui arrivent près des arbres. Ho ! singes, mes frères, cassez toutes les branches que vous pourrez et jetez-les sur ces sottes têtes. Si je pouvais les briser toutes avec ce fruit pourri !

— Ces singes sont incorrigibles ! fit un ami du maître. Voyez, votre vêtement est tout taché par le fruit qu'ils viennent de vous jeter. Faites-les chasser de chez vous.

— Je ne renverrai point ce que Bouddha a envoyé : ils ont autant de droits à vivre ici que moi-même. Peut-être, d'ailleurs, s'en trouvent-ils davantage, et c'est pourquoi ils me jugent importun. Écartons-nous donc et poursuivons notre promenade.

Et le maître du jardin entraîna ses visiteurs d'un autre côté.

— Ils sont partis ! s'écria Longue-Queue d'un ton de triomphe. Je savais bien que nous en viendrions à bout. Ils viennent certainement voir si la lune est toujours dans leur puits. Les sots ! Ils n'ont pas pensé que mon intelligence saurait me faire découvrir leur trésor ! Sans cela, ils l'auraient caché ailleurs qu'au pied de ces arbres. Mais je vais les punir de leur imprudence et de leur stupidité. Je vais leur prendre leur

lune et, au lieu de la laisser à moisir dans le fond du puits, je l'installerai sur les branches, aussi haut que sa sœur jumelle. Et qui sera bien attrapé, demain soir, ce sont ces misérables hommes quand ils s'apercevront que leur trésor est envolé. J'en ris d'avance.

Et Longue-Queue se mit en effet à rire en grimaçant effroyablement. Puis il héla les autres singes :

— Venez vite, leur cria-t-il. Il s'agit de jouer un tour aux hommes. Vous voyez cette lune qu'ils ont cachée dans le fond de leur puits ? Allons la prendre.

— Mais, objecta un des singes, le puits est profond et nous n'avons pas de corde.

— La belle affaire ! s'écria Longue-Queue. Si nous n'avons pas de corde, nous nous en ferons une qui ira, je vous le jure, jusqu'au fond du puits.

— Mais quelle est cette corde ? demandèrent tous les singes, en chœur.

— La voilà ! fit Longue-Queue en désignant sa queue d'un air de triomphe. Elle nous a été généreusement donnée par la nature pour nous différencier de ces hommes hideux qui ne sont que de pauvres singes atrophiés. Grâce à cette belle queue fine et souple, nous allons pouvoir ennuyer grandement nos ennemis. Car ce sont nos ennemis, je les déteste, et je vous ordonne de les détester.

Les singes applaudirent et se déclarèrent prêts à aider leur chef dans le tour qu'il préméditait.

— Je vais me tenir à la queue de l'un de vous ! fit Longue-Queue. Celui-ci saisira la queue de son voisin, et ainsi de suite, jusqu'au dernier, qui empoignera une branche. Quand j'aurai atteint le fond du puits et attrapé la lune, je crierai « hop », et celui de vous qui se tiendra à la branche nous tirera tous, les uns après les autres. Est-ce compris ?

— Oui, parfaitement ! s'écrièrent les singes.

— Bien ! Alors, je me laisse glisser dans le vide ! dit Longue-Queue, qui tenait fortement la queue de son voisin.

Celui-ci imita l'exemple de son chef, après avoir au préalable saisi par la queue le singe qui se trouvait près de lui. Il en fut de même pour tous les autres.

— C'est parfait ! criait Longue-Queue. Je suis à l'orifice du puits ! Bien ! Je descends ! Encore ! très bien ! le fond se rapproche ! Il s'en faut de quelques pieds seulement pour que je puisse ramasser la lune ! Courage ! nous y arriv...

Le mot s'acheva dans un glapissement étouffé et un bruit de branche brisée. Sous le poids des singes, le rameau trop frêle avait cédé et toute la troupe s'était engloutie dans le puits.

Du ciel, la lune contemplait ce spectacle avec impassibilité, et son

reflet, dans l'eau aux mille rides, avait comme un énigmatique sourire.



LES PILULES FORTIFIANTES



L Y AVAIT autrefois une méchante femme qui s'était mariée avec un homme veuf.

Celui-ci avait un fils de sa première union et bien que ce jeune homme fût d'un excellent naturel et d'un caractère doux et soumis, sa belle-mère se prit pour lui d'une telle haine qu'elle jura sa mort.

Mais, comme tout le monde autour d'elle était au courant de l'animosité qu'elle avait contre le fils de son mari, et comme, au cas de la mort de celui-ci, on n'aurait pas manqué de l'accuser, elle dut chercher longtemps dans sa tête un moyen sûr de commettre son crime sans être soupçonnée.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle un jour à son mari, que votre fils Cheng est, dans notre maison, une bouche inutile ? Son âge lui permet maintenant de gagner sa vie, et je ne vous ai pas épousé pour être sa servante. La Chine est grande ; qu'il aille ici ou là faire fortune. S'il a une valeur quelconque, il la montrera, mais, de grâce, ne supportez pas plus longtemps qu'il demeure ici comme un nuisible parasite.

Le père de Cheng, qui était un homme entièrement dominé par sa femme, consentit à ce qu'elle exigeait de lui, et le départ du jeune homme fut décidé.

La belle-mère fit les préparatifs elle-même et, au lieu des riches étoffes et des bons vêtements qu'elle aurait dû mettre dans les bagages, elle composa ceux-ci du rebut de la maisonnée. Tout ce qu'il y avait d'habits troués et tachés, de loques sordides, fut enfermé dans les bagages de Cheng.

Le jeune homme n'osait pas se plaindre, certain que ses réclamations lui vaudraient pire encore. Il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et comme il était courageux au travail et persévérant, il se dit que, où qu'il allât, il parviendrait sans peine à se créer un avenir meilleur que le présent.

Le matin de son départ, alors que ses bagages étaient déjà attachés sur le dos de son cheval, Cheng vit venir à lui sa belle-mère, qui portait avec précaution une boîte dorée.

— Je n'ai pas voulu vous laisser partir, dit-elle, sans vous faire un présent, ceci afin que vous ne conserviez pas de moi un trop mauvais souvenir. Il est vrai que je ne vous ai point aimé tant que je vous ai vu ici, car je suis une femme économe et je trouvais que mon mari n'était pas assez riche pour entretenir chez lui, à ne rien faire, un si grand fils. Mais vous partez, et ma haine s'en va avec vous. Le bien qui vous vient de votre mère est si peu de chose que ce n'est vraiment pas la peine de vous le donner. Quant au bien de votre père, celui-ci étant vivant, vous n'y pouvez prétendre. Vous partez donc pauvre d'argent et sans riches hardes. Et il est probable que vous jeûnerez plus d'une fois avant d'avoir trouvé de quoi vous entretenir suffisamment. J'ai pensé que si vous ne mangez pas assez, vous pourriez tomber malade et j'ai fait faire pour vous ces cinq cents pilules fortifiantes. Quand vous vous sentirez affaibli, avalez-en une ; immédiatement, vous vous trouverez comme transfiguré, et vraiment porté dans un monde meilleur.

La mégère acheva cette phrase en dissimulant un sourire. Car les pilules fortifiantes n'étaient rien d'autre que des pilules empoisonnées dont une seule suffisait en effet à tuer un homme, et à lui procurer ainsi cet accès rapide dans le « monde meilleur » dont parlait l'horrible femme.

Cheng, qui avait un excellent cœur, ne soupçonna pas une minute une telle trahison. Il remercia sa belle-mère de son attention et il essuya même quelques larmes à la pensée de l'avoir crue capable d'avoir pour lui de mauvais sentiments. Et, après s'être agenouillé devant son père pour lui demander sa bénédiction, après avoir salué la famille assemblée et donné un dernier regard à la maison de son enfance, il monta à cheval et s'éloigna au grand trot.

Il avait l'intention de se rendre dans la capitale du royaume voisin où un de ses oncles s'était établi et avait, disait-on, fait fortune. Il espérait que celui-ci le prendrait assez en amitié pour l'aider à trouver un emploi ou un métier.

Pendant deux jours, il alla ainsi sans encombre, buvant aux ruisseaux qu'il trouvait sur sa route et se nourrissant des figues qu'il cueillait. La nuit, il s'étendait au pied d'un arbre et dormait paisiblement.

Il franchit la frontière du royaume à la fin du troisième jour et, tout content de se sentir bientôt au terme de sa course, il pressait son cheval avec entrain quand, à l'horizon, devant lui, il vit s'élever un épais nuage de poussière.

Un nuage de poussière, au crépuscule, dans la campagne de Chine n'est jamais un indice rassurant. Cheng le savait : « Ne vont en troupe, disait un proverbe des anciens, que ceux qu'il n'est pas bon à rencontrer quand on est seul. »

La campagne était déserte ; nulle maison où l'on pût se réfugier. Il n'y avait qu'un bouquet de trois grands arbres au feuillage épais.

Cheng sauta à terre et courut à l'un des arbres dont les branches plus basses lui permettaient de grimper plus facilement au faîte. Il eut un serrement de cœur à la pensée d'abandonner son cheval, mais la poussière qui grandissait d'une façon menaçante l'engageait à songer uniquement à sa propre sûreté.

Il s'arrangea une sorte de nid sur l'une des fourches les plus élevées de l'arbre, en courbant quelques rameaux feuillus qui le cachaient complètement d'en bas ; puis il s'assit sur la branche, se faisant aussi petit que possible.

La poussière laissait voir, à présent, une nombreuse troupe d'hommes, bien montés et bien armés, et dont le visage farouche disait tout de suite la qualité.

C'étaient des voleurs redoutables qui mettaient tout le pays à sac. Ils étaient au nombre de cinq cents. Et leur chef avait sur la conscience une quantité incalculable de crimes. Ils revenaient d'une incursion faite audacieusement aux environs de la capitale, dans la résidence d'été du roi. Ils avaient pillé le palais et étaient partis montés sur les cinq cents chevaux de l'écurie royale. À l'arçon de leur selle étaient suspendus des sacs pleins d'objets précieux et de vaisselle d'or et d'argent.

Le cheval de Cheng qui, abandonné par son maître, errait dans la campagne, frappa leurs regards.

— Qu'est ceci ? s'écria le chef avec un gros sourire, nous n'avons plus besoin de prendre, on nous offre ! Voilà une brave bête qui préfère nos randonnées à l'écurie de son maître, et même elle a poussé la complaisance jusqu'à nous apporter ses bagages.

Les voleurs se mirent à rire de cette plaisanterie de leur chef et, sautant à terre, ils eurent bientôt capturé le cheval errant.

Les misérables hardes contenues dans la valise du jeune homme leur firent faire une grimace de dépit. Le butin ne valait pas la peine de mettre pied à terre. Pourtant, la boîte dorée qui contenait les cinq cents pilules parut au chef une bonne aubaine.

— Il y a, sur le couvercle de cette boîte, dit-il à ses hommes, « pilules fortifiantes ». Or, nous venons de subir une rude fatigue, et si

nos sacs sont pleins de richesses, nos estomacs sont vides de nourriture. Je serais d'avis qu'avant de dormir – et nous allons camper au pied de ce bouquet d'arbres qui semble avoir été planté exprès pour nous abriter – je serais d'avis, dis-je, que chacun de nous avalât une de ces pilules. Nous pouvons avoir demain une bataille à soutenir avec les troupes du roi et, de cette façon, nous aurons la force de nous défendre, même sans avoir mangé.

— Bien dit, chef, firent les voleurs en s'installant pour la nuit.

La boîte dorée circula de mains en mains. Chacun avala une pilule, et, comme le nombre des voleurs se trouvait être exactement celui des pilules, il y en eut pour tout le monde.

Une heure après, le campement était plongé dans un calme profond ; seul parfois retentissait le hennissement d'un cheval réclamant une autre nourriture que l'herbe rase de la plaine.

Cheng avait assisté, impuissant, à la mainmise des voleurs sur ses bagages. Il ne regrettait pas les vieux vêtements qui gisaient, épars, çà et là. Mais la perte des pilules fortifiantes l'ennuyait.

— Car, se disait-il, il est certain que j'aurai à souffrir de la faim dans ma nouvelle vie, surtout au début, où je serai peu ou pas payé. Et ces pilules m'auraient été d'un grand secours. Tandis qu'elles vont servir à donner plus de forces à ces misérables, à les rendre capables de lutter, peut-être avec avantage, contre la police du royaume. Mais qu'y puis-je ? Il était écrit que ma belle-mère ne pourrait pas m'être agréable, même dans ses bons offices.

Cheng veilla toute la nuit, prêtant l'oreille aux bruits qui se produisaient au pied des arbres, tremblant à chaque instant d'être découvert par un voleur plus soupçonneux que les autres.

Mais l'aube arriva sans qu'aucune voix et qu'aucun pas fussent venus réaliser les craintes du jeune homme. Et quand, avec mille précautions, il risqua un œil en dehors de son nid de branchages, il vit, à sa grande stupéfaction, que tous les voleurs dormaient encore, sans souci du jour qui se levait.

Les chevaux hennissaient à grand fracas, tirant sur leur licol, et quelques-uns, qui s'étaient détachés, erraient dans la plaine, tondant à coups de dents l'herbe et les feuilles des buissons.

— Comment se fait-il, se demanda Cheng, que pas un de ces hommes ne s'éveille au bruit que font les chevaux ? Il est pourtant difficile de ne pas les entendre. Les pilules fortifiantes seraient-elles douées aussi d'une vertu dormitive ? Ou bien la fatigue de ces hommes est-elle si grande qu'elle résiste à leur pouvoir réconfortant ?

Des heures passèrent. Les chevaux ne s'apaisaient pas et le soleil montait, brûlant, dans le ciel. Pas un voleur ne remuait.

Lentement, doucement, sans bruit, Cheng se décida à sortir de son nid de verdure et à se laisser glisser de branche en branche.

À chaque instant, il s'arrêtait et regardait au-dessous de lui, mais toujours il voyait la même immobilité dans les attitudes des dormeurs.

Arrivé à la dernière branche, il regarda plus attentivement ces hommes appesantis. Un jour cru descendait sur leur visage, faisant apparaître le contour de leurs traits.

Et alors, Cheng eut de la peine à s'empêcher de choir de la branche. Toutes ces bouches avaient, à la commissure des lèvres, une tache verdâtre.

— Mais ils sont morts ! se dit le jeune homme. Morts ! Est-ce que les pilules ?... Non, non, c'est affreux de penser cela et de charger d'une si laide trahison cette pauvre femme qui a voulu m'être agréable, au moins cette fois dans sa vie... Et cependant ils sont morts, oui, vraiment.

Bouleversé d'incertitude et d'horreur, Cheng se laissa glisser à terre, et chaque pas qu'il fit le convainquit de la réalité de son soupçon : les pilules avaient emporté tous ces hommes dans un « monde meilleur ».

Cheng se prosterna sur le sol et pria. Il se releva fortifié et résolu.

Il captura, l'un après l'autre, tous les chevaux échappés, puis, ayant attaché les montures par groupes de dix, il les chassa devant lui, en troupeau, après avoir enfourché son propre cheval.

Il avait mis tant d'ardeur dans sa poursuite et tant de hâte dans sa marche que le soleil n'était pas encore couché quand il arriva dans la capitale du royaume.

Il trouva la ville en effervescence. L'attaque de la résidence d'été du souverain remplissait de crainte les esprits ; on entendait des appels de tambours et des commandements militaires dans chaque rue et des groupes consternés se formaient devant les portes.

L'entrée de Cheng et de son armée de chevaux ne passa donc pas inaperçue, et toute une foule l'escorta jusqu'au palais du souverain.

Aux officiers qui l'arrêtaient pour lui demander ce qu'il voulait au roi, il répondait simplement qu'il le dirait au roi lui-même, et on le laissait passer sans oser le retenir longtemps.

Le roi, informé par des estafettes qu'un homme chassant devant lui cinq cents chevaux – qu'à leurs selles on avait reconnus pour appartenir à l'écurie royale – demandait à le voir, s'était posté sur le perron d'honneur, avec la reine et toute la Cour. Si bien que lorsque Cheng arriva devant le palais, il se trouva en présence de celui qu'il cherchait.

Il mit pied à terre, et, se prosternant :

— Sire, dit-il, permettez à un étranger de présenter tout d'abord ses vœux de bonheur et de prospérité à Votre Majesté et à son auguste famille ; permettez-lui aussi de l'assurer de son dévouement.

Le roi fit un signe gracieux ; d'ailleurs la physionomie de Cheng prévenait tout de suite en sa faveur.

— Parlez, étranger, fit le roi, et contentez ma curiosité. Est-ce vous qui, hier, avez dérobé tous ces chevaux dans ma résidence d'été ?

— Sire, dit Cheng dont le visage s'empourpra d'indignation à la pensée d'être regardé comme un voleur, il y a un vieux proverbe, chez nous, qui dit qu'il ne faut pas confondre prendre et donner ; je crois que c'est ce que fait Votre Majesté. Mais si elle veut bien écouter mon récit, elle ne pourra pas douter de moi plus longtemps, j'en suis sûr.

Et le jeune homme fit au roi la narration fidèle de son voyage et des événements qui en avaient marqué la fin.

Bien qu'il eût de la répugnance à accuser sa belle-mère de pensées de meurtre, il ne put cependant pas laisser ignorer la cause des pilules fortifiantes qui s'étaient trouvées si à propos dans ses bagages.

Comme la vérité ne paraît pas toujours vraisemblable, beaucoup doutèrent du récit du jeune homme et le roi lui-même fut persuadé que la grande modestie de Cheng lui faisait inventer l'histoire des pilules.

— Il est évident, se dit-il, que les cinq cents voleurs sont tombés sous ses coups, mais, en vrai héros, il donne au hasard le beau rôle. Il n'en est que plus à récompenser...

À ce moment, arriva un courrier qui vint annoncer au roi que les cadavres des cinq cents voleurs avaient été trouvés au lieu indiqué par Cheng.

— Mon ami, dit alors le roi en tendant la main au jeune homme, tu es un brave et ta place est auprès de moi, à ma Cour. Je ne veux plus que tu me quittes : tu seras le soutien de mon royaume et je te confère toutes les dignités et décorations existantes. Dans les cérémonies, tu marcheras sur le même rang que les princes de ma maison. Je te donne comme habitation ce palais que tu aperçois là-bas, avec son toit de tuiles dorées, et mon trésorier va te compter mille bourses d'or afin que tu puisses avoir un train de vie digne de la situation que t'assurent ton courage et mon estime.

Et pendant que Cheng, éperdu de joie, se prosternait devant le souverain, celui-ci donna ordre aux hérauts d'aller crier partout la nouvelle de la mort des voleurs et la grande gloire du jeune étranger.

Bientôt toute la ville fut en fête. Les danses et les concerts alternaient pour la joie de tous. Les cloches des pagodes sonnaient leurs plus beaux carillons et une procession monstre se déroula dans les rues. Le roi y prit part, suivi de toute sa cour et appuyé sur le bras de Cheng.

Alors commença pour celui-ci la vie la plus heureuse et la plus comblée qui fût. Jamais il n'avait rêvé une existence pareille, et tout autre que lui en aurait eu la tête tournée. Mais son cœur était si doux et il avait tant de bon sens que toute cette fortune ne le gâta pas. Toujours assidu auprès du roi, il cherchait toutes les occasions de lui

prouver son dévouement et sa reconnaissance. Et le souverain, séduit par son aimable caractère et ses qualités, s'attachait à lui chaque jour davantage.

Parfois Cheng, songeant à l'origine de sa haute fortune, se disait que les pilules, don de sa marâtre, s'étaient montrées, en effet, fortifiantes pour lui au plus haut point. Et l'un de ses premiers actes d'homme riche et puissant avait été d'envoyer à sa belle-mère, en remerciement, un collier fait de cinq cents perles d'or.

Mais il y a toujours des jaloux du bonheur d'autrui, et la faveur que le roi témoignait à Cheng mit au cœur des principaux courtisans des pensées de violente haine.

— Il faut nous débarrasser de cet étranger, se dirent-ils les uns aux autres, car, non content de le combler de richesses, le roi le traite avec plus d'amitié que nous. Charges, faveurs, tout est pour lui ; et ses refus, sous leur masque de modestie et de désintéressement, sont certainement calculés pour exciter la générosité du roi. Tuons-le, ou nous le trouverons toujours sur notre chemin.

Et un complot se forma contre la vie de Cheng, mais on n'osait pas l'attaquer directement, car il était si aimé à la fois du roi et du peuple, que les représailles auraient été à craindre.

On se borna à faire chaque jour des représentations au roi sur sa trop grande bonté et sur le danger qu'il pouvait y avoir à favoriser ainsi un inconnu dont on exagérait la valeur.

— Car, disait-on, après tout, la mort des voleurs ne représente pas de sa part un grand acte de courage. Ah ! s'il les avait attaqués en face et tout seul, nous n'aurions rien à dire et aucune faveur ne serait trop belle pour lui. S'il a vraiment tant de valeur, qu'il aille lutter contre ce grand lion qui désole le royaume et vide les bergeries. Et alors, quand il en sera vainqueur, Votre Majesté pourra lui donner sa couronne si elle le veut, et sans que nous puissions y trouver à redire.

À force de s'entendre répéter chaque jour de semblables paroles, le roi en vint à douter, lui aussi, du courage de Cheng, et il désira le mettre à l'épreuve.

Il le fit venir un matin, auprès de lui, plus tôt que de coutume.

— Mon ami, lui dit-il, ma faveur pour toi cause des mécontentements parmi les grands de ce royaume et l'on me demande de mettre à l'épreuve ton courage.

— Ordonnez, sire, dit Cheng en baisant la main du roi, il n'est rien que je n'entreprenne pour vous prouver ma reconnaissance.

— Eh bien, il faut que tu ailles attaquer le grand fauve qui terrorise les campagnes de mon royaume et qu'aucun chasseur n'ose combattre, tant sa taille et sa férocité sont prodigieuses. Tout le pays vit dans l'épouvante à cause de lui, et les voleurs que tu as abattus n'étaient rien en comparaison.

Cheng avait pâli et il réprimait à grand'peine un tremblement intérieur. Il parvint cependant à se dominer.

— Je suis prêt, sire, dit-il avec soumission.

— Ah ! fit le roi, vivement ému de cette simple phrase, je n'attendais pas moins de toi. Mais, écoute encore. On exige que tu entreprennes la lutte avec ce lion muni d'un simple bâton que l'on épointera aux deux bouts. J'aurais voulu qu'il te fût permis d'emporter d'autres armes, mais mes ministres eux-mêmes s'y sont opposés afin, disent-ils, que ta valeur éclate si bien aux yeux de tous, après un tel exploit, que personne n'ose la mettre en doute. Es-tu prêt encore ?

— Oui, sire, fit Cheng, blême et prêt à défaillir.

Le roi se leva de son trône et, étreignant son jeune ami :

— Pars, dit-il, le lion se trouve en ce moment dans l'ouest, à une journée de marche de ma capitale. Ton cheval attend dans la cour, et ton épieu est attaché à la selle. Mes vœux t'accompagnent. Et si tu reviens glorieux, comme je le souhaite...

Les larmes du roi l'empêchèrent de prononcer d'autres paroles. Cheng sortit en titubant comme un homme ivre et, tête basse, sans pensées, il monta à cheval, passa son épieu à sa ceinture et s'éloigna de la ville.

— Hélas, se disait-il, voilà ma vie finie. Elle n'a été si belle que pour me la faire regretter davantage. Hélas ! hélas ! Je n'ai pour me défendre que ce bâton pointu, autant dire rien, puisqu'il est à peine plus long que la main. On veut ma mort, c'est trop évident. Attaquer sans arme cette bête monstrueuse, c'est me jeter dans sa gueule. Que Bouddha me protège !

Pendant ces réflexions du jeune homme, son cheval avait galopé vers l'ouest et quelques heures de cette course rapide l'avaient amené auprès du danger sans que Cheng s'en rendit compte, absorbé qu'il était dans ses pensées.

Un rugissement épouvantable retentit brusquement devant lui, et son cheval fit un tel écart qu'il fut désarçonné en une seconde. Si bien qu'il se trouva sur le sol, à quelques pas seulement du lion. Le cheval s'était enfui, bride abattue.

Cheng, à moitié mort de peur, promena autour de lui un regard éperdu. Au-dessus de sa tête, assez bas, il aperçut la branche d'un arbre.

D'un geste instinctif, il leva les bras et bondit, juste au moment où la masse énorme du fauve retombait, dans un saut souple et puissant, à la place même qu'il venait de quitter.

Mais la branche où se tenait cramponné le jeune homme n'était pas haute. Le lion leva la tête ; sa crinière embroussaillée lui faisait une auréole épouvantable à voir et ses larges babines dégouttaient de sang.

L'animal, dressé vers la proie humaine, ouvrit la gueule dans un bâillement de faim, et ses rugissements emplirent la campagne de terrifiants échos.

Or, à ce moment, Cheng, presque évanoui, se serrait convulsivement contre la branche et, dans ses efforts pour ne pas tomber, son épieu lui échappa.

Le lion était au-dessous de lui, gueule ouverte : l'arme de bois tomba juste dans son gosier et se ficha en travers de sa gorge.

Avec ses pattes, l'animal, oubliant sa proie, essaya de se débarrasser de la pointe qui l'étranglait ; il se roula sur le sol, avec des rugissements horribles, et ne réussit qu'à enfoncer l'épieu davantage dans sa chair.

Cheng assistait, tremblant, à la rage et aux efforts impuissants de son ennemi. Sa prière s'élançait vers Bouddha, pleine d'espoir et de peur à la fois. Il n'osait pas descendre de l'arbre, et il frissonnait si fort qu'il dut s'attacher à la branche avec sa ceinture pour ne pas être précipité à terre.

Les rugissements du lion étaient si effroyables qu'à des lieues et des lieues alentour gens et bêtes s'enfuyaient, épouvantés, semant la panique sur leur passage. Dans les villages, les gongs sonnaient le tocsin. Tout le royaume était dans une attente mortelle.

Vers le soir, le lion mourut.

Quand le fauve ne fut plus, sur la terre, qu'une masse inerte, Cheng se laissa glisser de la branche et, adressant un hymne de reconnaissance à Bouddha, qui tire du sol les arbres, amis des hommes, il prit le chemin de la capitale.

Il marcha longtemps dans la campagne sans rencontrer âme qui vive, mais dès qu'il eut fait part de la mort du monstre au premier paysan aperçu, il sembla que, de chaque pierre de la route, une vie venait d'éclore, tant les champs se remplirent soudain d'une foule joyeuse et délivrée.

Ce fut en triomphe que Cheng fut porté au palais du roi. Sur son passage, le peuple s'agenouillait, le bénissant et le glorifiant comme son sauveur. Le souverain descendit de son trône en l'apercevant, et courut à lui.

— Mon fils, lui dit-il, en l'embrassant avec transports, aux applaudissements de tous les grands de la Cour, te voilà vainqueur. Et ton courage inégalable ouvre dans mon royaume une ère de bonheur jamais connu. Je veux que tu goûtes à mes côtés les jours de paix et de joie que nous allons vivre. Je n'ai pas d'enfant mâle, et c'est toi que je choisis pour l'héritier de ma couronne. Tu épouseras ma fille Belle-Douce, qui est une princesse accomplie et un trésor de grâce ; et quand je serai rentré dans le sein de Bouddha, ce royaume défendu par ton bras vivra, paisible et heureux, dans une longue suite d'années.

Ainsi en fut-il, et l'on parle encore de la valeur sans seconde du roi Cheng dans tout le vaste pays qu'encercle la Grande Muraille.



« VEILLE-TOUJOURS »



N chat qui s'appelait « Veille-Toujours » et qui faisait une guerre acharnée aux souris et aux rats vivait jadis dans un grenier.

Il en croquait par dizaines, s'attaquant même aux mulots dans leurs asiles champêtres ; et les musaraignes blotties dans les troncs des haies se racontaient en tremblant les terribles chasses de « Veille-Toujours ».

Quand il partait pour ses randonnées meurtrières à travers les jardins et la campagne, toute la gent trotte-menu s'enfuyait éperdument.

— Il vient ! il vient ! criaient en courant les plus déterminés des rats, voilà notre dernière heure. Décampons !

Et bien que les fuyards fussent agiles, « Veille-Toujours », par ses mille ruses, ne rentrait jamais bredouille. Aussi, le soir, pendant les concerts nocturnes qu'il faisait avec les chats ses voisins, le récit de ses exploits prenait-il des heures et des heures, et toutes les chattes miaulaient longuement des hymnes à la gloire du héros.

Mais les jours en passant emportent tous les lauriers des conquérants : « Veille-Toujours » vieillit comme chacun en ce monde, et les jeunes générations de rats purent grandir sans trop le craindre.

C'en était fini des longues courses dans les champs, et musaraignes et mulots jouissaient en paix du soleil qui vient dorer et mûrir les moissons pour le plus grand agrément des petits pillards.

Les jardins, avec les trous de leurs murs et les cachettes de leurs buissons, échappaient aux rondes sanguinaires de « Veille-Toujours ».

On ne l'apercevait plus en tapinois sur la margelle du puits ou poursuivant à travers les massifs un trottement essoufflé.

Il bornait ses promenades à pattes lentes à la surveillance de la maison, et il en était arrivé même à ne plus sortir du grenier. Il s'y étendait pendant des heures sans fureter dans les encoignures, et si la servante ne lui avait pas chaque jour fait une soupe nourrissante – pension justement accordée à cette « vieille moustache » en récompense de ses longues années de service – il aurait couru le risque de jeûner souvent.

— Ah ! se disait-il parfois en léchant ses pattes amollies, c'est dur de vieillir, mais ce qui est plus dur, c'est de sentir qu'on se moque de vous. Et qui ? De simples souriceaux qui têtent encore leur mère ! Je les entends ricaner derrière les boiseries et ils passent de temps en temps la tête à l'entrée de leurs trous pour me faire des grimaces. « Eh bien, vieux « Veille-Toujours », crient-ils, est-ce que tu ne nous attrapes pas ? Qu'attends-tu ? Que tes dents repoussent ? Allons ! courage ; un, deux, trois, nous allons sortir, tiens-toi prêt ! » Ou bien une vieille souris murmure en passant devant moi – sans se presser, l'imprudente ! – « J'espère que tes maîtres ont songé à acheter des pièges pour te remplacer ! » C'est cela qui est le plus triste de tout.

Et « Veille-Toujours » hochait la tête, plein d'amertume.

Pourtant un matin où les souriceaux s'étaient montrés particulièrement effrontés, le vieux guerrier sentit se ranimer en lui l'amour de la bataille et la patience des jours d'autrefois. Il lissa soigneusement ses moustaches et ses griffes, et alla s'installer devant un des trous les plus importants du grenier, là où se réunissaient en conseil tous les rats de la maison.

Il s'étendit alors sur le côté, ferma à demi les yeux et présenta bientôt l'apparence d'un chat presque moribond. Mais la lueur qui filtrait de ses paupières était encore celle du « Veille-Toujours » ardent à la chasse, et son nez rosé avait les palpitations de naguère.

Le premier rat qui mit la tête hors du trou et qui aperçut étendu tout près de lui le corps de l'ennemi séculaire bondit de frayeur et rentra précipitamment pour mettre son roi et tout le peuple au courant de l'événement.

— Je l'ai vu, leur dit-il, et de tout près ! Comme il est grand ! Sa moustache est terrible. Et bien que je ne craigne personne, cette fois, je l'avoue, j'ai été épouvanté.

— Que faire ? et pourquoi s'est-il couché devant le trou du conseil ? dirent quelques rats.

Un jeune souriceau, un de ceux qui se moquaient le plus de « Veille-Toujours », se plaça au milieu du cercle, et, d'un air renseigné et important :

— Quoi, fit-il, votre ennemi mourant vous en impose encore ? Quels

poltrons ! On voit bien que vous ne sortez guère de votre trou, pour ne pas être mieux au courant. Mais moi qui suis toujours par monts et par vaux – demandez plutôt à ma mère – je puis vous dire que « Veille-Toujours » est devenu l'être le plus inoffensif qui soit. Non seulement il est incapable de courir, mais encore ses maîtres sont forcés de lui porter sa nourriture sous le nez. C'est vous dire s'il est à craindre ! Je passe cent fois par jour devant sa moustache en trotinant sans hâte – un vrai petit trottement de promenade – et il n'a jamais pu allonger la patte pour m'attraper. Aussi me semblez-vous bien risibles, avec vos craintes. Elles étaient de mise l'an dernier, mais aujourd'hui c'est terriblement démodé.

Ce discours fut accueilli par l'approbation de la partie jeune de l'assemblée ; les rats d'un âge mûr secouaient la tête, incertains et les vieux, dont les années avaient blanchi et clairsemé les poils, échangeaient des regards apeurés.

— Que pensez-vous de ce qu'on vient de dire ? demanda le roi des rats qui, pour n'être plus jeune, avait encore bonnes pattes et bonnes dents. Pour moi, j'ai connu « Veille-Toujours » plein de malice et de ruse, et j'avoue que sa présence me paraît louche. Nous pourrions envoyer un émissaire pour se rendre compte de ses intentions.

— Bonne idée, fit un vieux rat. Et ta fonction de chef suprême de la troupe te désigne tout le premier pour remplir cette mission. Ta sagacité bien connue, ta prudence, ton courage...

Les compliments pleuvaient sur le roi, si bien qu'il ne put se dispenser de la mission à quoi l'obligeaient tant de vertus. Il se rendit donc au bord du trou et, de là, regarda « Veille-Toujours » avec attention.

Son premier regard le fit s'enfuir, le second aussi, par vieille habitude de ses anciennes relations avec l'Ennemi, mais lorsqu'un troisième regard lui eut montré celui-ci sans mouvement et presque, semblait-il, sans vie, il resta posté bravement au bord du trou.

— Est-ce vous, mon neveu rat ? fit à ce moment le chat d'une voix faible. Mon odorat me dit que c'est vous, car ma vue est si mauvaise que je ne vous distingue plus. Si donc je ne me trompe pas et que ce soit vous, je vous donne le bonjour.

— Pourquoi m'appellez-vous « mon neveu » ? fit le roi des rats, que le ton mourant de « Veille-Toujours » rassurait de plus en plus. Depuis quand sommes-nous parents ?

— Nous l'avons toujours été, dit « Veille-Toujours » avec une suave douceur. Nous sommes tous deux de la famille des pattes agiles, des longues moustaches et des esprits curieux et nous nous ressemblons sous tous ces rapports.

— Pourquoi donc alors nous avoir traités en ennemis ? demanda le rat, qui se souvenait des haines et des craintes anciennes.

— Ah ! mon cher neveu, dit « Veille-Toujours » en accentuant la faiblesse de sa voix, si l'on s'entendait toujours dans les familles, ce serait trop beau ! Je puis vous assurer, néanmoins, d'une chose, c'est que toute ma vie j'ai été incompris de vous et des vôtres. Si je vous poursuivais, c'est que je cherchais votre amitié et votre présence, et l'on me fuyait au contraire comme si j'avais été l'ennemi le plus cruel ! Étonnez-vous après cela que, dans la fureur de voir méconnus mes bons sentiments, j'aie pu déchirer quelques-uns de vos semblables ! Puis les racontars et la légende s'en sont mêlés. On m'a représenté comme un terrible destructeur ayant toujours un rat ou une souris à la bouche, alors que je ne demandais qu'un peu d'affection ! Quelle injustice ! J'en ai bien souffert !

— Et pourtant, dit le roi des rats, vous avez mangé mon père et ma mère, je m'en souviens bien.

— Vous avez meilleure mémoire que moi, mon neveu, dit « Veille-Toujours », et j'avais oublié ce détail. Cependant, je me rappelle maintenant, oui, c'est vrai, je les ai mangés, mais uniquement parce qu'ils étaient morts.

— Et n'étaient-ils pas morts parce que vous les aviez tués ? fit le rat avec une irritation indignée.

— Vous croyez ? repartit « Veille-Toujours » sans se laisser démonter. La chose est possible. J'ai toujours eu la griffe un peu longue et un peu prompte, et certains de mes mouvements, pleins d'amitié, je le répète, ont pu causer des accidents. Ne parlons plus de tout cela, mon neveu, ce qui est passé est passé, et nous avons déjà bien assez à faire de nous occuper du présent.

— Pourquoi êtes-vous venu vous installer devant ce trou ? demanda le roi des rats, coupant court aux réflexions philosophiques de « Veille-Toujours ».

— Pourquoi ? Mais tout simplement pour jouir de votre vue avant de mourir et avoir la satisfaction de vous entendre trotter gentiment. Vous ne pouvez savoir quel plaisir il y a, quand on est vieux, à voir s'ébattre la jeunesse. Je vous en prie, mon neveu, ne me privez pas de cet agrément.

— Je ne vous en priverais pas si je ne vous craignais pas tant, fit le rat qui s'était assis en face de « Veille-Toujours ». Mais mon peuple a peur de vous.

— Comment n'en aurait-il pas peur, puisque l'on m'a toujours peint à lui sous les couleurs les plus noires, dit le chat d'une voix douce. Moi aussi, je puis vous craindre, car on m'a raconté de vous des actes effroyables, mais quand on touche à l'extrême vieillesse, il y a des choses que l'on comprend mieux que pendant tout le reste de sa vie, et je sens que vous n'êtes pas méchant, comme on me l'a toujours assuré. Je souhaiterais que vous ayez un plus grand âge pour que vous

puissiez comprendre également que je suis pour vous non pas un ennemi, mais un ami sincère.

Le rat hochait la tête d'un air embarrassé : il était évident que, pendant toute la conversation, le chat n'avait pas allongé une seule fois la patte pour se saisir de son interlocuteur. Après tout, peut-être disait-il vrai quand il parlait de ses intentions amicales ?

— Mon cher neveu, reprit « Veille-Toujours » qui se doutait des réflexions du rat, je vois que vous ne croyez pas complètement à mes bons sentiments, et cela me peine beaucoup. Mais voyons, pour quel autre motif que le plaisir de vous voir serais-je venu m'allonger devant ce trou ? Pour saisir ceux qui en sortent ? J'ai les pattes à demi paralysées. Pour manger quelques rats ? Mes maîtres me donnent une soupe délicieuse chaque jour et je n'ai même pas assez d'appétit pour en venir à bout. Enfin, depuis que nous parlons, vous et moi, si j'étais vraiment le féroce ennemi que vous pensez, n'aurais-je pas dû bondir sur vous et vous mettre en marmelade ? Répondez franchement.

— Il est vrai, dit le rat, que quand on vous voit de près, on se rend compte que vous avez l'air très doux, incapable de faire du mal à une mouche...

— Je ne dis pas, interrompit « Veille-Toujours », que, pour être absolument franc – ce qui est ma principale qualité – je n'ai pas jadis commis quelques brutalités. Mais l'âge a modéré mon ardeur et je me suis promis de mourir dans la peau d'un saint.

« Veille-Toujours » prononça ces derniers mots avec un ton si candide que le roi des rats ne conserva plus de doute sur la vertu du saint. Il rentra dans le trou et appela tous ses compagnons.

— Vous pouvez venir, leur dit-il, il n'y a aucun danger et je ne suis pas sûr que nous ne nous soyons pas trompés naguère sur les sentiments de « Veille-Toujours ». Quoi qu'il en soit, nous ne devons plus le traiter comme autrefois. C'est notre oncle, nous lui devons de la déférence et nous allons nous promener devant lui puisqu'il nous demande de lui donner cette dernière joie. J'ajoute qu'il est aveugle et paralysé, ce qui doit nous rassurer complètement.

— Faites attention, murmura le plus âgé des rats. Les ruses de « Veille-Toujours » sont innombrables, et pour ma part...

— Vous radotez ! s'écria le jeune souriceau bien informé, et notre roi a raison. En avant !

Toute la troupe sortit du trou en un instant et se forma en ronde autour de « Veille-Toujours ».

— Nous voilà, dit le roi des rats, êtes-vous content, mon oncle ?

— Enchanté, mon cher neveu, dit le chat, avec sincérité cette fois ; vous sentir là, aller et venir, c'est pour moi le suprême délice. Faites ce que vous avez à faire, tout comme si je n'étais pas là, tandis que je vais m'endormir bien doucement, heureux de votre présence.

Et « Veille-Toujours » appuya sa tête sur sa patte d'un air somnolent, tout en roulant sa queue autour de lui.

Le peuple des rats se répandit alors joyeusement dans le grenier et se livra aux nombreuses occupations qui l'attendaient : transport de noyaux de cerises d'un coin dans un autre, destruction complète d'un ancien manuscrit, nouveaux trous à effectuer dans une vieille robe, enfin, assaut d'une jarre pleine d'olives.

Pas une fois, « Veille-Toujours » ne remua ; il semblait dormir du sommeil d'une conscience juste. Et les vieux rats, qui ne le quittaient pas des yeux, durent enfin reconnaître que l'Ennemi était changé du tout au tout. Ils cessèrent donc de le surveiller et allèrent rejoindre le reste de la troupe.

Enfin, le roi donna le signal de la rentrée au trou, et chacun obéit, marchant à la queue leu leu.

C'était ce moment-là qu'avait attendu « Veille-Toujours » et, à l'instant où le dernier rat se présentait à l'entrée du trou, une patte griffue s'abattit sur lui avec tant de précision qu'il n'eut pas la possibilité de pousser un cri.

Et tandis que le crépuscule noyait le grenier de ses ombres, « Veille-Toujours » se régala d'un gibier dont il avait bien cru ne plus jamais sentir le goût.

Le lendemain, les rats sortirent de nouveau, déjà accoutumés à la présence somnolente de leur « Oncle », et de nouveau, quand ils rentrèrent, le dernier venu servit de dîner à « Veille-Toujours ».

Cela dura plusieurs mois.

Le roi des rats s'aperçut enfin que son peuple diminuait dans d'inquiétantes proportions, mais, comme il rentrait toujours le premier, il ne pouvait se faire une idée de la façon dont se produisaient les disparitions.

Il en était arrivé à compter ceux qui restaient autour de lui, et la diminution de leur nombre devenait une hantise.

— ...Cent... Cinquante... Vingt... Dix...

Le roi des rats eut alors le soupçon de la vérité : cet « oncle » qui dormait à l'entrée du trou ne dormait peut-être pas autant qu'on l'aurait cru, et n'était peut-être pas si oncle qu'on le disait.

Il le guetta et quand, à la rentrée, il s'aperçut que le dixième rat n'entrait pas, quand il entendit le bruit des mâchoires de « Veille-Toujours », il comprit sa longue sottise.

Dans la nuit, aidé des survivants, il perça un trou qui débouchait dans un grenier voisin. Là, il n'y avait pas d'oncle à divertir, mais, en revanche, les sacs de farine abondaient.

Au fond de tout mal, il y a un bien, se dit le rat ; puis, se penchant à l'entrée de son ancien trou :

— Mon oncle, cria-t-il, excusez-moi de vous laisser tout seul. Vous

êtes peut-être un saint, mais je tiens à ma peau et je m'en vais !

UN BAUME



DANS les temps anciens, il y avait un roi à qui son père avait légué un grand royaume, mais un petit esprit.

Il s'était marié avec une princesse dont l'intelligence égalait la sienne, et ces deux « flambeaux de l'univers » (comme les appelaient leurs courtisans toute la journée) avaient eu une fille qu'ils avaient nommée Racine-de-Joie.

La petite princesse était un superbe bébé et les parents auraient dû s'en féliciter, mais lorsqu'on leur présenta le poupon, ils s'écrièrent tous deux d'un ton navré :

— Qu'elle est petite ! Elle est chauve ! Elle n'a pas de dents ! Mais c'est un monstre !

En vain, les plus grands médecins du royaume leur représentèrent-ils que tous les enfants de quelques jours avaient cette même taille, cette tête nue et cette bouche sans dents, le roi et la reine ne voulurent rien entendre.

— Vous voulez nous en faire accroire, disaient-ils en se désolant.

Et lorsqu'on leur présenta de jeunes bébés choisis parmi leurs sujets nouveau-nés :

— Quelle belle preuve ! s'écrièrent-ils, les enfants des sujets ne sont pas comme les enfants des rois. Racine-de-Joie est un monstre, un véritable monstre !

Dans leur horreur d'avoir mis au jour un enfant d'une laideur semblable, ils rassemblèrent tous les médecins du royaume en réunion

solennelle afin de leur demander s'ils ne pouvaient guérir la princesse.

— Je veux, déclara le roi, une drogue qui la fasse grandir, qui fasse pousser ses cheveux et ses dents, sinon la bastonnade sera appliquée à chacun de vous.

À cette idée abracadabrante, la savante assemblée se récria. Mais sa protestation ne fit aucun effet sur le roi.

— Je le veux, dit-il, et j'ai raison, puisque je suis le roi. Je vous laisse cinq minutes pour réfléchir : la drogue ou la bastonnade.

Ayant dit, il descendit majestueusement de son trône et sortit de la salle au martèlement des halberdiers de ses gardes.

Ce furent alors des clameurs et des vociférations telles que pendant quatre minutes et demie, il fut impossible à quiconque de se faire entendre ; mais quand un premier coup de gong annonça le proche retour du roi, un silence profond plana dans la salle.

Un deuxième coup de gong, puis un troisième résonnèrent ; la lourde porte s'ouvrit, donnant passage à la garde toute dorée et empanachée, puis au roi et à la reine.

— Eh bien ! fit le roi, en prenant place sur son trône. Je vous ai entendu, messieurs les médecins, discuter avec animation. Quel remède avez-vous trouvé ?

Il n'y eut pas de réponse. Aucune de ces cervelles, si fertiles d'ordinaire, n'avait pu élaborer même la première lettre du premier mot de la première drogue venue.

— Quoi ! s'écria le roi avec colère, voilà comment vous m'obéissez ! Ce sera donc la bastonnade, puisque vous le voulez tous.

Il allait faire signe à son capitaine des gardes, quand un vieux médecin s'approcha du trône :

— Sire, dit-il, vos ordres, au contraire, ont été exécutés, et tous, nous nous sommes mis d'accord pour composer le baume excellent qui doit faire grandir la princesse et lui donner des cheveux et des dents.

— Quel est ce baume ? demanda le roi.

— Il est composé de quatre cent soixante-quinze plantes, de trois cent douze minéraux et de cent vingt-deux essences volatiles. Mais...

— Mais ?

— Mais, même en nous hâtant, nous ne pouvons le préparer en cinq minutes.

— Et pourquoi, puisque je vous le demande et que je suis le roi ! fit le roi avec hauteur.

— Parce que, sire, si grand que soit le pouvoir des rois, il s'arrête devant certaines nécessités et lois de la vie. Ainsi, pour me faire mieux comprendre, dans la drogue qui doit assurer la croissance de la princesse, entre une plante appelée coloquinte. Or, la coloquinte, pour avoir toute l'action nécessaire à notre but, doit être cueillie au premier matin de sa quatrième floraison. Et elle fleurit tous les deux ans. Il en

est à peu près de même pour certaine pierre de calcédoine qui se trouve au sommet des monts Kouen-Lun et qui doit en être, au moment où nous nous en servirons pour notre baume, à sa seconde fonte des neiges. Or, sur les monts Kouen-Lun, la neige fond tous les six ans.

— De sorte que ? demanda le roi.

— De sorte que, Sire, il vous faut avoir de la patience. Nous sommes certains du résultat. Notre baume fera grandir la princesse et lui donnera toutes les dents et tous les cheveux nécessaires, mais cela prendra du temps.

— Une semaine ? fit la reine.

— Davantage, fit le médecin en s'inclinant. Nous comptons que douze ans sont indispensables. Pendant ce temps, nous demandons que la jeune princesse nous soit confiée sans qu'aucune personne de la cour ait accès près d'elle. Au bout de ce temps, si la taille de la princesse n'a pas augmenté, si elle n'a ni cheveux ni dents, alors nous prononcerons nous-mêmes la faillite de notre science et nous offrirons notre tête en paiement de notre erreur.

— Qu'en pensez-vous, Madame ? demanda le roi à la reine.

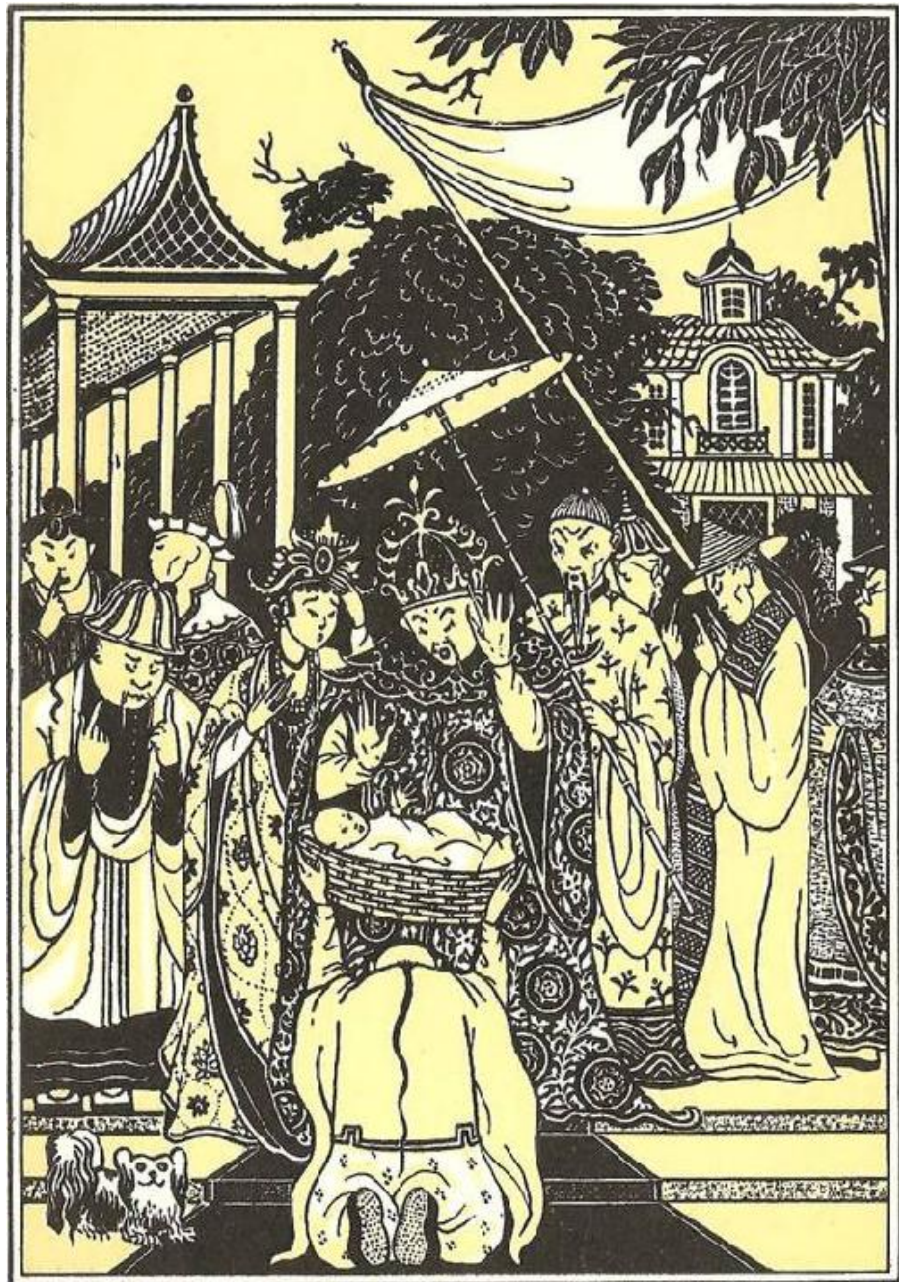
— Cela me semble bien raisonné, dit la reine. Accordons-leur les douze années qu'ils demandent, mais après, Sire, montrez-vous sans pitié...

Et, au bout de douze ans, la science des médecins s'affirma d'une manière éclatante.

Non seulement la taille de la jeune princesse s'était considérablement accrue et les médecins affirmaient que, par la vertu de leur baume, elle s'accroîtrait encore – mais la bouche de Racine-de-Joie contenait vingt-huit dents fortes et saines, et une natte de cheveux innombrables du plus beau noir ornait sa tête.

De plus, comme elle était héritière du royaume, les médecins avaient jugé nécessaire de former son esprit et son jugement autrement qu'ils ne l'auraient été si elle avait été élevée près de ses parents ; et si le roi et la reine témoignèrent leur reconnaissance aux médecins pour l'excellent résultat de leur baume, le peuple leur en sut plus de gré encore.





— Quelle est petite! Elle est chauve!...

Page 121.

UN PARTAGE ÉQUITABLE



UN CERTAIN jour, deux sœurs, Grande-Loutre et Petite-Loutre, chassaient dans la rivière.

Grande-Loutre était beaucoup plus forte. De ses ongles robustes, elle écartait d'assez grosses pierres qui barraient l'entrée des grottes sous-marines où se tenaient les poissons, ou bien elle arrachait les algues enveloppantes qui servaient de nid à une foule de crustacés.

Et c'était son orgueil et sa joie d'appeler, à la fin de la journée, sa sœur pour lui montrer le nombre de ses proies.

— Voyez, lui disait-elle, six poissons et deux écrevisses ! N'est-ce pas un beau résultat ? Pouvez-vous m'en montrer autant ?

— Non, répondait Petite-Loutre, mais cela n'a pas d'importance. Vous ne pourrez pas manger tout votre gibier ce soir, et demain, il sera gâté. Moi, je n'ai pu prendre qu'un poisson, mais je l'avalerai avec appétit tout entier. Et j'en prendrai un autre frais, demain.

Il y avait donc rivalité de chasse sur cette partie de la rivière, et comme heureusement celle-ci était assez riche en poissons, aucune des deux pêcheuses, n'avait pâti jusqu'alors.

Mais l'hiver venait, qui glace l'eau et fait d'elle ces blocs que ne peuvent remuer même les robustes pattes. Les poissons se réfugiaient avec soin dans les grottes profondes, fuyant le guet plus âpre de leurs poursuivants.

Et, pendant des jours, Grande-Loutre, aussi bien que Petite-Loutre, connurent les angoisses de la faim.

La rivière était difficile à approcher, toutes deux se rabattirent sur le gibier terrestre, mais les bois se dépeuplaient comme les eaux. Les animaux inoffensifs, ceux qui, où qu'ils aillent, sont sûrs d'être mangés, se terraient dans leurs gîtes. Et il ne restait dehors que les grands fauves aux longues dents qui n'auraient fait des deux loutres qu'une bouchée.

Les deux sœurs erraient donc très mélancoliquement sur le rivage, quand Petite-Loutre, qui avait une vue des plus perçantes, aperçut dans la rivière, à une assez grande profondeur, une carpe qui se fauillait, aussi vite qu'elle le pouvait, entre les rochers et les algues.

— Alerte ! cria Petite-Loutre.

Elle sauta dans l'eau et fondit comme un trait sur la carpe.

Mais celle-ci était grosse et vigoureuse, et Petite-Loutre avait beau serrer de toutes ses griffes, la carpe se débattait avec tant d'ardeur que l'issue du combat était douteuse.

Grande-Loutre se précipita.

De ses fortes mâchoires, elle brisa net l'épine dorsale du poisson que Petite-Loutre n'avait pas lâché, et toutes deux revinrent en nageant au rivage, avec leur proie.

Lorsqu'elles furent sur le sable, l'une agrippée à la tête du poisson et l'autre à la queue, elles se regardèrent avec irritation :

— Vous n'avez pas, je pense, ma sœur, la prétention de considérer cette carpe comme vous appartenant ? fit Grande-Loutre d'un ton dédaigneux.

— Et pourquoi non, ma sœur ? demanda Petite-Loutre. N'est-ce pas moi qui l'ai aperçue et qui m'en suis emparée ? Vous n'êtes arrivée que lorsque la lutte était finie.

— Elle était si peu finie que j'ai dû tuer la carpe d'un coup de dent. Vous êtes si petite que vous ne seriez jamais venue à bout de vous en emparer. Tandis qu'avec moi la chose a été vite réglée.

— Je vous accorde que c'est vous qui avez tué la carpe, reconnut Petite-Loutre, mais vous êtes si lourde et si lente dans vos mouvements que, si je ne m'étais pas lancée à temps dans la rivière, tous vos coups de dents auraient été inutiles. Et ce serait un véritable vol que de ne pas reconnaître mes droits sur cette proie !

— Et votre peine, sans moi, l'eût été bien davantage, fit Grande-Loutre. Aussi, la carpe est-elle à moi.

— Pas du tout. Elle m'appartient ! cria Petite-Loutre en grinçant des dents. Ce serait un mensonge que de prétendre le contraire !

Les choses allaient mal tourner pour la paix entre les deux sœurs, lorsqu'une forme souple s'approcha.

C'était un animal aux poils roux, un peu plus grand qu'un renard. Il avait, comme lui, un museau pointu, mais une plus grande sauvagerie se lisait dans ses yeux. On le sentait à la fois cruel et lâche. C'était un

chacal.

— Qu'y a-t-il, mes bonnes amies ? fit-il d'un air patelin en s'approchant des deux loutres. Je me promenais, rêvassant, le long de la rivière, quand j'ai entendu vos éclats de voix. J'espère que vous ne vous disputez pas.

— Si, vraiment, nous nous disputons, fit Grande-Loutre, ou plutôt, c'est ma sœur qui vient me chercher querelle...

— Pas du tout, interrompit Petite-Loutre, c'est elle qui ose discuter...

— Allons, allons, ne nous fâchons pas ! dit le chacal qui reniflait dans l'air une bonne odeur de gibier. De quoi s'agit-il ? Adressez-vous à ma sagesse, car je puis me vanter d'en remontrer à dix renards pour cela. Parlez. Je suis prêt à vous entendre.

— Eh bien... commença Grande-Loutre.

— Voici... fit en même temps Petite-Loutre.

— Ne parlez pas toutes les deux à la fois, fit le chacal avec un rictus aimable. Bien que j'aie deux oreilles, je risquerais de ne pas vous entendre. Et ce serait dommage.

— Il s'agit d'une carpe... dit Grande-Loutre.

— Que j'ai attrapée... continua Petite-Loutre avec force.

— Et que j'ai tuée, acheva Grande-Loutre victorieusement.

— Où est cette carpe ? demanda le chacal dont les yeux eurent un éclair de joie vite réprimé.

— La voilà !

Grande-Loutre et Petite-Loutre se saisirent chacune de la carpe, l'une par la tête, l'autre par la queue.

— Ah ! je vois, dit le chacal en se penchant sur le poisson. C'est une belle pièce, j'en conviens. Et celle qui l'a attrapée...

— C'est moi ! dit Petite-Loutre.

— Comme celle qui l'a tuée...

— C'est moi, fit Grande-Loutre.

— ...ont également droit à une récompense de leur effort, acheva le chacal avec une grande solennité. Mais il faut être juste, reprit-il en posant la patte sur le corps de la carpe. Grande-Loutre, quand vous chassez, avez-vous l'habitude de nager à la surface de l'eau ?

— Non, dit Grande-Loutre, étonnée de la question. Je nage plutôt dans le fond. Et...

— C'est parfait. Et vous, Petite-Loutre, est-ce aussi dans le fond que vous nagez ?

— Non, à la surface, mais...

— De mieux en mieux ; voilà qui tranche la difficulté. À vous la tête de poisson, Petite-Loutre, car la carpe vient souvent bâiller à l'air ; et vous, Grande-Loutre, prenez la queue qui forcément est plus basse dans l'eau, de quelques pouces.

Les loutres voulurent se récrier, mais le chacal, d'un coup de ses ongles puissants arracha la tête et la queue de la carpe que les deux sœurs tenaient chacune de son côté, avec énergie.

Puis, s'emparant de tout le corps du poisson :

— Ceci est la récompense du juge, dit-il. Bonsoir, mes bonnes amies, et ne vous disputez plus aussi stupidement. C'est vraiment perdre son temps et ses peines.

Et il s'éloigna avec rapidité, tandis que les deux loutres atterrées regardaient leur part d'un air piteux.

Mais le Destin avait jugé l'affaire au-dessus de la sentence de l'arbitre trop malin. Si bien que, quand le chacal arriva en courant dans sa tanière pour y dévorer en paix l'appétissante carpe, il trouva là sa femelle très occupée à allaiter son petit.

Or, une femelle qui allaite a toujours faim, et la dame Chacal en voyant cette belle proie dans les mâchoires de son époux se sentit frémir de joie.

— Où avez-vous attrapé ce poisson ? dit-elle en feignant l'indifférence (car tous les chacals, mâles et femelles, sont aussi rusés et fourbes les uns que les autres).

— Mais, fit le chacal avec un regard soupçonneux, dans la rivière naturellement. Je ne l'ai pas pris à la cime des arbres.

— Est-il frais, au moins ? Car vous pourriez vous empoisonner en mangeant du poisson péché depuis plusieurs jours. Le poisson est déjà, pour un chacal, une nourriture indigeste. Mais quand il n'est pas frais, il peut lui causer un véritable empoisonnement.

— Et comment peut-on s'assurer que le poisson est frais ? demanda le chacal que le mot « empoisonnement » avait fait frémir jusqu'au bout des oreilles.

— Il y a plusieurs façons de reconnaître la chose, fit dame chacal d'un ton d'autorité. La plus simple c'est de regarder les yeux de l'animal... Malheureusement ici, la tête manque et il est impossible d'être fixé. L'autre façon...

— Quelle est-elle ? dit vivement le chacal.

— C'est de regarder la queue du poisson. Si elle est bien fermée... Mais, celui que vous portez là n'a pas de queue, et nous ne pouvons donc avoir aucune certitude non plus de ce côté.

— Y a-t-il une troisième façon ? demanda le chacal qui avait déposé à terre la carpe et qui commençait à la regarder avec défiance.

— Non. Il n'y a que ces deux-là. Mais, voyons, je suppose bien que, malin comme vous l'êtes, vous n'avez pas péché un poisson sans queue ni tête. Racontez-moi où et quand vous l'avez trouvé.

Le chacal, influencé par le ton de sa compagne, raconta alors la vérité, et comme quoi il avait soustrait cette carpe à deux loutres qui se la disputaient.

— À des loutres ! s'écria dame Chacal d'un ton plein d'horreur et de dégoût. À des loutres ! Mais ignorez-vous donc, malheureux, que ces bêtes ne se nourrissent que de poissons pourris ? Quelle folie d'aller vous attaquer à ce qu'elles pêchent !

— Pourtant, fit le chacal, elles prétendaient qu'elles venaient de le tuer.

— Il n'y a personne d'aussi vaniteux qu'une loutre, chacun sait cela, dit dame Chacal d'un accent péremptoire, et quand bien même leur proie empesterait à une lieue à la ronde elles crieraient encore qu'elles viennent de la tuer. Tenez ! d'ici où je suis, je sens nettement une odeur de pourriture.

— Vraiment ! fit le chacal en flairant le corps de la carpe, je ne sens rien, moi.

— Vous avez un moins bon odorat que moi, c'est tout ce que cela prouve. Je sais bien, pour ma part, que jamais je ne voudrais manger de ce poisson, sachant qu'il a été pêché par des loutres, sans avoir vu si les yeux sont brillants ou la queue bien fermée !

Et dame Chacal recommença à allaiter son petit d'un air affairé.

Le chacal secoua la tête avec hésitation, tourna et retourna la carpe, puis, se décidant brusquement, il sortit de sa tanière au grand galop.

Sitôt qu'il fut dehors, dame Chacal s'approcha du poisson, le découpa à coups de dents et s'en régala sans aucun dégoût. Elle finissait la dernière bouchée quand son époux rentra.

— Où est la carpe ? demanda-t-il en grondant avec rage.

— Ah bien ! fit dame Chacal montrant ses dents aiguës qui brillaient dans l'ombre, avez-vous retrouvé la tête ou la queue ?

— Non, fit piteusement le chacal, les loutres les avaient mangées. Mais le corps de la carpe, qu'est-il devenu ?

— J'ai pensé, dit dame Chacal en se campant solidement sur ses pattes, que vous ne trouveriez plus ni la queue, ni la tête et qu'ainsi nous ne saurions jamais si le poisson était frais ou non. Et comme j'ai une santé encore meilleure que la vôtre, et que je suis plus robuste, comme je peux vous le prouver quand vous voudrez, je me suis dit qu'il était de mon devoir de vous éviter un empoisonnement, quitte à risquer un malaise pour moi-même. J'ai donc mangé la carpe, mais, afin que vous ayez aussi votre part, je vous ai laissé l'arête !



LE TROISIÈME COMPAGNON



DANS une de ces forêts ombreuses et vastes du centre de la Chine où les hommes n'osaient pas s'aventurer, il y avait autrefois deux amis fidèles et loyaux.

C'étaient un lion et un tigre. Le lion s'appelait Beau-Pelage et le tigre Belles-Dents, et ils méritaient tous deux leur nom, car la peau du lion avait un éclat d'or sous le soleil et, la nuit, à la clarté de la lune, les crocs du tigre, blancs et aigus, étincelaient.

Les deux fauves avaient noué amitié à la suite d'un combat où, aussi courageux et loyaux adversaires l'un que l'autre, ils s'étaient affrontés, un soir de famine.

Ils s'étaient trouvés d'égale force, le lion plus robuste mais le tigre plus souple ; et, dans l'impossibilité d'établir leur domination réciproque, ils s'étaient reconnus égaux et étaient devenus des amis.

Ils se quittaient peu, chassant ensemble et se reposant l'un près de l'autre de la fatigue de la lutte et de la chaleur du jour. Si Beau-Pelage avait été plus heureux que Belles-Dents dans la rencontre du gibier, il partageait avec lui sa bonne fortune, et Belles-Dents lui rendait la pareille à la première occasion.

Au crépuscule tous deux faisaient entendre leur grande voix qui s'élançait vers le ciel d'Asie en un duo imposant et terrible. Alors les gazelles se faisaient toutes petites dans les halliers et les lourds éléphants eux-mêmes en barrissaient d'effroi.

Et longtemps après l'appel de la chasse, les silhouettes royales se détachaient sur le ciel du couchant, côte à côte, dominant la forêt déjà engloutie par l'ombre. Vers les mufles tendus montait l'odeur des

jungles, et les vautours au cou pelé s'enfuyaient en larges spirales dans les profondeurs de l'azur, effrayés d'avoir contemplé un instant cette majesté tranquille.

— Hop ! commandait Beau-Pelage, et les deux puissantes bêtes s'enfonçaient dans la nuit.

Parfois, pris d'un accès de gaieté, ils se ruaient l'un sur l'autre pour jouer, et ceux qui auraient assisté à l'un de ces combats en auraient frémi, tant les rugissements et les coups de pattes étaient lancés avec vigueur.

Mais rien n'est plus doux que la force, et ces énormes pattes aux griffes rentrées passaient sur l'échine ou la tête de l'ami aussi légères qu'une caresse.

Et jamais l'aube ne se levait sans que Beau-Pelage et Belles-Dents ne se fussent réciproquement débarbouillés à grands coups de langue, ronronnant et fermant les yeux à demi, tout comme auraient pu le faire deux chats.

Cette amitié et cette paix étaient trop belles ; il fallut que quelqu'un vînt les gâter.

Ce quelqu'un fut un chacal qui s'appelait « Double-Langue », et rien n'était en effet plus traître et menteur. Sa tribu elle-même, si férue qu'elle fût de ruse, l'avait chassé, et depuis ce temps il vivait solitaire, enrageant de n'avoir plus personne à qui nuire.

Comme il était très poltron, il n'osait pas s'attaquer même à des animaux de sa force, et il devait se contenter des restes que laissaient les grands fauves, aussi était-il maigre et toujours affamé.

En passant par la forêt où régnaient le lion et le tigre, il entendit parler avec respect et crainte de l'amitié qui les unissait et, dans son cœur, aussitôt une colère s'alluma.

Des êtres heureux ! qui s'aimaient ! qui n'avaient jamais faim ! jamais peur de rien ni de personne !

Cette pensée était insupportable à Double-Langue. Il était impossible qu'il tolérât ce bonheur sans essayer au moins de lui porter atteinte.

Il réfléchit longuement à la façon dont il devait approcher les rois de la forêt et du moment le plus propice. Et comme il les savait sans cruauté l'un et l'autre, ne tuant que poussés par la faim, il attendit pour paraître devant eux de les avoir vus souper de manière raisonnable.

Il se présenta donc au moment où les deux amis lissaient de la patte leurs babines velues.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? fit Belles-Dents en apercevant le chacal. As-tu encore faim, Beau-Pelage ?

— Pas du tout. D'ailleurs le chacal est une chair ignoble dont je ne tiens pas à me nourrir. Et puis, celui-ci est tellement maigre qu'il faudrait être surtout un amateur d'os.

Et Beau-Pelage se mit à rire.

— Que nous veut-il ? poursuivit le tigre. Il est bien audacieux pour venir nous trouver si près de notre antre. Approche, vilain chien des bois, fit-il en s'adressant au chacal avec mépris. As-tu assez de la vie pour oser venir montrer ici le bout de ton museau pointu ?

— Seigneurs, fit le chacal d'un ton humble, je m'appelle Double-Langue, pour vous servir.

— Nous n'avons pas besoin de tes services, repartit Belles-Dents, à qui la vue du chacal paraissait désagréable, et je voudrais qu'au lieu de « Double-Langue » tu sois « Centuple-Pattes » : cela te forcerait peut-être à passer ici sans t'y arrêter.

— Allons, Belles-Dents, ne sois pas de mauvaise humeur, mon cher ami, dit Beau-Pelage en posant sa patte sur celle du tigre. Je pense que ce malheureux vient nous demander l'aumône, et la faim est une chose trop affreuse pour ne pas nous efforcer de la soulager quand c'est en notre pouvoir.

— Il est de fait, dit Belles-Dents, que les paroles généreuses du lion désarmaient un peu, que ce pauvre hère est d'une maigreur repoussante.

— Ah ! fit le chacal qui avait écouté les deux amis avec attention et qui jugeait sa présence tolérée, vous avez raison, mes princes, il ne se passe pas de jour où je n'aie faim et où je ne doive me contenter des reliefs des autres.

— Pourtant, objecta Belles-Dents, ce ne sont pas les proies qui manquent, et aujourd'hui j'ai tué un buffle de bonne taille, tandis que Beau-Pelage dévorait deux ânes sauvages.

— Mais je n'ai ni votre force, ni votre adresse, messeigneurs... fit Double-Langue en saluant bien bas.

— C'est surtout le courage qui doit te manquer, interrompit Belles-Dents en fronçant les sourcils.

— Le courage !... hum ! hum ! peut-être ! dit Double-Langue qui ne se souciait pas de tenir tête au tigre. Il est certain que je n'ose pas m'élancer sur un adversaire. Ceux qui ont l'aspect le plus inoffensif ne sont pas les moins dangereux.

— Ah ! ah ! fit Belles-Dents, et comment cela ?

— J'avais voulu l'autre jour m'attaquer à un chevreau. J'avais tellement faim que je n'y tenais plus ! Et je n'avais pas remarqué que celui-ci avait déjà de petites cornes. Il a couru sur moi, et je n'ai eu que le temps de me sauver, sans quoi je ne serais pas à cette heure en train de vous tirer ma révérence.

Le lion et le tigre partirent d'un grand éclat de rire qui mit de longs échos dans la forêt.

— Il est impayable avec son histoire de chevreau ! dit Belles-Dents, tout secoué encore de sa gaieté, et je vois que les poltrons ont des

récits de chasse encore plus distrayants à entendre que ceux des bravés. Continue, Double-Langue, et raconte-nous maintenant que tu as pris un lièvre pour un taureau ou une grenouille pour un bœuf.

— Je suis aise de vous amuser à ce point, seigneur Belles-Dents, fit Double-Langue, qui cachait sa rage en entendant la plaisanterie du tigre, mais je n'ai pas fait encore la confusion dont vous me parlez...

— Cela viendra, j'en suis sûr, dit Belles-Dents en bâillant à plein gosier. Mais en attendant, tu nous as fait rire, Beau-Pelage et moi, et cela mérite récompense. Voici la moitié d'un béliet que j'ai tué hier. Mange ! et sois sans crainte, car j'ai dévoré la tête. Il n'a donc plus de cornes. Ah ! ah ! ah !

— Belles-Dents, dit Beau-Pelage d'un ton de reproche, tu es trop sarcastique et tu intimides ce malheureux. Repais-toi à ton aise, Double-Langue. Et tu pourras dormir cette nuit dans la grotte qui est près de l'antre. Tu y seras sous notre sauvegarde.

— Eh quoi, Beau-Pelage, tu offres ainsi l'hospitalité à cet inconnu ? Est-ce sage ?

— Il est certain, Belles-Dents, que nous ne connaissons pas ce chacal, mais si nous le renvoyons à cette heure, dans l'épaisseur de la forêt, il sera la proie du premier venu, et je répugne à cette pensée de livrer à la mort certaine celui qui est venu se confier à moi.

— Je reconnais bien là ta générosité, fit Belles-Dents en frottant sa tête contre celle de son ami, et je n'aurais pas aimé plus que toi à jeter ce poltron en pâture aux léopards, mais ne crains-tu pas qu'il abuse de notre bonté...

— Ah ! mon prince, s'écria Double-Langue en courant se prosterner devant le lion, croyez bien que je saurai vous être aussi dévoué que reconnaissant. Jamais vous ne pourrez trouver un plus parfait serviteur et si vous voulez bien permettre que je vienne abriter ici mon existence solitaire, vous n'aurez jamais lieu de me faire le moindre reproche.

— Bon ! que t'avais-je dit, Beau-Pelage ! fit Belles-Dents d'un air mécontent. Tu offres l'hospitalité pour une nuit à ce chacal, et aussitôt, il te demande de lui donner asile jusqu'à sa mort. Je ne sais ce qui me retient d'envoyer rouler à dix pas cette importune bête.

— C'est ta bonté qui te retient ; mon cher Belles-Dents, fit Beau-Pelage flattant de la patte son ami. Je dis comme toi que ce chacal est sans-gêne, mais si nous étions à sa place, affaiblis par les jeûnes et incapables de lutter, peut-être viendrions-nous tout comme lui demander aide aux puissants.

— Jamais, s'écria Belles-Dents en redressant la tête avec fierté. Jamais je n'irais offrir, fût-ce à toi, d'être un serviteur obéissant. Cela représente une telle bassesse d'âme que j'en suis révolté !

Beau-Pelage apaisa doucement son compagnon en lui représentant

que les chacals plus rusés que braves ne pouvaient en aucune façon être comparés aux tigres dont chacun connaît le courage et l'orgueil généreux. Enfin, il trouva de si amicales paroles, que Belles-Dents, non seulement toléra la présence du chacal pour cette nuit-là, mais consentit à le voir s'abriter près d'eux jusqu'à ce qu'il fût en état – devenu plus gras et plus fort – d'aller défendre ailleurs sa vie.

Le chacal fit mille remerciements aux deux amis et alla séance tenante se terrer dans la grotte qu'on lui offrait.

Pendant plusieurs jours, il eut l'habileté de ne pas paraître devant le lion et le tigre avant la fin des repas et à l'heure où leur appétit calmé les rendait de belle humeur. Là, il s'emparait des reliefs de leur festin, puis s'en retournait au plus vite dormir dans sa grotte.

— Il n'est guère gênant, disait Beau-Pelage, et nous ne pouvons regretter de l'avoir accueilli. Qu'en dis-tu ?

— Oui, c'est parfait ainsi, pourvu que cela dure, répondait Belles-Dents en grondant tout bas.

Cela ne devait pas durer.

Huit jours plus tard, le chacal ne se contentait plus d'arriver modestement après le repas. Il venait s'installer au début et aidait le tigre et le lion à dépecer leurs proies. Comme il était fort habile de ses pattes, il leur simplifiait le travail, et bientôt, les deux amis prirent l'habitude de le laisser préparer leur venaison à sa guise.

Dans la journée, alors que le soleil était accablant et les mouches irritantes, Double-Langue s'asseyait dans l'ancre royal, tenant entre ses dents la tige d'une large feuille, et il agitait celle-ci de telle façon que les mouches n'osaient approcher du lion et du tigre.

Cette conduite, que le Chacal s'appliquait à rendre agréable à ses hôtes à toute heure, lui valut ce qu'il en attendait. Il fut définitivement admis dans la société de Beau-Pelage et de Belles-Dents, et traité comme s'ils l'avaient toujours connu.

Mais ce rôle dévoué pesait à Double-Langue et il devait se contraindre à tout instant pour continuer à le jouer. Il aurait tant voulu transformer l'ancre paisible en champ de bataille ! Et il s'encourageait à la patience par la pensée qu'il arriverait bien un jour à jouir de ce spectacle : le lion et le tigre gisant tout sanglants et déchirés ou se débattant dans les convulsions de l'agonie à la place même où si longtemps ils avaient dormi côte à côte.

Mais avant de pouvoir arriver à un si beau résultat, il fallait inspirer confiance, et c'est à quoi s'efforçait avec persévérance le chacal.

Quand il jugea qu'il y était parvenu, il profita une nuit d'un moment où Belles-Dents était allé boire à un torrent pour se glisser près de Beau-Pelage.

— Seigneur, lui dit-il avec tristesse, vous me voyez navré de devoir vous quitter et renoncer à l'hospitalité que vous m'aviez accordée si

généreusement.

— Et pourquoi t'en vas-tu, si tu es triste de le faire ? demanda Beau-Pelage.

— Il le faut, murmura Double-Langue en prenant un air mystérieux qui intrigua le lion.

— Que veux-tu dire ? fit celui-ci étonné.

— Hélas ! dit le chacal, ma présence n'est pas agréable à tout le monde.

— Fais-tu allusion au peu d'empressement qu'a mis Belles-Dents à t'accueillir ?

— Non, non. Je ne parle pas du passé.

— Dans ce cas, rassure-toi à son sujet. Car il te traite avec autant d'amitié que je le fais moi-même, et c'est toujours lui qui songe le premier à te faire ta part.

Double-Langue poussa un gros soupir.

— Je vois, dit-il, que la bonté du cœur ne pourra jamais admettre qu'il puisse y avoir des êtres mal intentionnés... Laissez-moi tout vous raconter, ajouta-t-il comme si son secret lui eût pesé par trop.

— Parle !

— Eh bien ! j'ai entendu hier, tandis que vous étiez à la chasse, Belles-Dents déclarer à plusieurs léopards qu'il ne tolérerait pas plus longtemps ma présence ici, où il était maître, et que si c'était votre volonté de me voir y demeurer, il vous obligerait à en partir vous-même, car il ne vous craignait pas, étant, lui, le roi.

— Comment ! s'écria le lion blessé dans son orgueil. Il a osé dire cela ?

— Oui. Il a même ajouté plusieurs phrases insultantes, disant que, puisque vous me témoignez de l'amitié, c'est que nos courages se ressemblent et que les lions ne sont pas autre chose que de gros chacals.

Le lion avait bondi de fureur.

— Il a d'ailleurs l'intention de vous attaquer prochainement, reprit le chacal, et cela pour vous forcer à vous reconnaître son vassal et vous obliger à lui laisser l'ancre en sa possession, comme au seul roi du pays.

— C'est trop fort ! rugit Beau-Pelage dont la crinière se soulevait en larges ondes.

— Il vous sera facile de reconnaître son mauvais vouloir. Quand demain matin, à l'aube, vous vous approcherez de lui pour lui donner les coups de langue habituels, observez-le bien ! Et que mon avertissement vous profite.

Et le chacal, laissant Beau-Pelage absorbé dans ses réflexions, courut alors au-devant de Belles-Dents.

Il rencontra celui-ci à peu de distance de l'ancre où il se dépêchait

de rentrer, portant entre ses crocs le corps chaud encore d'une biche.

— Ah ! seigneur, lui dit-il avec une feinte émotion, je suis heureux de vous trouver et de pouvoir vous dire adieu.

— Tu nous quittes ? fit Belles-Dents. Le courage te serait-il venu ?

— Non, mais je m'en vais pour n'être pas la cause d'une brouille entre deux amis tels que vous et Beau-Pelage.

— Comment cela ? demanda Belles-Dents qui, en entendant ces paroles, en lâcha d'étonnement le corps de la biche.

— Je viens d'entendre Beau-Pelage déclarer aux léopards qu'il était las de ma présence et que si vous vous opposiez à mon départ il avait des griffes et des dents assez bonnes pour vous forcer au silence.

— Il a dit cela ? s'écria Belles-Dents au comble de la surprise.

— Oui, et il a même ajouté que votre amitié pour moi ne l'étonnait d'ailleurs pas, que « qui se ressemble s'assemble » et que les tigres n'étaient après tout que de gros chacals.

À ces mots le tigre eut une crise de rage. Il bondit ça et là, griffant les arbres et rugissant.

— Beau-Pelage a dit encore, continua Double-Langue pour ne pas laisser au tigre le temps de se calmer et de réfléchir, qu'il vous obligerait bien à vous déclarer son vassal et que s'il ne l'avait pas fait encore, c'était parce qu'il savait bien que vous n'étiez pas capable de le combattre.

— Nous verrons cela ! fit Belles-Dents qui se battait les flancs de sa queue avec fureur.

— Et vous vous apercevrez de ses mauvaises intentions facilement, acheva le chacal, quand demain matin il viendra à vous pour vous donner les coups de langue habituels. Observez-le bien alors et souvenez-vous de ce que je vous dis.

Double-Langue s'esquiva sur ces mots.

Belles-Dents balança un moment sur ce qu'il devait faire, et son agitation était si grande qu'il décida de se promener tout le reste de la nuit pour se calmer l'esprit.

Le lendemain, à l'aube, il se dirigea vers l'ancre. Il s'avavançait à pas lents, incertain de l'accueil que lui ferait Beau-Pelage.

Celui-ci le regardait s'approcher dans une incertitude semblable, car toute la nuit il avait roulé dans sa tête ce que lui avait raconté Double-Langue.

Les deux amis s'arrêtèrent à quelques pas l'un de l'autre. Et chacun, en constatant l'attitude embarrassée de son compagnon, y voyait l'arrière-pensée dont avait parlé le chacal.

Devaient-ils bondir sans attendre un mot et engager tout de suite le combat pour ne pas être prévenus dans leur élan ? C'est ce qu'ils se demandaient tous les deux tandis qu'ils s'observaient avec une méfiance grandissante.

— Où est Double-Langue ? demanda soudain le tigre.

— Vous le savez mieux que moi, probablement, fit le lion vexé de cette brusquerie.

— Et comment pourrais-je le savoir mieux que vous ? demanda le tigre en se campant fièrement. Est-ce parce que je suis un gros chacal ?

— Pourquoi ne le seriez-vous pas ?

— Vous osez prétendre ?... fit Belles-Dents labourant le sol de ses griffes.

— J'ai bien le droit de vous rendre vos insultes, fit Beau-Pelage dont un rictus découvrait les crocs redoutables.

— Mes insultes ! Quand n'osant pas m'attaquer face à face, vous calomniez mon courage !

— C'est bien plutôt vous qui êtes un calomniateur ! s'écria Beau-Pelage, et je peux demander aux léopards d'en venir témoigner. Je vous apprendrai à dire que je suis votre vassal !

— Arrêtez ! cria Belles-Dents, car le lion s'était ramassé sur ses jarrets pour bondir. Que parlez-vous de léopards et de vassal ?

— Je dis, fit Beau-Pelage, que, sans respect pour l'amitié, vous m'avez rabaisé aux yeux des léopards, en vous prétendant seul roi de la forêt !

— Mais c'est vous qui avez fait cela, s'écria Belles-Dents. Oui, c'est vous ! Double-Langue me l'a dit...

— Double-Langue ?...

Le lion tourna la tête de tous les côtés :

— Où est-il, ce chien des bois ? fit-il dans un rugissement. Qu'il vienne me répéter ce qu'il m'a dit à moi.

— Beau-Pelage, s'écria le tigre, ne flaires-tu pas le mensonge ? Dis, as-tu voulu renvoyer le chacal dans la forêt ?...

— Non, c'est toi qui ne pouvais plus le supporter...

— Alors, tout est clair ! fit Belles-Dents rasséréné. Et nous avons découvert à temps la perfidie de ce traître. Mais où est-il ? Nous allons l'obliger à reconnaître qu'il s'est servi du même mensonge pour nous duper l'un et l'autre et qu'il a seulement renversé les rôles qu'il nous prêtait. Car tu sais bien, Beau-Pelage, que je ne m'abaisse pas à parler avec des léopards.

— Et moi, Belles-Dents, ai-je jamais daigné converser avec eux ?

Les deux fauves, tout en posant ces questions, échangeaient leurs coups de langue matinaux.

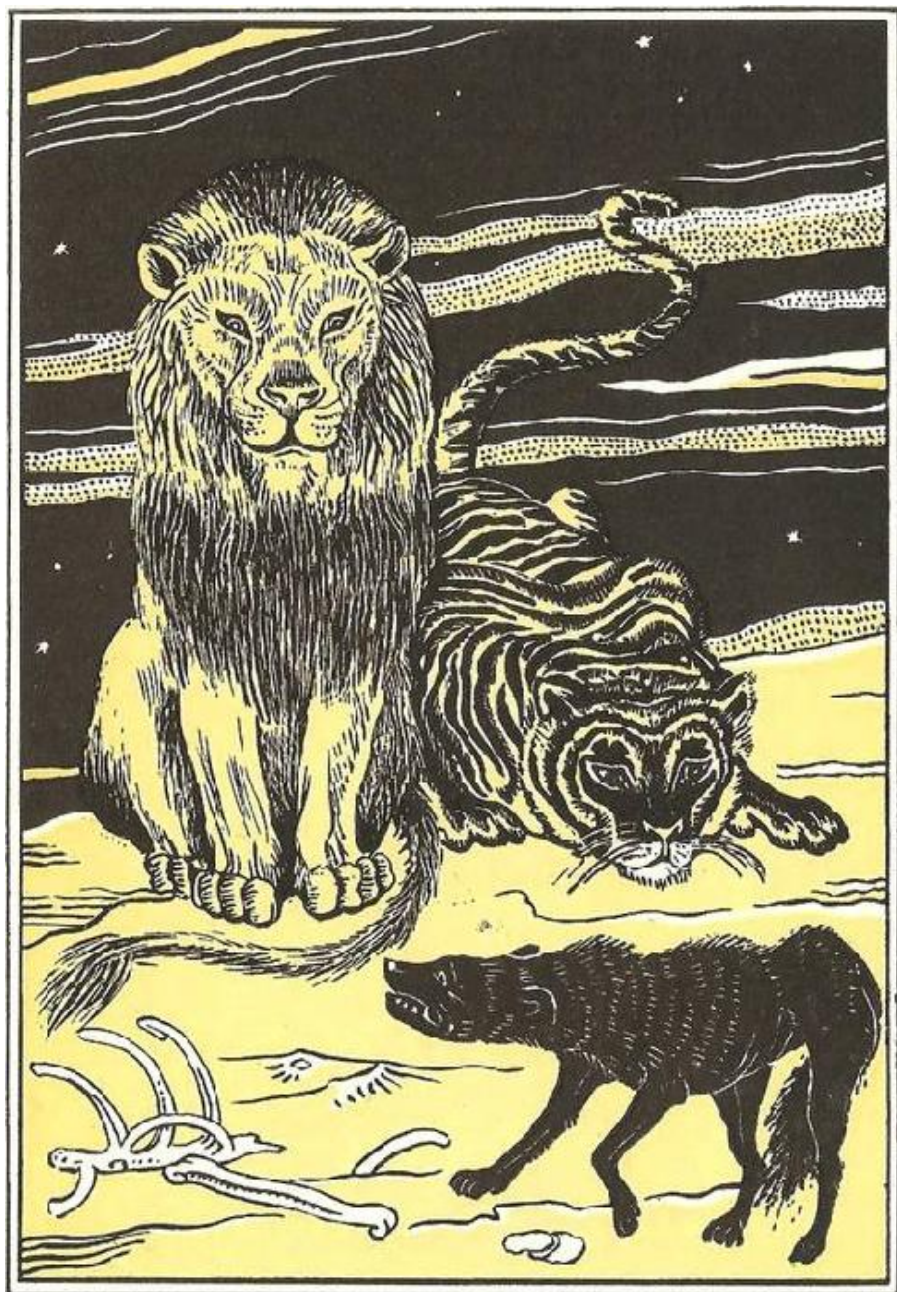
— Cherchons Double-Langue, maintenant. Il faut le punir, fit Beau-Pelage, et étant donné que c'est une viande nauséabonde, nous en ferons un repas de pénitence en offrande à l'amitié.

Le lion et le tigre, redevenus paisibles et joyeux, descendirent dans la forêt, mais ils n'avaient pas fait cent pas sous les arbres que Belles-

Dents montrait à son ami quelques os épars où adhéraient encore un lambeau de fourrure jaunâtre.

— Un autre a fait pour nous le repas de pénitence, dit-il, et j'en suis bien aise. Que dirais-tu d'un cerf bien dodu ?...





— Seigneur, fit le chacal d'un ton humble, je m'appelle
Double-Langue...

Page 148.

LA VÉRITÉ



ADIS, il y avait un homme nommé Akra-Phu, d'un caractère si dissimulé qu'il se cachait de tous, même dans ses actions les plus naturelles et qui n'auraient comporté aucun blâme.

Sa femme, outrée de cette manière d'être, lui en avait fait maintes fois le reproche.

— Mon mari, lui dit-elle un jour, la colère de Bouddha finira par descendre sur vous. Comment pourrait-il tolérer que, pour la chose la plus futile, vous vous croyiez obligé de mentir ?

— Je vous jure, ma femme...

— Ne jurez pas, ou je croirais que votre serment est un mensonge. Cent fois par jour, vous me cachez ceci ou cela... Qu'êtes-vous allé faire ce matin chez notre voisin ?

— Ce matin ?... Je ne suis pas allé chez le voisin.

— Bon ! Je vous ai vu sortir de chez lui.

— Ah ! oui, en effet... peut-être... mais je ne l'ai pas trouvé...

— Comment expliquez-vous, alors, qu'il vous ait accompagné jusqu'à la porte et qu'il soit resté cinq minutes sur le seuil à vous entretenir ?

— Ce n'était pas lui, c'était sa mère.

— Sa mère n'a pas deux grandes moustaches, ni une voix de rogomme. Avouez plutôt que vous voulez me cacher cette visite. Mais dans quel but ? Aviez-vous été prendre des nouvelles de son oncle ?

— Oui... il est guéri.

— On vient de m'annoncer sa mort il n'y a pas une heure.

— On vous a trompée.

— Je sors de la maison. Je suis allé prier devant le corps et j'ai aidé à l'ensevelir.

— Ah oui ! Eh bien, j'étais allé voir le voisin pour lui demander quand aurait lieu l'enterrement...

— Vous me croyez plus sotte qu'il ne convient. Auriez-vous été vous enquérir de l'enterrement de quelqu'un qui n'était pas mort ?

— Il y avait si longtemps qu'il était malade !!...

— Sans que cela se vît en aucune façon alors, car hier soir il jouait gaïement avec notre chien. Et dans cette fatale voiture qui lui est passée sur le corps...

— J'ai assisté à l'accident.

— Comment avez-vous fait ? Je vous croyais à ce moment à notre maison de campagne.

— Non. Je n'avais pas trouvé de voiture pour m'y conduire...

— Et vous avez pu, sans y être allé, m'en rapporter un panier de fruits ?

— J'ai acheté les fruits au marché.

— Il n'y avait pas de marché hier.

— Quand je dis « marché », c'est « marchande » que je veux dire.

— Chez quelle marchande de fruits les avez-vous pris ?

— Chez votre marchande habituelle.

— Sa boutique est fermée depuis huit jours : elle l'a vendue.

— Oui, naturellement, mais c'est chez son successeur que je suis allé...

— C'est un barbier qui a acheté la boutique.

— Aussi suis-je allé chez lui pour me faire tailler la barbe ;

— D'où vient qu'il vous l'ait laissée telle qu'elle était ?

— Parce qu'au dernier moment je me suis souvenu que j'avais beaucoup d'occupations et j'ai remis la taille de ma barbe à plus tard.

— Ah ! mon mari, vous inventez d'une façon effroyable, et vous perdez bien du temps à imaginer de quoi rendre plausibles vos mensonges... Qu'avez-vous là, dans votre poche ?

— Mon trousseau de clefs.

— Depuis quand est-il en toile blanche ? C'est bien plutôt un mouchoir.

— Oui, mais le trousseau de clefs est enveloppé...

— Voilà vos clefs, je les ai trouvées tout à l'heure.

— Ah ! en effet, je les avais oubliées hier sur mon secrétaire...

— Elles étaient depuis quatre jours dans ma poche et j'avais omis de vous les rendre. Décidément, mon mari, il faudra une punition du ciel pour vous corriger. Tout ce que je puis souhaiter, c'est que la correction ne soit pas trop terrible.

Quelques jours se passèrent, amenant la répétition, non pas des

mensonges, car ceux-ci sont aussi nombreux et divers que les pensées mêmes, mais du fait de mentir. Et il fallait toute la patience de la femme d'Akra-Phu pour supporter une telle existence.

Or, un matin, Akra-Phu, en entrant dans la cuisine, vit sur la table un superbe gâteau de riz que sa femme venait de faire pour le dîner. Il ne put résister au plaisir d'en manger une bouchée.

Il en mit une grosse cuillerée dans sa bouche, et il allait l'avaler quand sa femme entra.

— Êtes-vous sorti ce matin ? lui demanda-t-elle.

Celui-ci avait la bouche pleine. Il se contenta de faire « non » de la tête.

— Non ? Et cependant la servante vous a rencontré sur le pont.

Akra-Phu, malgré tout son désir de répondre, ne put le faire. Les grains de riz étaient trop chauds pour être avalés sans que cela se vît.

— Qu'avez-vous ? fit la femme en le regardant attentivement. Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Ne pouvez-vous plus parler ? Pourquoi tenez-vous votre bouche de cette manière ? Avez-vous mangé quelque chose ? Une bouchée de ce gâteau ?...

Akra-Phu, fidèle à son habitude de mensonge, fit un « non » énergique de la tête.

— Alors, qu'avez-vous dans la bouche ? Ouvrez-la, que je puisse me rendre compte... Vous ne pouvez pas l'ouvrir ?... Non ? Vous ne pouvez plus desserrer les dents ? Est-ce une fluction ? un déboîtement de la mâchoire ? un abcès ?

Akra-Phu était fort embarrassé. Il regardait comme impossible de faire l'aveu de son mensonge, et il n'osait pas non plus faire croire qu'il était malade.

Sa femme nota son hésitation, mais elle feignit de ne pas la remarquer et d'être absolument convaincue de sa souffrance. Elle appela en hâte la servante :

— Un médecin ! un médecin ! cria-t-elle. Mon mari est gravement malade, il faut lui faire une opération !

À ce mot d'opération, Akra-Phu pâlit et se troubla. Il fit un violent effort pour avaler sa bouchée de riz, mais sa gorge contractée se prêta mal à ce qu'il attendait d'elle. Le riz, en masse compacte, entra dans le gosier, mais n'y descendit pas.

Étouffé, le visage violet, le corps agité de spasmes, Akra-Phu se vit mort.

Heureusement le médecin, que la servante avait été quérir en effet, entra à ce moment. Il comprit ce qui se passait, et, enfonçant son doigt dans la gorge du patient, il lui rendit le souffle juste à l'instant où celui-ci allait lui manquer...

Depuis ce temps, Akra-Phu devint un homme si véridique que sa femme lui demandait souvent de taire ceci ou cela, toute vérité n'étant

pas toujours bonne à dire.



L'ÉLU



UN JOUR les oiseaux s'étaient rassemblés en foule sur le sommet d'une montagne.

Il y en avait de toute sorte, depuis l'aigle aux puissantes ailes jusqu'au rossignol en manteau gris, et les nuances si diverses de leur plumage formaient une bigarrure chatoyante que le soleil devait prendre plaisir à regarder.

Ils étaient venus de tous les points du grand pays : le coq avait déserté sa basse-cour, l'hirondelle ses voyages et le martin-pêcheur les fuyantes proies des eaux. Le but de la réunion était de la dernière importance : il s'agissait pour les oiseaux d'élire un roi. L'aigle s'était mis sur les rangs des concurrents.

— Car, disait-il, les hommes m'appellent depuis toujours le « roi des oiseaux », et les poètes m'ont chanté comme tel. Mon port altier, l'envergure de mon vol, fait pour les cimes, font évidemment de moi un monarque tout indiqué.

— Un roi ne doit pas planer si haut au-dessus de son peuple pour être un bon roi, se disaient les oiseaux les uns aux autres. Que les hommes donnent du « roi » à l'aigle, peu importe. Pour nous, nous choisirons quelqu'un de moins inaccessible.

— Que diriez-vous de moi ? demandait le coq à ceux qui l'entouraient. Je n'ai pas besoin de vous rappeler avec quels beaux cris j'annonce le soleil.

— Ce n'est pas suffisant, répondaient les oiseaux. Vous êtes un bon

héraut, c'est tout. Mais vos ailes sont courtes, et nous ne pouvons vraiment pas nous contenter d'un roi qui se plaît à picorer le fumier toute la journée.

— Alors, prenez pour roi le rossignol.

— Je ne me suis pas mis sur les rangs ! s'écria le doux oiseau. Je ne saurais pas régner, je ne sais que chanter et, je l'avoue, je tiens plus à mon chant qu'à tous les titres et les puissances possibles. Laissez-moi être, en paix, la joie des bocages.

— Pourquoi n'élirions-nous pas la grue ? proposa quelqu'un. Elle a une couronne magnifique ; son vol est puissant et sa démarche majestueuse. Elle est sotte, mais cela ne paraît pas quand on la regarde, et on sait bien qu'il n'est pas permis de regarder les rois de trop près. Je crois que nous aurions là un monarque très sortable.

— Non, non et non ! s'écria le perroquet, qui s'était perché au-dessus de tous et s'agitait beaucoup. D'abord, la grue voyage trop, l'été ici, l'hiver là, comment mener, dans ce cas, les affaires d'un royaume ? Et puis, voulez-vous mon sentiment ? La grue est grande et vigoureuse. Admettez que, pour une raison ou pour une autre, l'un de nous lui déplaise. Elle lui briserait le crâne avec autant de facilité que moi cette noisette. Ce sont des choses qui méritent considération.

La remarque du perroquet fit beaucoup d'impression sur les assistants. On sait que l'humeur des souverains est plus que les autres sujette à varier, n'étant l'esclave que de la seule fantaisie. Aussi, la pensée du bec solide de la grue lui enleva-t-elle tous ses partisans.

— Que vous semble du cygne ? proposa une voix. Lui aussi vole haut et loin, mais comme il sait être fidèle aux bords des beaux lacs ! Et quel magnifique plumage ! Quand on le voit passer, sans mouvement apparent, sur la transparence des eaux, on croirait voir un oiseau féérique.

— Hum ! dit le perroquet. Il a le cou tellement tordu qu'il ne chante pas, ou du moins qu'il ne chante qu'à la dernière extrémité. Son règne serait l'ère de la mélancolie. De plus, un roi doit tenir la balance égale entre ses sujets, tandis qu'il est certain que toutes les prédilections du cygne iront aux questions aquatiques. Or, le déluge est loin, et la terre et l'air ont leur importance.

Le ton moqueur du perroquet découragea les quelques partisans du cygne qui se rabattirent sur le paon et le proposèrent aux suffrages de l'assemblée.

— Où pourrions-nous, dirent-ils, trouver un roi plus splendidement vêtu ? Quand ses plumes s'écartent en éventail, il est digne d'être placé à la droite des dieux.

— Oui, oui, si on le regarde de face ! cria le perroquet en s'esclaffant. Mais j'aime pouvoir contempler mon roi de profil ou de dos, ce qui n'est pas possible dans le cas du paon. Je vous accorde

qu'il a une traîne magnifique, malheureusement le revers de la médaille existe, et cela, je vous l'assure, enlève de la majesté à un souverain.

— Eh bien, alors, prenons un roi aux dehors moins éclatants et aux solides qualités morales, fit une voix. Le hibou, qu'on regarde comme le symbole de la sagesse, serait à sa place sur le trône ; veillant, quand tout son peuple dormirait, et réfléchissant profondément sans cesse, que de calamités il épargnerait à ses sujets ! Qu'y trouvez-vous à redire, perroquet ? Ne serait-ce pas là un roi sérieux ?

— Ce serait un roi laid, dit le perroquet en hochant la tête. Et avoir devant les yeux cet épouvantail, ce serait la plus grande calamité qui puisse fondre sur un peuple Croyez-moi, mieux vaut n'avoir pas de guide que d'avoir un guide qu'on n'ose pas regarder !

— Mais alors, crièrent tous les oiseaux, qui proposez-vous donc, vous qui êtes si difficile ?

— Qui je propose ? Moi. Que demande-t-on à un roi ? Qu'attend-on de lui ? Des paroles, beaucoup de paroles, le plus de paroles possible. Sa beauté ? Sa sagesse ? Choses sans importance ! Tandis que les paroles qui consolent, qui entraînent, qui retiennent, qui bercent, qui amusent, qui enchantent, cela, c'est ce qu'il faut à un peuple !...

Et le perroquet fut proclamé roi.



LE ROI ÇAKRA



UTREFOIS, il y avait un roi qui était la bonté même.

On l'appelait « Çakra », et ce surnom qui lui avait été donné par son peuple et qui représente une des multiples incarnations de Bouddha sur la terre, prouve combien étaient grandes les vertus du monarque.

Nul malheureux ne s'adressait à lui sans être aussitôt soulagé, et comme il s'intéressait à tout ce qui regardait la vie de ses sujets, il ne tolérait pas qu'une injustice fût commise envers le plus humble d'entre eux.

Sa Cour était peu nombreuse et les fêtes qu'il donnait sans apparat ; mais, par contre, les écoles, les hôpitaux, les maisons d'assistance étaient vastes et confortables ; chaque année les dons qui leur étaient faits représentaient la plus grande charge de l'État.

On était heureux dans ce royaume plus que dans aucun autre de la Chine, aussi les rois voisins tenaient-ils leurs frontières fermées pour empêcher leurs propres sujets d'émigrer en foule chez le roi Çakra.

Or, un de ces rois voisins, nommé Am-Ri, dépité d'entendre sans cesse louer les vertus de Çakra, entreprit de lui faire la guerre.

Il n'avait pas d'autre motif d'hostilité que le déplaisir qu'il ressentait à la comparaison constante qui était faite de tous ses actes avec ceux du bon roi. Mais son amour-propre était blessé et cela lui paraissait suffisant pour causer toutes les ruines et les deuils que la guerre traîne après elle.

Lorsque l'ambassadeur d'Am-Ri vint lui déclarer solennellement la

guerre, Çakra demeura muet d'étonnement ; puis, sortant de sa stupeur, il demanda pour quelle cause on prétendait accabler d'un tel malheur son paisible royaume, et il se déclara prêt à faire toutes les excuses qui seraient jugées nécessaires si cela pouvait éviter le sanglant conflit.

— Nous n'admettons aucune excuse ! fit répondre sèchement Am-Ri.

Çakra fut donc obligé de lever des troupes et d'armer ses sujets.

Ceux-ci, devant l'injuste guerre qui leur était faite, s'étaient enrôlés en masse, mais tous ces tranquilles citoyens ne pouvaient évidemment pas remplacer des troupes aguerries et, au premier choc avec l'armée d'Am-Ri, ils durent se replier précipitamment. D'autant plus que leurs chefs avaient reçu de Çakra l'ordre exprès de ne pas exposer inutilement les existences.

Deux jours après le début de la campagne, l'armée d'Am-Ri campait devant la capitale de Çakra.

La sommation de l'assiégeant était brève : vie sauve était assurée aux habitants si la ville se rendait sans combat, sinon, tous devaient être passés au fil de l'épée...

Quand le héraut ennemi porteur de cette dépêche en fit la lecture à haute voix devant les chefs de l'armée de Çakra, il n'y eut qu'un cri :

— Combattons jusqu'à la mort !

Mais Çakra, pensif et ferme, se leva de son trône, apaisant les clameurs d'un geste de la main.

— Portez ma réponse à votre maître, dit-il au héraut. La voici : je lui rends ma ville.

Un grand silence, fait de stupeur et d'indignation, remplit toute la salle. Le roi continua :

— La vie de mon peuple sera sauve, seul je pâtirai dans mon pouvoir et mes biens. Cela ne peut être mis en balance avec des milliers de vies innocentes. Bouddha m'avait donné ce royaume, Bouddha me le retire, mais au moins je le lui rendrai sans l'avoir souillé de sang. Déposez vos armes, mes chers compagnons. Votre tâche est finie, comme la mienne. Que le Ciel permette seulement que nous laissions ce royaume en bonnes mains !

Çakra posa son sceptre sur son trône et dégrafa son grand manteau doré. Puis, lentement, il descendit les marches, saluant les chefs qui se pressaient sur son passage.

Et il sortit du palais.

En passant devant les écuries, il entendit un hennissement : son cheval favori l'avait entendu venir et le saluait avec amitié.

Çakra s'arrêta une minute et posa sa main sur la tête du cheval. Les yeux de l'intelligent animal disaient : « Emmène-moi. »

— Non, dit Çakra, je ne puis te prendre. Tous mes biens appartiennent au vainqueur. Ma vie me reste seule. Adieu, mon bon

cheval.

Dans les rues, on reconnaissait le roi, on s'agenouillait devant lui, on le suppliait avec des larmes de rester et de combattre.

Mais bien que son cœur fût ému de tant de preuves d'attachement, le roi ne se laissa pas arrêter. Déjà, on entendait le son des trompettes d'Am-Ri. L'armée victorieuse entra dans la ville, dans un paisible défilé, et prenait possession des murailles avec le même ordre qu'à la relève d'un poste. Et Am-Ri, pénétrant dans le palais, s'asseyait sur le trône que Çakra venait de quitter.

Le roi dépossédé s'éloigna dans la campagne. Il marchait avec hâte pour n'être pas rejoint, mais sa fuite était sereine. Car si Çakra regrettait d'avoir dû livrer son royaume, la pensée que c'était uniquement pour assurer la vie du peuple lui était le meilleur des baumes.

Pas de sang répandu, pas de femmes en deuil, cela valait la peine d'être regardé, même dans les siècles à venir, comme un roi sans grandeur. Avoir du courage avec celui des autres, combattre pour sa vie et ses biens au mépris des leurs, est-ce possible quand on a reçu de Bouddha la mission d'être un bon berger qui fait paître en paix son troupeau ?

Le roi était perdu dans ses réflexions, quand un homme qui venait en courant, en sens inverse, se heurta à lui.

Le choc fut si brusque que l'homme serait tombé si Çakra ne l'avait retenu.

— Tu es bien pressé, mon ami, lui dit-il avec douceur. Qu'est-ce qui peut te donner tant de hâte ?

— Je courais à la ville, répondit l'homme, pour demander aide et protection à notre bon roi.

— Vraiment ? Le moment est mal choisi, reprit Çakra en souriant mélancoliquement.

— Et pourquoi ?

— Il a dû abandonner le pouvoir et le roi Am-Ri s'est emparé de son trône.

— Mais, s'écria l'homme, et ses biens et ses serviteurs ?

— Il a tout laissé.

— Et lui, où est-il ?

— Devant toi.

— Quoi ! c'est donc vrai ! fit l'homme en s'arrachant les cheveux de désespoir, vous voilà pauvre et errant, et plus misérable que moi.

— Oui, mon ami, dit Çakra, mais console-toi, ne pleure pas ainsi, et dis-toi bien qu'il faut accepter avec résignation les épreuves que nous envoie la volonté divine. Je suis touché de ton chagrin, mais il ne faut pas trop me plaindre...

— Hélas, mon roi, je pleure surtout sur moi, répondit l'homme, qui

versait des torrents de larmes. Je vous plains, c'est vrai, mais je me plains bien plus encore... Hé oui. Vous êtes sans biens parce que vous l'avez voulu ! Sans toit, sans pain, sans ami, parce que vous l'avez voulu ! Mais moi, moi qui attendais tout cela de votre bonté et de votre puissance, je n'ai même pas la consolation de me dire : « Je l'ai voulu ! »

— Quoi ! fit le roi très ému, es-tu donc malheureux à ce point ? Je croyais que, dans mon royaume, il n'y avait pas de détresse ni de pauvreté. Je me suis, toute ma vie, tellement efforcé d'y remédier comme c'était mon devoir, qu'il me semblait que chacun de mes sujets avait sa part de bonheur.

— Pouviez-vous empêcher les colères de la Nature et les ruines qu'elles peuvent causer ? La grêle a ravagé mon champ et la foudre a détruit ma maison. J'allais me marier. Me voilà misérable. Qu'ai-je à offrir à la femme qui m'est chère ? Et je courais à vous comme à celui qui pouvait me rendre ma maison, mon travail et mon bonheur. Et voilà que vous ne pouvez plus rien !

L'homme continuait à pleurer, et Çakra, le cœur plein de tristesse, baissait la tête.

— Et pourquoi ne pouvez-vous plus rien ? fit tout à coup l'homme avec colère. Vous étiez le roi. De quel droit avez-vous renoncé à protéger tous ceux qui attendaient votre aide ? Si vous étiez demeuré sur votre trône, à votre place, je ne serais pas en ce moment un malheureux maudit à jamais.

— Mon ami fit Çakra, dont une vive rougeur colora le visage, si je suis descendu de ce trône, c'est pour sauver des milliers de vie. En abandonnant mon poste, j'ai obéi à un impérieux devoir d'humanité, et...

— Vous avez peut-être sauvé les autres, mais vous m'avez perdu ! dit l'homme au désespoir. Et je suis seul et misérable, par votre faute.

Çakra tressaillit. Et son regard se voila.

— Me serais-je trompé dans mon devoir ? se demanda-t-il. Mais non, non, j'ai agi pour le bien de tous. Je ne pouvais pas savoir... Écoute, mon ami, reprit-il en posant sa main sur le bras de l'homme accablé. Reprends courage !...

— Je ne peux pas avoir de courage ! Je suis trop malheureux ! J'espérais tout de vous !

— Oui, je comprends que je t'ai fait du tort, sans le vouloir...

— Et vous vous en allez, tranquillement, l'esprit en repos, quand moi je gémis, désespéré... Ah ! ce n'est pas juste !

— Que je voudrais, dit Çakra, avoir une seule seconde encore en ma possession les biens que j'ai quittés pour pouvoir réparer le dommage que te cause mon renoncement ! Mais je n'ai rien à donner, rien.

Les yeux du roi s'étaient remplis de larmes. Tout à coup, ils se

séchèrent. Une idée venait de jaillir dans le cerveau de Çakra.

— J'ai dit que je n'avais rien à donner ! s'écria-t-il. Je me trompais. J'ai ma liberté. Je la volais à mon peuple. Oui, j'agissais en égoïste en sauvant ma vie ! Mon ami, relève-toi, prends ma main, et revenons ensemble vers la ville...

— Mais que voulez-vous donc ?...

— Je veux que tu me livres à Am-Ri. Il te payera bien cher la capture de son ennemi, et ainsi tu pourras rebâtir ta maison, replanter ton champ et retrouver ton bonheur. Viens !

— Non, non, mon roi, s'écria l'homme, c'est impossible. On va vous jeter en prison, vous tuer peut-être !...

— À la volonté de Bouddha ! fit le monarque avec résignation. Coupe ces longues et flexibles tiges de saule et lie mes mains. Voici mon épée. Je suis ton prisonnier. Crois-moi, Am-Ri sera généreux. Et moi, eh bien, moi je te serai reconnaissant, parce qu'en m'en allant sain et sauf je n'avais peut-être pas fait tout mon devoir.

L'homme se jeta aux genoux du roi, le suppliant d'oublier ce qu'il avait pu lui dire dans sa colère et de ne pas le forcer à le livrer à ses ennemis. Mais Çakra demeura ferme dans sa volonté.

Si bien que quelques heures plus tard l'homme et son royal prisonnier se présentaient devant Am-Ri.

Celui-ci jeta un cri de joie en apercevant son adversaire chargé de liens.

— Ah ! s'écria-t-il. Le voilà en mon pouvoir ! Je vais donc me venger ! Et je n'entendrai plus parler de Çakra et de ses vertus sans fin ! Qui l'a fait prisonnier ? À celui-là je donne mille bourses d'or ! Est-ce l'un de mes soldats ?

— Non, roi, fit l'homme en se prosternant, je suis un sujet de Çakra, c'est-à-dire...

— Un traître alors, fit Am-Ri avec dédain. Mais je ne veux pas me montrer trop difficile et la capture importe seule. Dépose tes armes ici et va trouver mon trésorier avec ce mot de ma main. Il te comptera les mille bourses d'or.

— Je n'ai pas d'armes, dit l'homme timidement.

— Pas d'armes ? Et comment alors as-tu pu capturer le roi ?

— Il n'importe, Am-Ri, fit Çakra avec douceur, considère une seule chose : je suis le prisonnier de cet homme et me voici en ton pouvoir.

Am-Ri surpris regardait tour à tour le monarque vaincu et celui qui l'avait livré. Un sentiment complexe s'emparait de lui.

— Roi, s'écria l'homme en se jetant haletant au pied du trône, ce n'est pas moi qui me suis emparé du monarque, c'est le roi Çakra qui m'a ordonné de le faire prisonnier et de l'amener ici. Je ne voulais pas... je résistais...

Et l'homme fit en quelques mots fiévreux le récit de sa rencontre

avec le roi fugitif, et la décision prise par celui-ci, malgré ses supplications.

En vain, Çakra essaya-t-il d'interrompre ce récit. Am-Ri écoutait, le cou tendu, les yeux béants, cette chose inouïe, si nouvelle pour son orgueilleuse ambition et le despotisme égoïste de son cœur.

Quand l'homme cessa de parler, il se leva à pas lents, s'approcha du roi captif, défit ses liens, et le forçant à remonter sur son trône, il s'inclina devant lui.

— Reprends ta couronne, lui dit-il ; entendre louer un bon roi m'était déjà insupportable, que serait-ce si l'on avait à m'accuser du martyre d'un saint !



LE PACTE



N RAT vivait autrefois solitaire dans le trou d'une roche.

Il avait là son magasin et sa demeure, et lorsqu'il rentrait de ses tournées de quête de nourriture, il poussait un soupir de plaisir en apercevant l'entrée de son trou.

Or, un soir qu'il traînait une grosse pomme de pin dont il comptait faire ses délices pendant l'hiver, il aperçut dans la forêt, au-dessous de la pente où il habitait, une lueur vive et scintillante.

— Tiens, se dit-il, sans étonnement – car un vieux philosophe comme l'était le rat ne s'étonne de rien – une étoile sera tombée sur la terre.

Et il continua sa besogne.

Un moment après, il releva la tête : la forêt était en flammes.

Le grésillement des branches, les flammèches qui montaient vers le ciel, la clarté rouge et jaune, les colonnes de fumée formaient un spectacle sinistre et grandiose.

Le rat tremblait de tous ses membres ; il jetait autour de lui des regards affolés, car partout, bondissant, courant, fous de terreur, tous les animaux de la forêt fuyaient le mortel danger.

Les grands fauves et les inoffensifs quadrupèdes passaient pêle-mêle, en marche vers les sommets dénudés où leur instinct leur montrait la sécurité.

Le rat, sans lâcher sa pomme de pin, se hâta vers son trou.

— J'y serai à l'abri, se disait-il, même si l'incendie passe sur la pente, car il n'y a que quelques buissons aux alentours, et je ne cours pas le risque, ainsi, d'être étouffé par la fumée.

Jamais il n'avait poussé un tel soupir de plaisir en arrivant à son trou que ce soir-là. Mais aussitôt il fit un bond en arrière : il y avait là des hôtes inattendus. Et quels hôtes ! Une mangouste et un cobra !

Le rat n'avait pas un poil de sec.

— Tranquillisez-vous, dit la mangouste en lui faisant de la patte un signe rassurant. Le danger commun doit effacer nos luttes. Vous avez pu voir passer côte à côte le lion et la gazelle, c'est pourquoi vous nous trouvez ici ensemble, le cobra et moi.

— Oui, mais... balbutia le rat.

— Il n'y a pas de mais. Nous sommes ici chez vous, nous le savons. Qui donc oserait, au moment où la mort est partout, violer les lois de l'hospitalité ?

Le rat regarda attentivement la mangouste : elle parlait sincèrement. Une partie des poils de sa queue avait été brûlée, et son cerveau était encore tout hanté de la terreur du feu. Quant au cobra, roulé sur lui-même, on voyait bien qu'il n'y avait rien à en craindre.

— Vous avez une demeure bien aménagée, dit aimablement la mangouste, et votre magasin est bien rempli. J'y ai déjà fait honneur, car rien ne donne faim comme les grandes émotions... Ne restez pas ainsi près de la porte à respirer cette fumée. Je vous dis que vous n'avez pas à avoir peur, et que le grand pacte du respect de la vie a été formé ce soir.

— J'en suis bien aise, fit timidement le rat.

— Et nous aussi, n'est-ce pas, cobra ?

— Oui, fit le cobra de la tête.

— J'admire vraiment, dit la mangouste, qui regardait de tous côtés, la façon ingénieuse dont vous avez su tirer parti de ce trou. Y vivez-vous depuis longtemps ?

— C'est là que je suis né, répondit le rat, qui se rassurait petit à petit.

— Vous devez beaucoup tenir à cette demeure si bien aménagée.

— Oui, beaucoup.

— Je comprends cela, dit la mangouste en lissant son museau d'un air mélancolique. Et je sais bien que, pour ma part, si j'avais la chance d'avoir un asile semblable, je ne le quitterais pas pour tout au monde. Ni vous non plus, n'est-ce pas, cobra ?

— Non, fit le cobra, de la tête.

— Je regrette que nous ne soyons pas amis, continua la mangouste avec sentiment, car sans cela je vous aurais demandé de me laisser habiter avec vous. Ç'eût été assez grand pour nous deux. Et même

pour nous trois, n'est-ce pas, cobra ?

— Oui, fit le cobra de la tête.

— C'est-à-dire... balbutia le rat.

— Mais il n'y faut pas songer, reprit la mangouste. Non, il n'y faut pas songer. N'est-ce pas, cobra ?

— Non, fit le cobra de la tête.

— Et pourtant, poursuivit pensivement la mangouste, ne serait-il pas beau, au lieu de n'instituer le pacte de paix entre nous que pour le temps du danger, de l'établir d'une façon définitive...

— Certainement... fit le rat, sans empressement.

— Si nous devenions amis, au lieu de ne songer qu'à nous faire du mal, dit la mangouste d'un ton pathétique, si tous les trois nous nous déclarions unis pour la vie, nous pourrions mener ensemble une existence délicieuse. Chacun de nous prendrait sa part de travail. Vous, rat, qui êtes actif, vous iriez chercher la nourriture, et cobra s'occuperait de l'intérieur du trou. Quant à moi, je vous aiderais de mes conseils. Oui, notre vie pourrait être charmante. Et je ne vois pas, après tout, ce qui nous empêcherait de réaliser ce rêve !...

Le rat se mit à trembler à cette pensée. Et il jeta furtivement un coup d'œil au-dehors pour voir où en était l'incendie.

— C'est donc chose décidée, reprit la mangouste catégoriquement, j'élis domicile ici, et nous ne nous quittons plus, n'est-ce pas, cobra ?

Le cobra garda le silence le plus profond, mais cela ne découragea pas la mangouste, qui commença à s'installer dans le trou d'une façon durable. Elle éparpilla la réserve de noyaux de cerises du rat pour chercher une nourriture plus à sa convenance, puis elle se fit une couchette avec l'herbe sèche qui se trouvait dans un coin.

Le rat regardait tristement ces préparatifs, mais sa résolution était prise.

Un nouveau coup d'œil lui avait montré que l'incendie s'éteignait.

— Où allez-vous ? lui demanda la mangouste en le voyant se diriger vers l'entrée du trou.

— Mais... chercher de la nourriture, fit le rat d'un ton embarrassé.

— Ah ! parfait. Et revenez vite, surtout.

— Oui, oui, dit le rat en s'élançant au-dehors.

Puis, quand il se vit en sûreté :

— Mangouste ! cria-t-il.

— Que voulez-vous ?

— Simplement vous dire adieu. Si attaché que je sois à mon trou, je le suis plus encore à la vie, et je n'ai aucune confiance dans un pacte d'amitié fait avec plus fort que moi, n'est-ce pas, cobra ?

Et sans attendre la réponse du cobra, le rat s'enfuit.



LES AMIS



Il y a bien longtemps, vivait au Pays des Neiges, dans une des vallées désertes et rocheuses creusées au flanc de l'Himalaya, un homme sage et bon.

C'était un « lama », c'est-à-dire un prêtre de la religion bouddhique, d'un grand âge et d'une profonde science. Il s'était retiré loin des hommes afin de passer le reste de ses jours dans la prière et dans la contemplation de la nature.

Il s'abritait dans une grotte de la montagne ; il s'y était installé une couche de feuilles sèches et de fougères ; un foyer composé de pierres plates lui servait à cuire certaines des racines et des plantes dont il se nourrissait ; et, tout le jour, assis à terre, les jambes croisées sous lui et le dos à la roche, le vieillard suivait des yeux le vol des nuages ou les changements que les heures et les saisons apportaient aux choses qui l'entouraient.

Et sa pensée errait au-delà de ses regards, dans les régions mystérieuses où seuls pénètrent les élus de Bouddha, ceux qui « savent ».

Il y avait plusieurs années qu'il vivait ainsi, heureux de la paix et du silence qu'il était venu chercher dans la solitude, quand un jour l'écho d'un coup de fusil le fit tressaillir. Presque aussitôt, une petite forme fauve passa à travers un buisson, et tomba à ses pieds, toute palpitante.

— Qu'est-ce ? fit le lama qui sortit de sa sereine contemplation du

ciel pour se pencher avec douceur vers l'animal étendu sur le sol.

Celui-ci souleva la tête, agita avec peine ses longues oreilles et répondit :

— Je me nomme Petit-Lièvre, bon lama ; un chasseur m'a poursuivi et, vois-tu, des plombs ont labouré mes pattes : je ne puis plus marcher. Je t'en prie, ne me livre pas à mon ennemi.

— Bien, dit le lama, ne bouge pas, Petit-Lièvre, je vais enlever les plombs de tes pattes. Et tu n'as rien à craindre de moi.

Petit-Lièvre eut un soupir de soulagement et se prêta à l'opération, puis au pansement que lui fit le bon lama, sans une plainte. Quand ce fut fini, il s'assit avec quelque difficulté, et dit :

— Désormais, c'est entre nous à la vie et à la mort. Je vais creuser mon terrier tout près d'ici, et je ne te quitterai plus, tant je te suis reconnaissant et tant je me sens d'amitié pour toi.

— Je ne crois pas beaucoup à l'amitié ni à la reconnaissance, répondit le lama avec un sourire sceptique. Mais s'il te plaît d'habiter avec moi, tu trouveras un bon lit sur cette mousse qui tapisse une des anfractuosités de ma grotte, et ainsi tu n'auras plus rien à redouter des chasseurs.

Petit-Lièvre accepta avec empressement, s'installa sur la mousse et, dès lors, ne s'éloigna plus de son sauveur. Ses pattes guérèrent très rapidement et il se servit de leur agilité revenue pour exécuter mille bons et gambades qui faisaient sourire son vieil ami.

Il y avait plusieurs semaines que le lama et Petit-Lièvre vivaient de compagnie, quand un jour où le premier était occupé à rêver, et le second à mâchonner une brindille de thym, un éboulement de rochers se produisit dans la montagne.

De grosses pierres roulèrent avec fracas le long des pentes, et la chute de l'une d'entre elles fut suivie de cris et de gémissements.

— Il me semble, dit le lama à Petit-Lièvre, que quelqu'un se plaint tout près d'ici. Allons à son secours.

Ce quelqu'un se trouvait être un superbe renard dont la queue touffue avait été coincée entre la pierre tombée et un arbre.

Malgré sa douleur, il faisait de grands efforts pour échapper à l'écrasante étreinte, et quand il vit approcher le lama et Petit-Lièvre, il redoubla de vigueur. Mais vainement.

— Ne vous débattiez pas ainsi, Maître Renard, dit le vieillard ; nous venons vous porter secours et nous n'en voulons pas du tout à votre peau. Ayez confiance et laissez-moi faire.

Le visage majestueux et doux du lama et son ton plein de pitié rassurèrent immédiatement Maître Renard qui fut bientôt délivré.

Après s'être secoué deux ou trois fois et avoir donné plusieurs coups de langue à sa queue meurtrie, Maître Renard se tourna vers son sauveur et lui dit :

— Je n'ai jamais vu un homme si bon que toi. Habituellement, tes semblables ne songent qu'à m'attraper et à me faire du mal. C'est pourquoi je les fuis, tandis que toi, je voudrais ne jamais te quitter.

— Cela est facile, fit le lama en revenant vers la grotte, mon asile est assez vaste pour nous abriter tous les trois et il est si solide que nous y sommes à l'abri de tout éboulement.

Maître Renard, tout joyeux de l'offre qui lui était faite, s'installa dans la grotte et ne la quitta plus que pour aller à la chasse.

Un matin que les trois compagnons s'étaient éloignés un peu de leur demeure et étaient entrés dans la forêt pour y chercher du menu bois mort, un craquement de branches retentit au-dessus de leurs têtes et, dans un fouillis de rameaux et de feuilles brisés, un frêle corps velu s'abattit sur le sol.

C'était un singe aux poils azurés et au museau rose. Une branche, en se cassant, l'avait frappé à la tête, et tout étourdi, il gisait à terre sans mouvement.

Le lama le prit dans ses bras, et après l'avoir frotté vigoureusement, il appliqua sur le front contusionné des feuilles trempées dans l'eau fraîche d'un torrent.

Le singe sortit de son évanouissement et à la vue du visage humain penché vers lui, il eut un sursaut d'étonnement et de frayeur.

— Ne crains rien, Singe-Bleu, lui dit le vieillard, et laisse-moi te soigner, tu seras bientôt guéri. Maître Renard et Petit-Lièvre que tu vois ici peuvent te dire que je ne saurais te faire du mal.

— Ah ! fit Singe-Bleu, d'un ton languissant, je vois bien que vous êtes bon et que vous ne profiterez pas de ma blessure pour me mettre dans une cage. Mais hélas, comment vais-je faire pour me nourrir ? Je me sens incapable de remuer et je serai la proie du premier affamé venu.

— Tranquillise-toi, Singe-Bleu, dit le lama, je vais t'emporter dans ma grotte. Tu coucheras sur la fougère comme moi, je t'apporterai des fruits de la forêt, et ainsi tu seras à l'abri de tout danger.

Singe-Bleu remercia le vieillard par un regard mouillé de larmes et, fermant les yeux, il se laissa emporter dans la grotte.

Au bout de quelques jours de soins il avait retrouvé toute son agilité et sa bonne humeur. Mais il ne s'éloignait pas de son asile ni de ses nouveaux amis, et comme le lama était content de sa présence, la grotte eut définitivement un hôte de plus.

Les choses en étaient là, quand un certain soir d'automne et de pluie, alors qu'un vent glacé sifflait par rafales sur la montagne, se coulant entre les roches et agitant furieusement les arbres, le lama et ses compagnons entendirent un petit cri à l'entrée de la grotte.

— Qui est là ? fit le lama en tournant la tête, mais sans crainte, tant son cœur était plein de sérénité. Qui appelle ?

— C'est moi, implora une voix lamentable, c'est moi, Dame Loutre. Je ne sais où me réfugier. Des trombes d'eau ont envahi mon trou, et le vent me fait peur avec toutes ses voix qui crient si fort ! J'ai frappé à tous les terriers mais nul ne se soucie de me donner asile. Si vous ne voulez pas m'accueillir, il me faudra mourir de froid malgré mon épais manteau.

— Aucune créature de Bouddha ne m'a en vain demandé asile, répondit le lama, et tu seras la bienvenue parmi nous, Dame Loutre. Entre, entre sans crainte. Il y a place encore pour toi dans la demeure de l'ermite.

Dame Loutre ne se fit pas répéter deux fois l'invitation et se faufila dans la grotte d'un air humble. Comme par hasard, elle prit la meilleure place auprès du feu que l'ermite avait allumé dans l'âtre de pierre, et bouscula même Petit-Lièvre pour s'approcher davantage.

— Vous alliez roussir votre fourrure, Petit-Lièvre, dit Dame Loutre, de l'air de quelqu'un qui vient de rendre un grand service à autrui.

— Vous croyez ? demanda Petit-Lièvre qui était aussi naïf que doux. Et il se poussa un peu pour laisser passer Dame Loutre.

— J'en suis sûre. Votre poil commençait à sentir le brûlé. Poussez-vous encore un peu, je vous prie, ce sera plus prudent de votre part.

Et Dame Loutre s'allongea avec volupté devant la flamme. Elle goûta pendant quelques instants la joie de n'être plus dans la nuit froide et pluvieuse, puis le souvenir qu'elle n'avait rien mangé depuis le matin vint lui gâter son plaisir. Elle renifla, en tournant sa tête de tous les côtés.

Une bonne odeur de gibier passait dans l'air. Maître Renard avait tordu le cou à une poule d'eau quelques heures auparavant ; il en avait déjà mangé la moitié, et il s'appêtait à finir son dîner quand Dame Loutre l'arrêta d'un coup de patte.

— Vous allez vous faire du mal, lui dit-elle, il n'est pas bon de tant manger le soir. Vous vous gâtez l'estomac.

— Je ne me gâte rien du tout, fit Maître Renard en fixant sur la nouvelle venue un œil méfiant, je crois plutôt que mon dîner vous fait envie...

— À moi ? interrompit Dame Loutre d'un air indigné. Que voulez-vous que je fasse d'un misérable morceau de poule ? C'est bon tout au plus pour un renard, et encore, pour un renard très affamé et mauvais chasseur qui n'a rien de meilleur à se mettre sous la dent.

— Je ne suis pas affamé, fit Maître Renard vexé, et je chasse aussi bien qu'un autre.

— Ah ! ah ! ah ! ricana Dame Loutre en hochant la tête d'un air de mépris et d'incrédulité. Je suis bien sûre que vous n'attrapez une proie que quand la pauvre bête est déjà à moitié morte de vieillesse et absolument immangeable. Il faut, vous dis-je, que vous ayez une faim

terrible pour vous repaître de cette triste chair.

— Goûtez-y vous-même ! fit Maître Renard blessé dans son orgueil de chasseur, et vous verrez que ce morceau est bon.

— Je ne veux y goûter pour rien au monde, s'écria Dame Loutre en écartant d'une patte dédaigneuse la bribe de gibier qui lui était offerte. Non, pour rien au monde.

Maître Renard dont la dignité et la réputation d'adresse étaient en jeu s'opiniâtra dans son désir de voir Dame Loutre apprécier son repas, et il mit devant elle les plus appétissants morceaux de poule d'eau, la suppliant d'y donner un coup de dent, au moins.

Dame Loutre consentit enfin à grignoter d'un air condescendant la part qui était à sa portée et elle l'avalala.

— Eh bien ? fit Maître Renard avec satisfaction, je vois que c'est de votre goût.

— Peuh ! peuh ! pas tant que cela ! Ce morceau était d'un dur ! Je vais essayer de celui-ci. Hum ! celui-ci n'est guère plus fameux. Voyons celui-là...

De morceau en morceau, le restant de la poule y passa et quand Maître Renard se rendit compte qu'il venait de jouer dans l'affaire un rôle de dupe, il était trop tard, le repas était fini.

— Ouf ! se dit Dame Loutre en lissant son museau de ses pattes, maintenant que je me suis bien réchauffée et nourrie, il faut que je songe à dormir.

Et regardant tout autour d'elle, elle avisa Singe-Bleu qui, sur sa couche de fougère, ronflait d'aise.

— Voilà mon affaire, pensa Dame Loutre.

Et elle s'approcha du dormeur.

— Vous devez avoir bien froid, lui dit-elle en l'éveillant d'un air aimable, je vais me serrer contre vous pour vous réchauffer. Là, écartez-vous un peu. Très bien. Vous serez beaucoup mieux ainsi, mon épaisse fourrure vous fera l'effet d'une couverture, et par ce temps froid, c'est appréciable.

Singe-Bleu interloqué par tant d'aplomb se laissa pousser sans protestation et il fut encore tout content de ne devoir donner que la moitié de son lit.

Le lama avait examiné toute cette scène en hochant la tête :

— Si les animaux avaient l'intelligence des hommes, pensait-il, ils en auraient tous les défauts.

Bien des mois se passèrent et la vie des habitants de la grotte s'écoulait heureusement, Dame Loutre se montrant d'une tyrannie assez douce, malgré les présages inquiétants du début. Cependant le lama n'en continuait pas moins à penser que ses compagnons à quatre pattes étaient comme beaucoup de leurs frères supérieurs, les humains, des égoïstes incapables d'amitié et de reconnaissance.

Ce jugement plein d'amertume allait recevoir bientôt la preuve de son erreur. Car jamais l'ingratitude n'a existé parmi les animaux.

L'été passait sur la terre, le dur été du Tibet au ciel parfois rougeâtre de chaleur. Aucune pluie ne venait rafraîchir les plantes et les êtres ; les feuilles pendaient rousses et flétries aux branches craquelées.

Les fruits et les racines sans sève n'étaient pas arrivés à maturité et, dans les plaines, les récoltes avaient séché.

Un jour vint où le lama, en faisant sa quête quotidienne de fruits, ne trouva rien.

Il regarda d'un air pensif la forêt qui, pour la première fois depuis qu'il était venu à elle, lui refusait la nourriture ; puis après avoir bu deux gorgées d'eau au torrent presque à sec, il revint s'asseoir dans la grotte, sans mot dire, les yeux tournés vers l'azur cuivré du ciel.

— Ne mangez-vous pas aujourd'hui, bon lama ? demanda Petit-Lièvre étonné de l'attitude résignée du vieillard.

— As-tu trouvé ta provision de thym ? repartit le lama pour toute réponse.

— Oui,

— Alors tout est bien.

— Mais non, fit Petit-Lièvre, tout n'est pas bien. Je vois que vous n'avez rien apporté pour vous nourrir. Que faut-il faire ? Voulez-vous essayer de mâcher ces feuilles de lavande ? C'est très bon.

Le lama eut un sourire et, pour faire plaisir à son petit compagnon, il mit une feuille de lavande dans sa bouche, mais il la retira bien vite, c'était trop amer.

— Qu'allons-nous devenir ? s'écria Petit-Lièvre alarmé. Si la forêt n'a ni racines ni fruits bons pour vous nourrir, vous mourrez de faim et nous de chagrin.

— S'il est dans les desseins de Bouddha que je meure, fit le lama doucement, j'y suis prêt, et il faudra vous en consoler. D'ailleurs...

Le vieillard n'acheva pas sa phrase, mais sa pensée sceptique n'échappa pas à ses amis.

— Nous ne nous en consolons pas ! s'écria Petit-Lièvre en sautant d'indignation sur place. N'est-ce pas, Maître Renard et Singe-Bleu ? N'est-ce pas, Dame Loutre ?

— C'est vrai, dirent-ils tous les trois.

— Aussi, il faut absolument que nous trouvions un moyen d'empêcher votre mort. Bouddha vous aime et ne peut vouloir vous ôter ainsi de la terre ; seulement nous devons nous aider nous-mêmes si nous voulons être aidés de lui. C'est bien ce que vous dites si souvent quand vous priez, n'est-ce pas, bon lama ? Eh bien, je demande à nos compagnons d'unir leur imagination pour nous tirer de ce mauvais pas. Pour moi, hélas, je ne vois pas de remède, car – ajouta modestement Petit-Lièvre – je ne suis pas assez intelligent pour en

trouver.

— C'est bien simple, dit Singe-Bleu. Si la forêt n'a plus de fruits, il y a d'autres forêts au pied de la Grande-Montagne, et tant d'autres arbres qui sont peut-être moins secs que ceux-ci. Laissez-moi faire, j'ai mon idée.

Singe-Bleu fit une gambade et disparut hors de la grotte.

— Singe-Bleu ! Singe-Bleu ! appela le vieillard. Songe à tous les dangers de la forêt inconnue, aux serpents mortels, aux branches fragiles, aux hommes traqueurs de singes. Reviens !

Mais Singe-Bleu n'entendait pas. D'arbre en arbre, sautant légèrement, il semblait voler au-dessus de la forêt. Il traversa une vaste clairière, non sans frisson, car il lui semblait dans les herbes séchées entendre d'inquiétants frôlements.

Des reptiles, des hommes ? Singe-Bleu grimaçait de frayeur.

Il atteignit enfin une autre forêt. Il n'y trouva que peu de fruits, et il dut aller plus loin encore. Mais il fut récompensé : des grappes de longues baies dorées brillaient entre les feuilles.

Il en coupa plusieurs avec ses dents et, chargé du précieux butin, il revint sans encombre à la grotte où ses amis l'accueillirent avec joie.

Pendant plusieurs jours le lama vécut des fruits rapportés par Singe-Bleu, et quand la provision fut épuisée, celui-ci retourna à la forêt dont il revint chargé comme la première fois.

Mais l'été brûlait et les grappes de baies se flétrirent.

Un soir, Singe-Bleu revint de sa tournée, harassé et les mains vides. De nouveau, Petit-Lièvre demanda le conseil de tous.

— Bon ! fit Maître Renard, il ne faut pas se laisser démonter par si peu de chose. Si les forêts sont vides, il y a eu des récoltes dans les plaines et les maisons des hommes ont des greniers qui sont pleins encore. Je sais le chemin du village et les trous par où il faut passer pour y arriver. Attendez-moi patiemment. J'y cours.

— Maître Renard ! cria le lama. Revenez ! Souvenez-vous des pièges, des crocs des chiens, des coups de feu, des hommes traqueurs de renards !

— Serviteur ! fit Maître Renard avec un signe de tête. Si je ne vais pas chercher des grains, ils ne viendront pas tout seuls.

Et faisant une pirouette, il se mit à courir vers le village.

Houp ! la nuit était noire, mais le flair du bon chasseur était là. Et Maître Renard dévalait les pentes et se coulait entre les buissons avec autant de précision qu'il en aurait eue au grand soleil du jour.

Pourtant son poil se hérissait de peur, et ses oreilles se mouvaient avec rapidité, cherchant à saisir tous les bruits hostiles : cette branche qui tombe, cette pierre qui roule, la porte de cette maison qui grince.

Maître Renard avait atteint le village. Les chiens eux-mêmes dormaient, accablés de chaleur. Sur les terrasses de terre battue, les

hommes s'étaient étendus pour être plus tôt rafraîchis par les souffles nocturnes.

Avec précaution, Maître Renard s'approcha d'une maison plus grande que les autres. Il renifla longuement : les récoltes étaient serrées dans ce petit bâtiment fait de terre et de planches qui s'adossait à la maison d'habitation.

De ses pattes aux ongles aigus, Maître Renard fit un trou dans la muraille.

Au bout de deux heures, il s'arrêta, essoufflé mais content ; il y avait une ouverture suffisante pour son souple corps. Il se faufila et fut bientôt dans la place. Les grains abondaient.

Il se chargea d'un sac bien plein, repassa par le trou qu'il combla rapidement de terre, et reprit sa Course vers la forêt.

À son réveil, le lama trouva devant lui un sac de blé ; Maître Renard, à l'entrée de la grotte, léchait ses pattes meurtries.

Quand le sac de blé fut vide, Maître Renard fit une nouvelle visite au village, puis une autre et une autre encore.

Mais un soir, un chien moins endormi que ses pareils lui livra bataille, ses rapines furent découvertes, les gens du village firent bonne garde et il ne fut plus possible à Maître Renard d'assurer le ravitaillement du lama.

— Hélas ! gémit Petit-Lièvre, quand Maître Renard tout piteux eut appris à ses compagnons la gravité de son échec. Que devenir ? Verrons-nous notre sauveur mourir de faim à côté de nous ?

— Je n'ai pas encore parlé, parce que je suis la dernière venue, fit d'un ton pointu Damé Loutre, mais j'ai mon idée tout comme les autres. En dehors de la forêt et de la plaine, il existe un torrent où nagent des poissons. Vous verrez si je suis habile pêcheuse.

— Dame Loutre, Dame Loutre ! dit le lama, le torrent est rapide et tout glacé par la fonte des neiges ! Vous risquez d'être entraînée par ces eaux si froides. Arrêtez, Dame Loutre !

Mais Dame Loutre était déjà loin et nageait de toutes ses forces.

Elle avait choisi, pour son lieu de pêche, un petit bassin, où l'eau contenue par les rochers ne tourbillonnait pas avec autant de violence qu'ailleurs. Et là, elle plongeait et revenait à la surface, poursuivant ses proies agiles.

Certes, l'eau était froide et gelait les pattes et, au-dessous, à deux pas, le torrent, devenant cataracte, bondissait sur la pente caillouteuse avec des mugissements.

Tout cela était fort effrayant, et Dame Loutre, même hors de l'eau, n'en aurait pas eu un poil de sec. Cependant, elle nageait activement, poussant un petit cri de triomphe chaque fois qu'elle attrapait un poisson.

Au bout de la journée, elle vint déposer sa pêche aux pieds du lama,

et elle reçut, en se rengorgeant, les félicitations de ses amis.

Le lendemain, elle retourna au torrent et, après bien des plongées plus ou moins couronnées de succès, elle ramena encore assez de poissons pour assurer le repas du soir.

Mais le jour suivant, ce fut en vain qu'elle nagea dans le bassin de roches ; les poissons s'étaient donné le mot dans leur muet langage, et ils se tenaient au plus fort du courant, à l'abri des assauts de Dame Loutre.

Celle-ci revint grelottante auprès de ses compagnons ; elle leur tendit ses pattes vides.

— Bonne Dame Loutre, dit le lama en passant ses doigts sur la fourrure trempée d'eau de l'animal, ne vous tourmentez pas de votre déconvenue. Ni vous tous non plus, mes chers amis. Vos efforts et mes prières ne peuvent fléchir la volonté de Bouddha. Acceptons ce que nous n'avons pas empêché.

— Non, non, s'écria Petit-Lièvre avec désespoir. Nous ne vous verrons pas, affamé, devenir la proie de la mort. Jamais, moi vivant, je n'accepterai un tel spectacle.

— Et cependant, objecta Singe-Bleu avec tristesse, il n'y a plus de fruits dans les forêts.

— Ni de grains pour nous dans les maisons, balbutia Maître Renard.

— Et je n'ai pas trouvé de poissons, murmura Dame Loutre avec un soupir.

— Allumez du feu, bon lama, allumez du feu, fit alors Petit-Lièvre, dont les oreilles se dressaient en frémissant.

— Et pourquoi allumer du feu ? demanda le lama. Nous n'avons rien à cuire, que je sache.

— Je vous en prie, allumez du feu ! répéta Petit-Lièvre avec insistance.

Le vieillard se prêta avec bonté à ce qu'il croyait être une fantaisie.

— Allons, dit-il, après tout, c'est une idée : cette belle flamme claire 9era un trompe-la-faim.

Et entassant des brindilles et des branches sèches, il y mit le feu.

Dans le crépuscule commençant, la clarté du foyer illuminait le paysage d'alentour, le doux visage du lama, la fourrure brune de Maître Renard, celle plus foncée de Dame Loutre, les yeux étincelants de Singe-Bleu.

Petit-Lièvre frémissait de tout son corps ; ses oreilles toutes droites se projetaient en silhouette sur le sol comme deux cornes menaçantes, il jeta un regard autour de lui et ses yeux s'arrêtèrent une seconde sur le lama.

Ces yeux disaient :

— Adieu, mon sauveur et mon ami ; j'ai cherché de tout mon pouvoir un moyen d'éloigner la faim de toi, et je n'ai trouvé que celui-

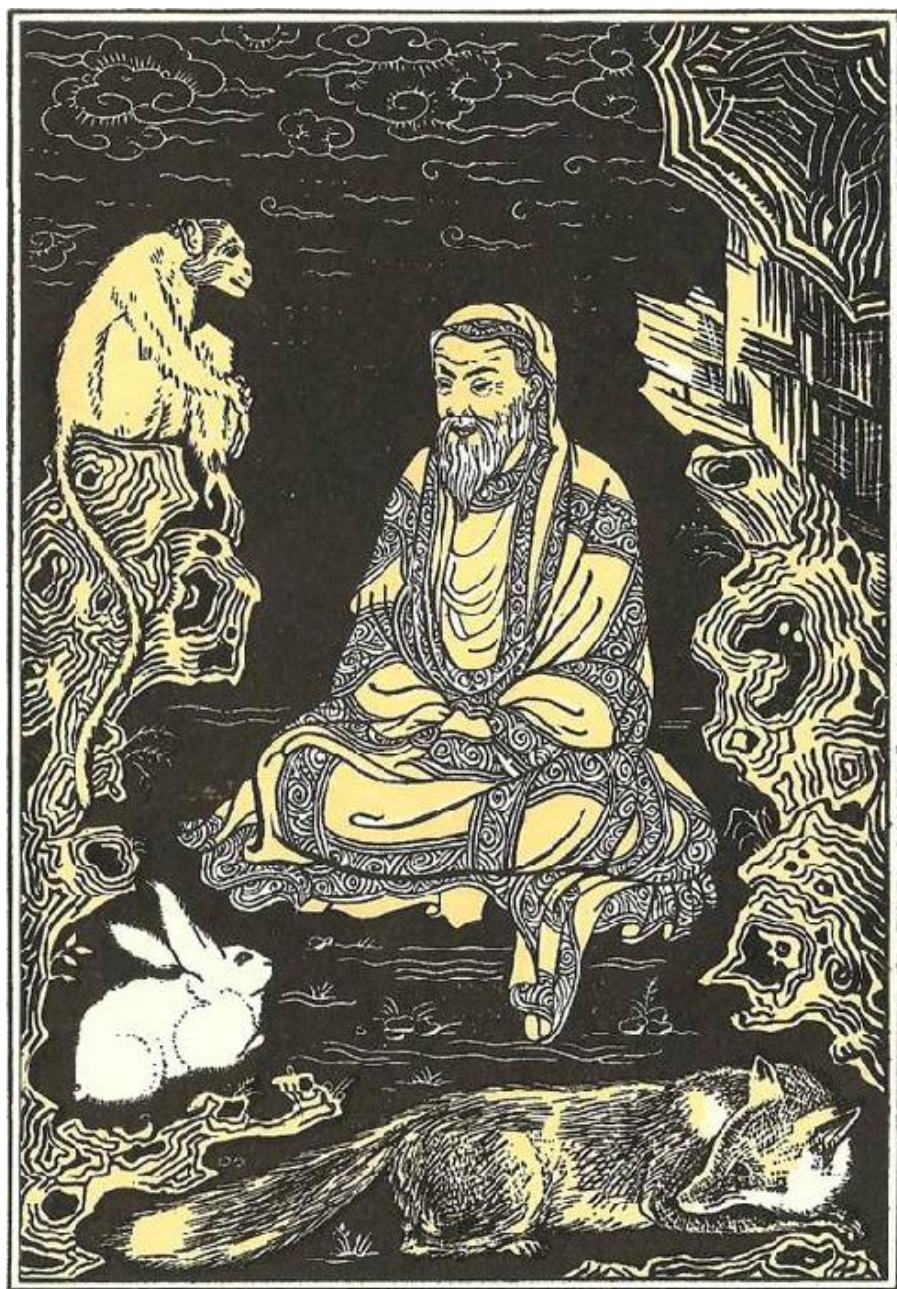
ci : je t'offre ma propre chair. Je n'ai ni courage, ni force, ni adresse, mais ce que j'ai, je te le donne : voici ma vie.

Et sans un gémissement, Petit-Lièvre se jeta dans le feu.

Mais les dieux sont vivants toujours : Bouddha ouvrit ses douces mains, et, de ses paumes, la pluie tomba en torrents sur le vaste pays. Pour éteindre un feu de branchages et sauver l'innocente existence d'un Petit-Lièvre.

Cela se passait à Pen-Yul, berceau du monde.





La vie des habitants de la grotte s'écoulait heureusement.

Page 197.

LES TROIS SOTTISES



U sein d'une des forêts mystérieuses où se cachent des temples de granit bleuâtre et de gigantesques statues de dieux, dans une des régions les plus sauvages de la Chine, vivait autrefois le Grand-Paon, l'oiseau au merveilleux plumage.

Rien n'était plus éblouissant que l'éventail ocellé que formait sa longue queue, au soleil de midi, quand le Grand-Paon allait d'un pas majestueux, la tête dressée et gonflant sa poitrine. Rien – du moins au dire de ses dociles sujettes et compagnes, les cinq cents paonnes de sa cour – n'était plus harmonieux que le cri bref et l'appel qu'il jetait cent fois par jour au vent, aux rayons, aux ombres :

— Léo !

C'était à la fois un ordre et un salut. Alors les paonnes courbaient la tête et se faisaient petites, pressées les unes contre les autres, mêlant leur doux et fin plumage gris bleuté et formant de chaque côté du maître, sur son passage, une haie mouvante et roucoulante.

Et les autres oiseaux de la forêt accouraient au cri royal, se perchait sur les plus hautes branches des arbres, afin de pouvoir mieux admirer les couleurs chatoyantes de la traîne du Grand-Paon. Un gazouillement d'admiration s'élevait continuellement du sol jusqu'aux voûtes de verdure à chaque pas du monarque emplumé.

— Qu'il porte donc bien sa couronne de fines plumes !

— Il me semble que les yeux d'émeraude de sa queue brillent aujourd'hui plus encore qu'hier !

— Que sa démarche a de noblesse ! C'est vraiment l'oiseau des

dieux !

— Qu'il est beau ! Qu'il est beau !

Les paonnes éblouies courbaient leur cou gracieux et se caquetaient à l'oreille :

— Qu'il est beau !

C'était, pour le Grand-Paon, une vie enchantresse où toutes les heures lui apportaient ce même tribut d'encens et de joie. La nature, elle aussi, paraissait se faire plus douce et plus belle autour de lui, comme soucieuse d'être un cadre digne de son harmonieuse splendeur. Et l'étang moiré de la clairière lissait sa surface pour mieux refléter la grâce majestueuse du Grand-Paon, quand il se penchait pour boire. Mais, un jour, un oiseau bleu passa par là.

Cet oiseau bleu était une oiselle que le désir d'aventures avait enlevée à son nid. Elle parcourait les forêts et les plaines, picorant à tous les fruits, et effarouchant de son vol audacieux les timides chanteurs des bois et les rustiques hôtes des basses-cours. La nuit, elle perchait sur les toits retroussés des palais ou parmi les joncs des lacs, et les rayons de la lune rendaient plus bleues ses plumes couleur de turquoise.

Le matin où elle s'arrêta dans la forêt où régnait paisiblement le Grand-Paon, fut pour celui-ci et pour toute sa cour un instant à marquer d'une pierre noire, en signe de deuil.

— Léo ! criait à ce moment le Grand-Paon, en caressant de sa traîne soyeuse les degrés de pierre du vieux temple, au murmure admiratif des cinq cents paonnes rassemblées. Léo ! Lé...

La dernière syllabe lui resta dans la gorge : l'Oiseau-Bleu venait de se poser non loin de lui et, sans lui prêter la moindre attention, lissait ses ailes avec soin.

— Lé...

Le cri ne sortait décidément pas. L'Oiseau-Bleu, toujours sans un regard autour de lui, donnait de petits coups de bec au plumage de sa poitrine et de son dos, soucieux de faire une toilette soignée.

Le Grand-Paon essaya encore de crier, mais cette fois sans aucun succès. Le « Lé... » lui-même n'arriva pas à s'exprimer, à la grande inquiétude des cinq cents paonnes qui se regardaient entre elles. Le monarque contracta alors sa traîne, et l'éventail de ses plumes l'auréola superbement.

Au bruit, l'Oiseau-Bleu s'arrêta dans sa besogne de coquetterie et jeta un coup d'œil sur le Grand-Paon. Mais ce ne fut qu'un coup d'œil, et il se mit à gratter une de ses pattes avec ardeur.

C'en était trop. Les hôtes de la forêt firent entendre un gazouillis indigné et l'Oiseau royal s'approcha, plein d'orgueil et de colère.

— Qui es-tu, voyageuse effrontée ? cria-t-il d'une voix enrouée, à l'Oiseau-Bleu qui l'écoutait avec calme. Ne sens-tu pas que ta conduite

est impardonnable, et que ton manque d'attention et de respect pour ma beauté peuvent te conduire à la mort ? Je suis le Grand-Paon. Ne l'oublie pas.

— Je vois très bien que vous êtes un paon de grande taille, fit l'Oiseau-Bleu en ébouriffant savamment les plumes de ses ailes, et je n'ai garde de l'oublier, car j'ai une excellente mémoire. Mais qu'est-ce que vous voulez que cela puisse me faire ? Je suis l'Oiseau-Bleu.

La façon péremptoire dont fut faite cette présentation interloqua le Grand-Paon, que la soumission admirative de ses paonnes avait habitué à un tout autre langage.

— Mais... commença-t-il.

— Il n'y a pas de mais, poursuivit l'Oiseau-Bleu en se dandinant avec aisance. Je suis l'Oiseau-Bleu, c'est-à-dire la rareté de la terre, l'être incomparable par excellence. Quant à vous, vous êtes un honnête paon, comme j'en ai déjà rencontré une centaine au moins dans mes voyages.

— Mais je suis roi !... parvint à articuler le Grand-Paon, qui n'en revenait pas. J'ai une cour de cinq cents paonnes ! Et mon royaume...

— Votre royaume est grand comme un mouchoir de poche, répondit l'Oiseau-Bleu avec désinvolture. Quant à vos cinq cents paonnes, elles sont bêtes comme des oies. Régner parmi des débris de vieux murs, auprès d'un bout d'étang moisi et d'un misérable boqueteau, sur une troupe d'idiotes femelles, ah ! fi ! fi ! quelle médiocre destinée ! Et vous voudriez m'en imposer avec cela ? À moi qui porte sur mes ailes tout l'azur du ciel immense où je règne, où je passe sans autres bornes que ma fantaisie, entraînant derrière moi, à ma suite, le vol de toutes les chimères humaines. Croyez-moi, mon petit paon, fermez votre éventail ; vous ne m'éblouissez pas du tout.

Le Grand-Paon faillit s'étrangler de colère à ce discours. Il regarda tout autour de lui comme s'il appelait à l'aide de sa fierté en détresse l'ombre des grands arbres et du temple rêveur, la transparence de l'eau et le cercle obéissant et doux de ses paonnes ; puis il reporta ses yeux sur l'Oiseau-Bleu qui apprêtait ses ailes pour le départ et, qui secouait d'un air dédaigneux sa tête : aux plumes brillantes comme un ciel d'été. Et comme il ouvrait son bec pour parler :

— Bonsoir, lui cria l'Oiseau-Bleu en prenant son essor, continuez à régner avec facilité sur votre carré de terre et votre troupeau d'oies. Pour moi, je m'en vais loin, toujours plus loin vers les merveilleuses aventures de beauté et de gloire.

Et les ailes larges ouvertes, l'Oiseau-Bleu s'élança d'un trait vers l'azur.

Alors le Grand-Paon, comme emporté par le vent de ce vol, déploya ses ailes à son tour, et monta derrière ce guide éclatant, à la conquête de l'espace.

Au-dessous de lui, la forêt et le temple millénaires n'étaient plus que des taches verte et grise où retentissait sans écho le chœur des paonnes imperceptibles.

Tout le jour, l'Oiseau-Bleu vola sans s'arrêter au-dessus des campagnes, s'abaissant parfois pour effleurer le toit d'une pagode ou les vagues de verdure d'une rizière. Le Grand-Paon s'essoufflait derrière lui, car il n'avait pas l'habitude de ces longues courses en plein ciel. Cependant, il allait sans se plaindre, entraîné par une force irrésistible qui ne lui laissait pas la possibilité de sentir sa fatigue.

Vers le soir, l'Oiseau-Bleu ralentit son vol. Une grande ville étendait au-dessous de lui sa foule de toits multicolores. Un palais de porcelaine élevait ses tours en étages au milieu de parterres et d'ombrages parfumés.

Le Grand-Paon rejoignit son guide.

— Nous arrêtons-nous ici ? demanda-t-il.

— Faites comme vous voudrez, fit l'Oiseau-Bleu avec indifférence. Pour moi, je vais me percher sur cette gouttière de cuivre qui se trouve au-dessus de ce balcon tout doré. C'est un gîte digne de moi.

Et l'Oiseau-Bleu alla, en effet, se percher sur la gouttière.

Le Grand-Paon n'osa pas se poser au même endroit que sa dédaigneuse compagne et il choisit l'appui d'une fenêtre qui donnait sur le balcon.

Or, cette fenêtre était celle de la chambre d'une reine. Et cette reine se trouvait, à cette heure, malade de langueur et d'ennui.

Elle était étendue sur son lit, somnolente et à demi inconsciente de ce qui se passait autour d'elle, tandis qu'une armée de médecins se penchait au-dessus de l'illustre malade.

— J'étouffe ! murmurait la reine.

Et c'était vrai qu'elle étouffait, les rangs de la docte foule interceptant tout passage d'air.

— Elle étouffe ! se disaient cependant entre eux les médecins, elle étouffe ! Ce sont les poumons qui sont atteints.

Et tous de hocher la tête avec gravité.

Ce fut à ce moment que le Grand-Paon se percha sur l'appui de la fenêtre.

Au bruit léger que fit son plumage en frôlant la vitre, la reine ouvrit les yeux : les rayons de la lune silhouettaient le bel oiseau, parant son aigrette et sa traîne de leur grâce neigeuse !

— Léo ! cria le Grand-Paon, et sa queue s'épanouit en un large éventail scintillant de ses mille couleurs comme autant de gemmes précieuses.

— Qu'est cela ? fit la reine qui se dressa sur son séant. Et, le doigt tendu, elle montrait l'apparition aux médecins surpris.

— Majesté, répondirent ceux-ci après avoir pris le temps de la

réflexion s'être consultés du regard, étant donné que cet animal a des ailes et un bec, nous sommes tentés de croire que nous nous trouvons là en présence d'un oiseau, et...

— Mais comment peut-il être ici, sur ma fenêtre ? fit encore la reine dont les yeux brillaient de surprise.

— Il doit s'y être posé, hasarda un des médecins. Et toute l'assemblée opina du bonnet à cette explication ingénieuse.

— Qu'on lui ouvre tout de suite ! ordonna la reine, et qu'on me l'apporte ! Je le veux.

On se précipita. Les dames d'honneur et les caméristes, les chambellans et les médecins eux-mêmes coururent à la fenêtre.

Mais leur empressement fit peur au Grand-Paon, qui s'envola aussitôt.

— Ah ! fit la reine, vous êtes de sottes gens. Voilà que par votre faute j'ai perdu le seul remède à mon mal, car je le sens bien, ce merveilleux oiseau m'aurait guérie. Holà, gardes, qu'on appelle le roi, qu'on empale ces stupides médecins, qu'on batte tout le pays ! Je veux, je veux mon oiseau !

Les gardes coururent de tous côtés, et le roi mandé sur-le-champ entra bientôt chez la reine. Celle-ci le reçut avec des larmes et des soupirs.

— Fils bien-aimé du Ciel, honneur et gloire de l'univers, lotus vivant sorti des mains divines de Bouddha, fit-elle, vous savez quelle disgrâce est la mienne. Au moment où j'entrevois le baume de toutes mes douleurs, il a fui, effrayé par la hâte maladroite de nos gens. Hélas ! Sire, faudra-t-il donc que la sottise des médecins de la cour me prive à tout jamais du bonheur de réjouir encore la vue auguste de Votre Majesté.

Le roi bouleversé par ce chagrin mêla ses larmes à celles de la reine, puis, relevant la tête :

— Soyez tranquille, madame, lui dit-il, je viderai mon trésor s'il le faut, et s'il le faut je remplirai mes prisons, mais on retrouvera l'oiseau guérisseur. Car vous m'êtes, vous le savez, plus chère que mon royaume.

Et le roi, au comble de l'émotion, sortit pour donner des ordres afin de rechercher le Grand-Paon.

Des troupes de soldats partirent immédiatement dans toutes les directions, fouillant les trous de rochers, les cours des maisons, visitant chaque buisson et chaque arbre.

De plus, des crieurs publics parcoururent villes et villages, à plus de mille lieues à la ronde pour avertir les habitants des grandes récompenses promises à celui qui ferait découvrir la cachette du Grand-Paon, et des terribles punitions auxquelles s'exposeraient tous ceux qui sachant quelque chose sur l'oiseau n'en aviserait pas

immédiatement le roi ou ses ministres.

Il y eut d'abord foule dans les antichambres royales : chacun avait vu le Grand-Paon, ou l'avait entendu. Il était ici, il se cachait là. Jamais oiseau n'eut un tel don d'ubiquité.

Mais, lorsqu'on vérifiait les dires, on s'apercevait qu'il s'agissait simplement d'un ibis, d'un coq, voire même d'un canard. Si bien que les crieurs publics durent, par ordre exprès du roi, ajouter à leur proclamation que les donneurs de fausses indications seraient pendus.

Les couloirs royaux se vidèrent comme par enchantement. On ne parvenait plus à découvrir quelqu'un qui eût jamais eu connaissance d'un oiseau quelconque. Et le Grand-Paon aurait pu se promener au milieu de la place royale pendant des heures sans que personne songeât à lever les yeux sur lui.

Les choses en étaient là, et la reine désespérée dépérissait chaque jour davantage sous les regards navrés du roi, quand une très vieille paysanne toute courbée se présenta au palais, apportant, disait-elle des nouvelles du Grand-Paon.

Ce fut une émotion considérable.

Ministres, courtisans, valets, jusqu'aux plus humbles gâte-sauce, tous se ruèrent vers la chambre royale, parlant, criant à la fois, si bien qu'ils donnèrent d'abord à croire au souverain qu'il y avait une révolution.

La vieille paysanne fut immédiatement amenée devant le roi et la reine. Elle était presque aveugle, presque sourde et à moitié bègue.

— Ma brave femme, lui dit le roi, avant d'entendre ce que vous avez à m'apprendre, je tiens à vous rappeler que si les nouvelles que vous m'apportez sont fausses, vous serez pendue. Maintenant, je voudrais savoir pourquoi vous venez, si hardiment ici, sachant ce qui vous y attend, au cas où comme c'est probable, étant donné l'état de votre vue, vous n'avez pas aperçu le Grand-Paon.

— Lumière du Monde, fit la vieille paysanne d'une voix difficilement intelligible. C'est mon gendre qui m'a engagée à venir vous dire ce que je sais. Car, m'a-t-il dit, si vous êtes comblée d'argent, nous en profiterons, et si vous êtes pendue, nous en profiterons aussi. Alors, je suis venue. De toutes façons, je n'ai plus longtemps à vivre...

— Bien, bien ! et le Grand-Paon ? demanda faiblement la reine.

— Ah ! Le Grand-Paon ? fit la paysanne en mettant sa main en pavillon devant son oreille.

— Oui, vous dites que vous l'avez vu. Où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, vous l'avez entendu ?

— Point du tout.

La reine se tordit les mains avec nervosité.

— Vieille femme, s'écria le roi d'une voix terrible, sache que la

torture la plus affreuse te sera appliquée si tu t'es moquée de nos personnes royales.

— Fils de Bouddha, fit la vieille en se prosternant la face contre terre, non, je n'ai point vu ni entendu le Grand-Paon, je sais seulement qu'il est avec l'Oiseau-Bleu.

— Qu'est-ce que ce nouvel oiseau ? dit le roi interloqué.

— L'Oiseau-Bleu, expliqua la vieille femme, est un oiseau qui est bleu...

— Sire, Sire, dit la reine en éclatant en sanglots, vous voyez bien que cette femme est folle !...

— Mais où est-il, cet Oiseau-Bleu ? demanda le roi qui se contraignait.

— Ah ! pour ça. Lumière Infinie, je n'en sais rien ! répondit la vieille avec simplicité.

Le roi et la reine échangèrent un regard : la vieille était évidemment sincère.

— Mais comment sais-tu, reprit le roi, que le Grand-Paon vit en compagnie de l'Oiseau-Bleu ?

— Parce que chacun le dit en ville, fit la paysanne, et qu'il y en a quelques-uns qui sont venus le dire au village.

— Et d'où vient que j'entende aujourd'hui pour la première fois prononcer le nom de cet Oiseau-Bleu ? demanda encore le roi.

— Parce que les hérauts n'en ont point parlé dans leur proclamation...

— C'est cela, Sire ! s'écria la reine, une flamme aux yeux, il fallait parler de l'Oiseau-Bleu...

— Bon ! fit une des femmes de chambre de la reine, si c'est cela, il n'est pas loin, l'Oiseau-Bleu. Il est là perché sur la gouttière de cuivre.

Chacun à ces mots leva la tête. L'Oiseau-Bleu se dandinait d'un air important sur la gouttière, gobant les mouches qui passaient.

Le roi fit un signe à son capitaine des archers :

— Lumière divine, dit l'archer en se prosternant, confiez-moi la tâche de m'emparer de cet oiseau et de son compagnon. Je suis sûr de réussir. Mais quelle récompense me donnerez-vous ?

— Toutes celles que tu voudras ! dit le roi avec magnanimité.

— Eh bien, Sire, je vous demande la main de votre fille aimée, la princesse Clair-de-Lune.

— Quoi ? fit la reine avec un sursaut d'étonnement. Mais le roi la calma d'un coup d'œil :

— C'est entendu, archer, dit-il, je mettrai la main de ma fille dans la tienne, si, demain, tu apportes à la reine l'oiseau qu'elle demande.

L'archer s'inclina d'un air joyeux, et sortit aussitôt tandis que la foule des courtisans commentaient longuement ces différentes promesses.

Naturellement, on oublia de récompenser la vieille paysanne, mais celle-ci, dans sa longue expérience des choses et des êtres, s'estima déjà bien heureuse de n'avoir pas été punie. Seul, son gendre se plaignit du procédé royal. Mais tout bas.

Le capitaine des archers était sorti du palais, réfléchissant à la façon de capturer les deux oiseaux.

— Il est évident, se disait-il, que la conquête de l'Oiseau-Bleu amènera celle du Grand-Paon, lequel doit se cacher dans un des renforcements du toit du château. C'est donc l'Oiseau-Bleu que je vais attirer. Et, comme c'est une oiselle, je dois compter surtout sur sa gourmandise. Je vais enduire ce grand arbre de bouillie de miel et je disposerai dans les branches un large filet qui s'abattra sur les gourmands au moindre frôlement de leurs ailes.

Ainsi fut fait, et l'archer se mit en embuscade, à la tombée de la nuit.

Ses préparatifs n'avaient pas éveillé la défiance de l'Oiseau-Bleu qui, depuis qu'il avait élu domicile sur la gouttière, passait son temps à lisser ses plumes. Et le Grand-Paon n'y avait pas non plus prêté attention, du coin du toit où il s'était réfugié, car il n'avait d'yeux que pour l'Oiseau-Bleu.

Si bien que, quand celui-ci, attiré par l'odeur du miel, se mit à voler de branche en branche le long de l'arbre, son compagnon l'imita aussitôt pour se rapprocher de lui. Mais le poids de sa longue traîne gêna les mouvements du Grand-Paon et le filet s'abattit sur lui, l'emprisonnant, tandis que l'Oiseau-Bleu, plus petit et plus agile, parvenait à s'échapper.

— Ah ! fit l'archer en sautant sur sa proie, je n'en ai qu'un sur les deux, mais c'est la meilleure prise. Et me voilà gendre du roi !

— Bon archer, fit le Grand-Paon d'un ton triste, ne veux-tu pas me relâcher ? Vois, nous sommes seuls tous les deux, personne n'a assisté à ma capture. Si tu voulais couper de ton poignard les mailles de ce filet, je m'en retournerais vers la chère clairière de ma forêt, vers les murs du temple ancien et l'étang doré de soleil, vers mes compagnes si douces...

— Ta, ta, ta ! fit l'archer, tu comprends bien, mon bel oiseau, que je ne me suis pas donné le mal de te prendre pour te rendre la liberté.

— Mais je t'offre une rançon, reprit le Grand-Paon. Je sais où se trouve une montagne d'or. Tu deviendras plus riche que ton roi lui-même, et par conséquent plus puissant. Viens, je te conduirai à la montagne pour te payer ma liberté. L'or est posé sur la terre. Tu n'aurais qu'à te baisser pour le prendre.

— Trêve de discours, oiseau bavard, dit l'archer en resserrant plus étroitement le filet autour du prisonnier, je veux être gendre du roi, et j'épouserai demain la princesse Clair-de-Lune. C'est pourquoi je laisse

les montagnes d'or à l'endroit où elles se trouvent. Je préfère les dignités et les honneurs qui m'attendent ici.

Ce fut en vain que le Grand-Paon supplia l'archer et fit luire à ses yeux la pensée de la richesse qu'il lui donnerait.

Il se vit enfermé dans une cage, près de laquelle son ravisseur veilla toute la nuit.

Au matin, le capitaine des archers prit la cage sur son dos et, triomphant, se fit introduire auprès du roi et de la reine. Arrivé devant eux, il s'agenouilla, en posant à terre la cage du captif.

La reine poussa des cris de joie en apercevant le Grand-Paon et le roi partagea son plaisir.

— C'est parfait, fit-il à l'archer, tu es bon serviteur. Va trouver mon trésorier et dis-lui qu'il te double ta solde de cette année.

— Mais, fit le capitaine atterré, Votre Majesté ne m'a-t-elle pas promis la main de la princesse Clair-de-Lune ?

Le roi se mit à rire aux éclats, tandis que la reine toisait le soldat avec dédain.

— Tu es impayable, mon brave, fit le roi en reprenant son sérieux, As-tu pensé que réellement j'allais prendre pour gendre un officier sans fortune ? Tu m'amuses beaucoup avec tes prétentions. Cependant, je te conseille de ne pas m'amuser trop longtemps ; la chose pourrait devenir dangereuse pour toi.

L'archer écoutait, tremblant d'effroi et de déconvenue ; le souverain reprit :

— Que t'ai-je promis, en somme ? De mettre la main de ma fille dans la tienne ? Eh bien, je ne manquerai pas à ma promesse. C'est toi qui tiendras la main de la princesse pour la conduire au roi Chang, son fiancé. J'espère que tu es satisfait. Va-t'en, et ne me romps plus la tête.

Le ton du roi s'était fait si sévère que l'archer sentit qu'il n'avait vraiment qu'à s'éloigner, ce qu'il fit, tout honteux, et le cœur plein de rage.

Le Grand-Paon avait écouté cette conversation et s'était résolu à tirer profit pour lui-même de la façon rusée dont les hommes agissaient entre eux.

Au lieu donc de continuer à donner de furieux coups de bec contre les barreaux de sa cage, il se mit à regarder le couple royal d'un air aimable et doux.

— Ah ! quel bel et charmant oiseau ! fit la reine au comble de la joie. Voyez, Sire, je me sens déjà mieux rien qu'à le contempler. Et le plaisir de l'avoir là auprès de moi va me guérir tout à fait.

— Ne vous approchez pas trop de la cage, dit le roi, car cet oiseau doit être fâché de sa captivité, et il pourrait vous donner des coups de bec.

— Croyez-vous vraiment qu'il le ferait ? demanda la reine. La façon

dont il nous regarde est plutôt satisfaite. Certainement, il se sent flatté d'être l'objet de notre attention. De plus, la cage est dorée et il doit se trouver fort heureux d'y être. Voyez comme il caresse doucement mon doigt. Nous l'apprivoiserons vite.

Quelques jours se passèrent ; la reine était guérie et radieuse ; les courtisans ne tarissaient pas d'éloges sur la beauté du paon et sur son bonheur d'avoir mérité la faveur royale. Et le captif lui-même semblait partager la joie générale.

Pour le récompenser d'avoir rendu la santé à la reine, le roi lui avait fait mettre autour de la patte une chaîne d'or, et celle-ci avait été fixée à un clou à tête de diamant que l'on avait enfoncé dans la rampe du balcon.

Cela permettait au Grand-Paon de passer toute la journée hors de sa cage et de se percher pendant des heures sur le balcon de la reine.

De cet observatoire, il pouvait voir les joyeuses poursuites des oiseaux du parc, les nids qui se bâtissaient, les premiers battements d'aile des petits et sa pensée, inlassablement, le ramenait à la forêt qu'il avait abandonnée.

Alors, sa poitrine se gonflait de regret de se sentir prisonnier.

Mais il n'en témoignait rien au-dehors, et il saluait le roi et la reine d'allègres et retentissants « léo », tout comme s'il était encore à régner librement sur ses cinq cents paonnes.

Le soir, il rentrait de lui-même dans sa cage, dont il refermait la porte sur lui, d'un coup de bec. Et le matin, il ne semblait jamais pressé de la quitter.

— Vous voyez, Sire, disait la reine, que non seulement notre prisonnier ne déteste pas son cachot, mais encore qu'il l'aime comme il aimerait son nid. Je vous avais bien dit qu'il était ravi de son sort.

Et les monarques passaient des heures entières auprès du Grand-Paon, se louant bien haut de toutes les marques d'amitié et de soumission qu'il leur donnait.

Un jour que le Grand-Paon s'était montré particulièrement aimable et docile, il dit au roi qui venait de lui témoigner sa satisfaction :

— Je me sens les pattes et les ailes comme paralysées. Cela me ferait certainement du bien de marcher et de voler un peu. Il fait un très beau temps, je pourrais faire un petit tour de parc, avant l'heure du dîner.

— Je n'y vois pas d'inconvénient ! fit le roi. Il est évident que tu as besoin d'exercice. N'est-il pas vrai, madame ? ajouta-t-il, en s'adressant à la reine.

Comme celle-ci hésitait à répondre, le Grand-Paon reprit :

— Je prierai Votre Majesté d'avoir la complaisance de laisser ouverte la porte de ma cage, afin que, si je me sentais fatigué de voler, je pusse, quand je le voudrai, venir me remettre à l'abri. Et je

demanderais aussi que les cuisiniers soient prévenus, pour que je trouve, en revenant, un repas plus copieux, plus de grain surtout, car mon appétit se sera aiguisé à la promenade.

— Allez donc ! fit la reine que toutes ces prévisions avaient mise en confiance, et volez assez bas pour que nous puissions avoir le plaisir de vous regarder.

Le roi défit lui-même l'anneau qui retenait la chaîne à la patte du Grand-Paon, et celui-ci, ouvrant largement ses ailes, alla se percher sur la cime d'un des plus hauts arbres du parc.

Quand il se vit là, il se secoua deux ou trois fois et se mit à rire à gorge déployée.

— Qu'as-tu ? demanda le roi étonné, et de quoi ris-tu ainsi ?

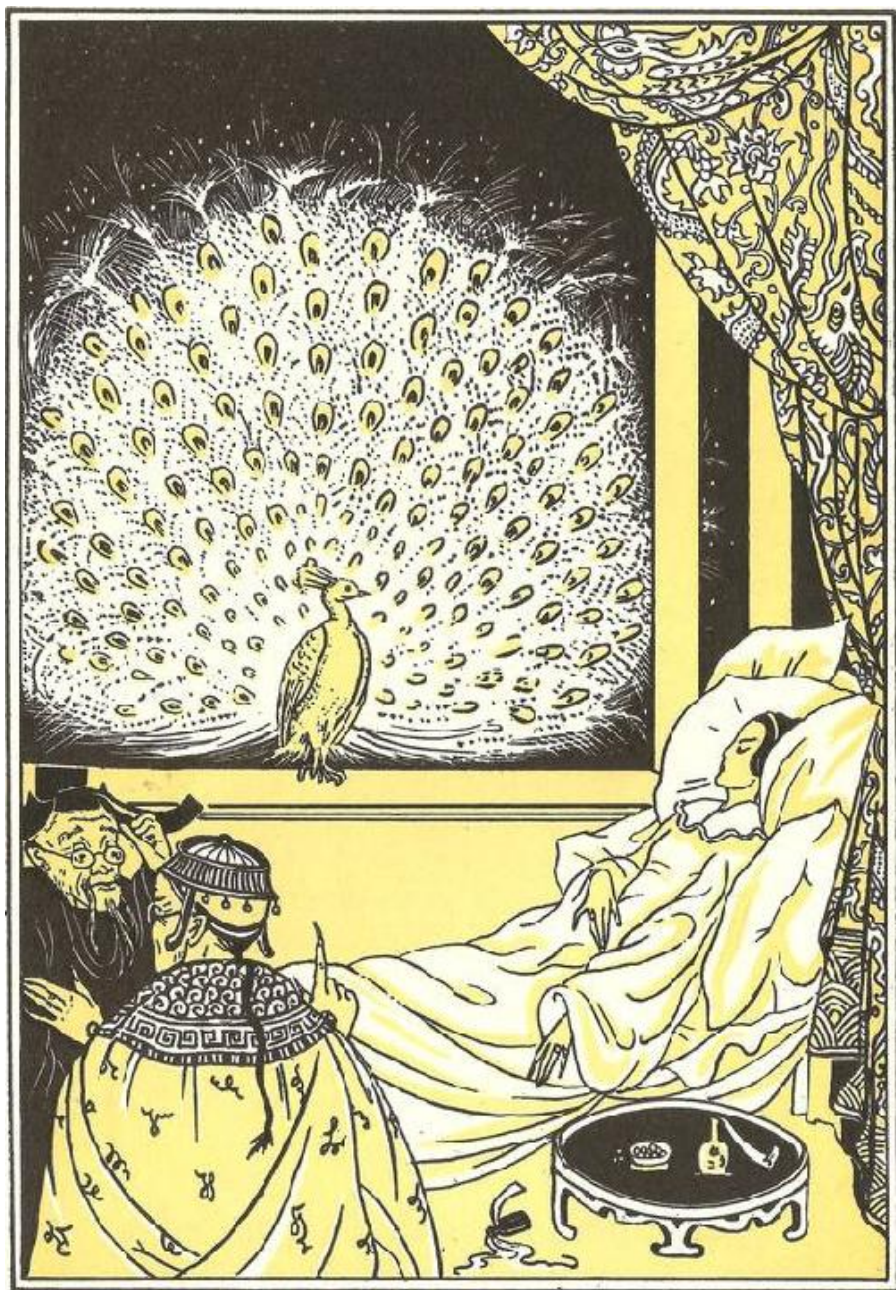
— De quoi je ris ? répondit l'oiseau. Mais de toutes les sottises qui se font dans le monde, et en particulier des trois plus grandes qui aient été faites à ma connaissance.

— Que veux-tu dire ? demanda le roi qui se sentait vaguement inquiet. Quelles sont les trois sottises dont tu parles ?

— Les voici ! fit le Grand-Paon, qui lissait soigneusement ses ailes et les déplaçait l'une après l'autre pour essayer leur élasticité. La première a été ma propre sottise qui m'a fait abandonner le bonheur que je possédais, pour suivre un oiseau bleu vaniteux et sans cœur. La seconde sottise a été celle de l'archer qui n'a pas accepté la montagne d'or que je lui offrais dans l'espoir d'une récompense plus glorieuse qu'il n'a pas eue. La troisième sottise enfin, et la plus grande, la plus irréparable, c'est ta sottise à toi, ô roi, ta sottise d'avoir pensé qu'un prisonnier pouvait préférer à sa liberté une cage si dorée qu'elle puisse être, ta sottise d'avoir cru qu'ayant l'espace ouvert devant moi, j'allais venir reprendre docilement ma chaîne !

Et riant toujours, le Grand-Paon prit son essor, et disparut.





Le grand paon se percha sur l'appui de la fenêtre. Page 213.

PIVOINE-POURPRE



UTREFOIS il y avait dans la capitale de la Chine, une femme bénie de Bouddha.

Tout ce qu'elle entreprenait réussissait : sa maison était la mieux tenue et la plus coquette de la ville ; ses enfants n'avaient jamais eu de maladie ; son mari lui rapportait exactement sa paye chaque jour ; elle n'avait pas souvenir d'avoir laissé brûler un plat de riz une seule fois ; et quand elle allait à la rivière laver son linge ; elle arrivait toujours au bout de sa tâche, même si elle avait passé son temps à aiguiser sa langue, en compagnie de deux ou trois commères.

Mais surtout, elle ne perdait rien, jamais rien.

Si elle cousait et si elle laissait tomber son aiguille, même au milieu d'un tas de foin, elle était sûre de poser le doigt dessus dès sa première recherche ; si elle oubliait sa bourse chez une marchande, c'était chaque fois chez l'une des plus honnêtes marchandes de la ville, qui s'empressait de la lui rapporter.

Cette bénédiction constante de la Perfection n'avait pas été sans valoir maintes jalousies à l'excellente femme, et quelques-unes de ses voisines s'étaient fait un malin plaisir d'aider à ses dépens les taquineries du sort.

Si bien qu'un soir, le troupeau de porcs qu'élevait Pivoine-Pourpre (c'était le nom de la femme élue de Bouddha) rentra dans l'enclos qui entourait sa maison, réduit de quatre bêtes. Celles-ci avaient été arrêtées au passage par une des voisines qui les avait poussées et

enfermées dans sa propre porcherie.

Pivoine-Pourpre ne s'aperçut pas du rapt et après avoir rentré rapidement ses porcs, elle se mit à préparer le souper du soir.

Son mari revint plus tôt qu'elle ne l'attendait.

Il avait rencontré en chemin la voisine, qui, perfidement, lui avait raconté la perte qu'il venait de subir dans son troupeau, sans toutefois lui en dire la cause.

Dès le seuil, il interpella sa femme :

— Hé ! lui cria-t-il, c'est ainsi qu'il nous manque des bêtes et que je vous trouve là, tranquille, à faire cuire la soupe de fèves ?

Il disait cela d'une voix rude et fâchée, car c'était un homme économe et un peu âpre.

— Je ne sais ce que vous voulez dire ? répondit Pivoine-Pourpre en pilant soigneusement ses fèves.

— Faut-il donc vous répéter les choses cent fois ? cria le mari en frappant du pied. Vous avez perdu plusieurs de nos bêtes, avec votre manie de croire que vous ne perdez jamais rien. La voisine a vu passer le troupeau sur la route, et c'est elle qui m'a averti. Les étrangers s'occupent-ils donc mieux de vos propres affaires que vous-même ? Répondez, quand avez-vous perdu les porcs ?

— Je n'ai pas perdu de porcs, mon mari ! fit Pivoine-Rouge avec tranquillité, car, dans la bonté de son cœur, elle n'aurait jamais imaginé qu'on pût lui jouer un si mauvais tour.

— Je vous dis que si ! cria l'homme après avoir jeté un coup d'œil dans l'écurie. Quatre bêtes ont disparu ! Venez voir vous-même. Je ne vous pardonnerai pas vos raisonnements et vos dénégations !

Malgré cette menace, Pivoine-Rouge termina sa purée de fèves, mit du bois au feu, de l'eau dans sa marmite, et se décida à suivre son époux qui tempêtait et dont la colère faisait pâlir les enfants accourus aux cris.

Quand on fut dans l'écurie :

— Comptez vous-même ! ricana le mari furieusement. Comptez tout haut, et nous verrons si vous ferez encore la mauvaise tête !

— Un, deux, trois... commença Pivoine-Pourpre sans se troubler.

Et elle alla ainsi jusqu'au chiffre quarante-huit, ce qui avait toujours été le nombre exact des porcs.

— Comment ? Comment ? s'écria le mari qui n'en croyait pas ses oreilles.

Pivoine-Pourpre refit le compte plusieurs fois, en commençant par un côté différent du troupeau, mais elle arriva au même nombre ; son mari, ses enfants, tout le monde compta à son tour : le troupeau était évidemment au complet.

— Adorons les dieux ! dit le mari, et remercions-les de ce que la mauvaise nouvelle que m'a rapportée la voisine se soit trouvée

mensongère.

Et Pivoine-Pourpre ajouta aux actions de grâces des siens un remerciement particulier à Bouddha secourable, qui avait permis que la truie du troupeau eût choisi ce moment critique pour mettre bas quatre superbes porcelets.

Le mari alla sur l'heure annoncer à la voisine qu'elle s'était trompée, et il accompagna son discours de remarques sur le mauvais esprit de certaines gens et sur leur besoin de fourrer le nez sans nécessité dans les affaires d'autrui.

La voisine devint verte de rage ; puis elle se calma, en songeant que son propre troupeau de porcs s'était accru sans grande peine ; enfin elle envisagea une façon de se venger.

Car, pour les méchants, ne pas réussir dans leurs fourberies leur apparaît comme un tort qui leur a été fait et qui mérite leur colère, donc, une vengeance.

Elle alla trouver Pivoine-Pourpre.

— Ma bonne, lui dit-elle d'un ton lamentable, il m'arrive un gros ennui. Mon mari a prié ses parents à dîner pour ce soir, et il veut que je fasse de ce certain gâteau aux amandes et au miel que vous connaissez aussi bien que moi. Là ne serait pas l'ennui, mais il se trouve que je me suis foulé le poignet en tombant tout à l'heure. Je ne puis remuer les doigts pour délayer ma farine et pétrir ma pâte. Et je ne sais comment faire, car mon mari sera furieux certainement.

— Si ce n'est que cela pour votre service, ma bonne voisine, dit Pivoine-Pourpre, me voici tout de suite prête à vous suivre. Je vous aurais bien volontiers prêté aide pour quelque chose de plus grave.

La voisine se confondit en remerciements et conduisit Pivoine-Pourpre dans sa cuisine. Sur une table de pierre était ouvert le sac de farine.

— Oh ! la belle farine bien blanche ! dit Pivoine-Pourpre. Et elle releva ses longues manches afin de faciliter le travail.

— Vous n'enlevez pas votre bague ? demanda la voisine en désignant une gemme éclatante que Pivoine-Pourpre portait à son doigt. Vous allez l'abîmer.

— C'est vrai, et j'en serais d'autant plus triste que c'est mon mari qui me l'a donnée, il y a une quinzaine de jours seulement. Elle lui vient de sa mère.

— La ciselure en est bien belle ! fit la voisine en aidant Pivoine-Pourpre à enlever la bague de son doigt. Ce dragon aux écailles incrustées de nacre est une merveille. Je dépose la bague ici sur votre écharpe. Et je vais profiter de ce que vous êtes au travail pour m'occuper de mon dernier-né.

La voisine sortit, mais, avant cela, elle ne déposa pas la bague sur l'écharpe, comme elle venait de l'annoncer ; elle la conserva dans le

creux de sa main. Et, sitôt qu'elle fut hors de la chambre, elle courut à une fenêtre qui donnait sur le fleuve.

— Là ! dit-elle méchamment, d'un ton de triomphe, voilà une bague qui est bien perdue, cette fois. Et je ne pense pas que le fleuve veuille se tarir subitement pour donner à Pivoine-Pourpre la possibilité de retrouver son bijou !

Avec un rire sardonique, elle lança la bague dans les eaux rapides. Puis elle feignit de s'occuper uniquement de son enfant.

Cependant, la bonne Pivoine-Pourpre se tirait d'affaire à merveille avec son gâteau qu'elle avait mis au four et qui se dorait à point. Le son d'une horloge la fit tressaillir.

— Je me suis un peu oubliée ici, dit-elle. Il faut que je coure à la maison pour m'occuper de mon propre dîner. Les enfants vont revenir de l'école et mon mari du travail, et il n'y aura rien de prêt. Voisine ! appela-t-elle. Descendez, s'il vous plaît, pour surveiller votre gâteau. Il faut vite que je m'en aille.

— Partez donc, Pivoine-Pourpre, et merci de votre obligeance, dit la voisine, en dissimulant un méchant sourire.

Pivoine-Pourpre fit une telle diligence qu'elle arriva assez à temps chez elle pour tout apprêter avant le retour des siens. Tous se mirent joyeusement à table, et ils étaient à mi-repas quand le mari de la voisine vint à passer. Il avait l'air très content.

— Votre femme, dit-il au mari de Pivoine-Pourpre, a donné cet après-midi un bon coup de main à la mienne. Le gâteau qu'elle nous a fait est excellent, et demain, j'achèterai au marché de quoi vous régaler à votre tour.

Pivoine-Pourpre et son mari eurent beau protester sur le peu d'importance du service rendu, le voisin ne voulut pas démordre de son idée de reconnaître la peine qu'on s'était donnée pour lui. Et il rentra chez lui avec cette pensée.

Cependant, sa femme prêtait toujours l'oreille avec attention aux bruits de voix qui s'élevaient des maisons voisines. Elle attendait impatiemment la découverte de la perte de la bague et, d'avance, elle échafaudait la scène qui devait en résulter.

— Il la battra sûrement, se disait-elle avec joie. Et tout à l'heure, bientôt, tout de suite, nous allons en entendre de belles...

— Depuis quand faites-vous la curieuse, après avoir fait la paresseuse ? demanda le mari qui la surprit dans son attente. Faut-il que j'aille encore chercher quelqu'un pour vous aider ?...

— Excusez-moi, mais est-ce qu'on ne se dispute pas là-bas ?...

— Il n'y a aucune dispute là-bas, mais il pourrait très bien y en avoir ici, si vous ne changez pas de manières à l'instant ! repartit le mari qui commençait à faire la grosse voix.

Et comme il jugea qu'il n'était pas obéi aussitôt qu'il l'aurait fallu, il

envoya à sa femme une grande claque qui sonna dans le silence du soir.

Guetter une dispute chez les autres et l'avoir chez soi est deux fois plus pénible et vexant. La voisine cacha donc sa curiosité sous une épaisse couche d'amertume et se donna bien du mal pour pouvoir faire bonne contenance devant ses hôtes.

Le lendemain, à l'aube, elle frappait chez Pivoine-Pourpre :

— Je vous apporte votre écharpe que vous avez laissée chez moi, lui dit-elle, et je viens vous demander si vous avez pensé à reprendre votre bague.

— Ma bague ?... Mais c'est vrai, je ne l'ai pas ! Dans ma précipitation, hier, je l'ai oubliée chez vous. Oh ! ma pauvre bague !... Que va dire mon mari !...

— Je ne l'ai pas trouvée, hélas ! dit la voisine, qui souriait d'aise.

Pivoine-Pourpre soupira.

— Elle est perdue et bien perdue ! reprit la voisine qui se contenait à grand'peine pour ne pas crier sa joie. Tout ce qu'il y a de plus perdue.

— Que la volonté de Bouddha règne sur nous ! fit Pivoine-Pourpre avec résignation.

Un coup léger frappé à la porte fit se retourner les deux femmes : c'était le fils aîné de la voisine qui entra, portant un panier.

— Voilà ce que mon père me charge de vous apporter, Pivoine-Pourpre, fit-il. Il est allé ce matin au marché et il a choisi ceci pour vous régaler, en remerciement de votre gâteau d'hier.

Et le jeune garçon tira du panier un beau poisson.

— Il est tout frais, ajouta-t-il, le pêcheur venait de le prendre, quand mon père l'a acheté.

— Remercie bien ton père pour nous ! fit Pivoine-Pourpre. Je vais tout de suite apprêter ce superbe poisson.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda la voisine avec empressement, convaincue que la vue du poisson ne diminuerait pas dans le cœur du mari de Pivoine-Pourpre le ressentiment de la bague perdue.

— Volontiers. Je vous serais obligée de le vider tandis que j'allume le feu.

La voisine prit un couteau, ouvrit le poisson... et poussa un cri.

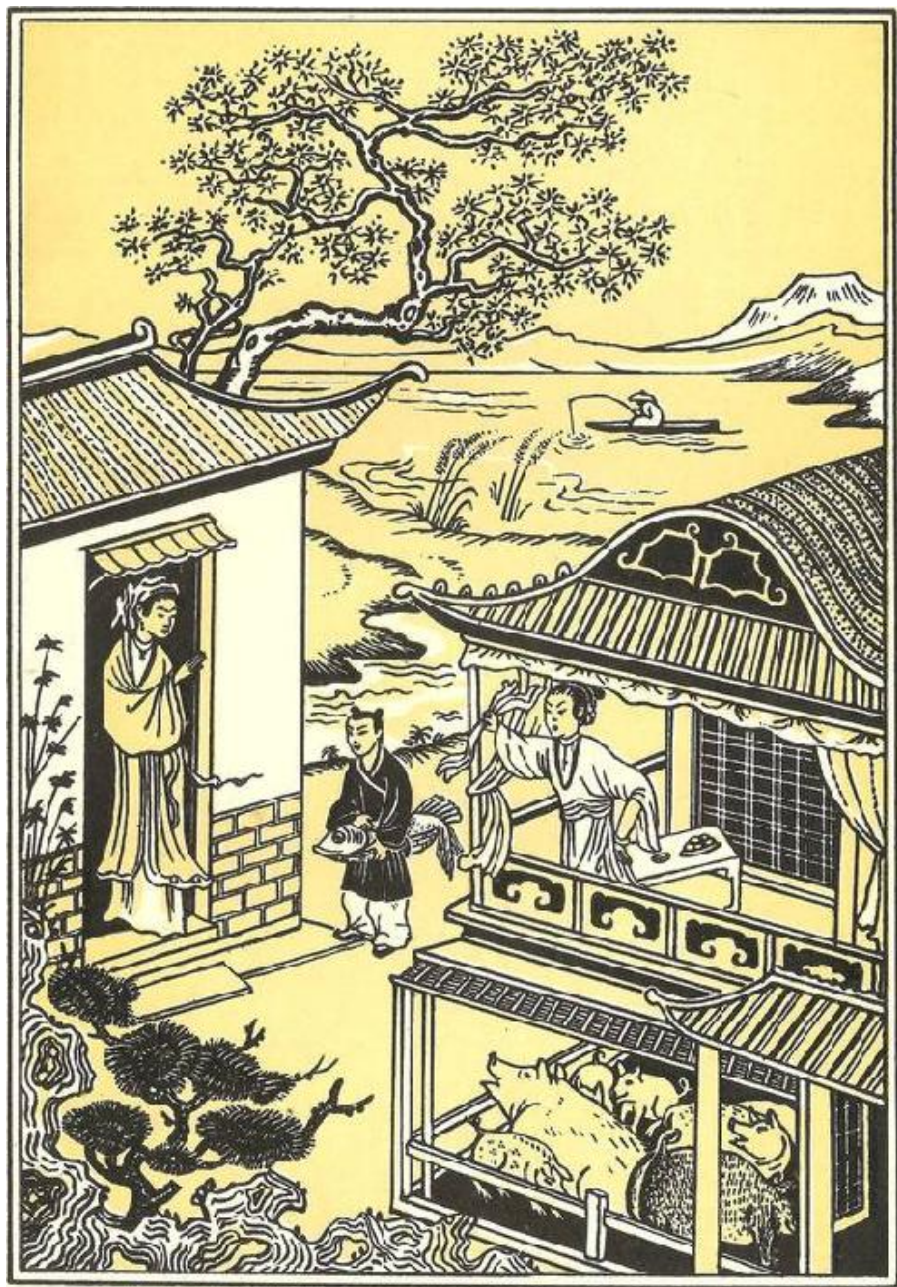
Au milieu de l'estomac de l'animal, un anneau d'or, figurant un dragon aux écailles incrustées de nacre, resplendissait.

— Ma bague ! s'écria Pivoine-Pourpre.

Et il y avait dans toute la maison, comme une grande voix mystérieuse qui murmurait :

— Tu ne perds jamais rien !...





— Voici ce que mon père me charge de vous apporter, fit-il.

Page 235.

LE TROMPEUR TROMPÉ



UTREFOIS, Dame Très-Lente et son mari, le Seigneur Trotte-Court, avaient fondé leur demeure dans une jolie île que baignaient les eaux rapides et dorées du Fleuve Jaune.

Ils l'avaient aménagée de façon qu'elle fût tout à fait confortable. Rien n'y manquait : ni la mousse humide et les longues herbes bien visqueuses, destinées à cacher les parois trop sèches du rocher, ni les trous d'eau pleins jusqu'aux bords d'excellents petits coquillages ; il fallait s'enfoncer d'un demi-mètre au-dessous de la surface des flots pour trouver l'entrée de la grotte. Enfin, c'était le séjour rêvé pour des tortues aimant leurs aises.

Et Dame Très-Lente, de même que le Seigneur Trotte-Court, deux superbes tortues jaunes et noires à l'épaisse écaille, étaient de ces êtres qui ne reculent devant aucune difficulté pour satisfaire leurs goûts de confort et leurs appétits.

Mais si bien qu'on soit installé, la maladie arrive pour tout déranger et vous empêcher de prendre à la vie le plaisir qu'on pouvait, semblait-il, en attendre.

Dame Très-Lente tomba malade d'une sérieuse indigestion. Et les jours et les jours passèrent sans lui apporter d'amélioration.

On la voyait se traîner languissamment parmi les herbes et quand elle avait donné deux ou trois petits coups de pattes pour faire quelques brasses, c'était bien tout.

Son mari avait en vain appelé auprès d'elle les guérisseurs les plus

savants des eaux, comme Brochet-du-Fleuve ou le grand-père Saumon, mais le mal avait résisté à leurs bons conseils. Et le Seigneur Trotte-Court se demandait avec angoisse s'il n'allait pas demeurer tout seul dans un logis si agréable.

Quand un jour une vieille écrevisse, dont les siècles avaient rendu la carapace presque blanche, vint à se reposer un peu à l'entrée de la grotte.

— Il y a du courant aujourd'hui ! fit-elle, en manière d'explication de la liberté qu'elle prenait de s'arrêter ainsi sans en être priée.

Dame Très-Lente poussa, pour toute réponse, un faible gémissement, et le Seigneur Trotte-Court hocha la tête sans mot dire.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade ici ? demanda Vieille-Écrevisse, qui trouvait que l'accueil n'était pas des plus chauds.

— Hélas ! dit Dame Très-Lente.

— Ma femme ne peut se remettre d'un repas un peu copieux qu'elle a fait au dernier passage d'anguilles, fit Trotte-Court.

— Ah ! Ah ! Une indigestion ! Je vois cela. Mais c'est la chose du monde la plus facile à guérir. Depuis quand date le mal ?

— Depuis dix soleils.

— C'est on ne peut mieux. Il est préférable que la maladie soit déjà un peu ancienne, car ainsi elle s'est « usée » elle-même ! dit doctement Vieille-Écrevisse. Mais maintenant, il faut soigner cela avec vigueur. Je ne vous demande pas si vous avez vu Brochet-du-Fleuve ?...

— Nous l'avons fait venir tout de suite.

— Et grand-père Saumon ?...

— Il sort d'ici.

— Ce sont des ignorants ! fit Vieille-Écrevisse, et ils retireraient le mouvement aux nageoires les mieux portantes, à plus forte raison aux malades. Voulez-vous en croire mon expérience ?...

— Il ne nous reste plus que cela à faire ! avoua piteusement Trotte-Court, avec plus de franchise que de politesse.

— Eh bien ! je ne vous ferai pas défaut. Et je vous le dis : la seule façon de guérir Dame Très-Lente, c'est de lui faire manger un foie de singe.

— Un foie de singe ?

— Parfaitement. Vous le dessécherez bien au soleil jusqu'à ce qu'il ait pris une jolie couleur noirâtre et vous le mangerez par tout petits morceaux. Tant que vous n'aurez pas trouvé le foie de singe en question, diète absolue.

Vieille-Écrevisse, sur ces mots, abandonna le coin de rocher où elle s'était tapie et se laissa reprendre par le courant du fleuve.

— Faites ce que je vous dis ! cria-t-elle en agitant ses pattes avec autorité, et vous vous en trouverez bien.

Les deux tortues regardèrent disparaître la conseillère. Puis Trotte-

Court dit à sa femme :

— Il me semble que son remède doit être efficace : je n'en ai jamais entendu parler, et les choses extraordinaires sont toujours bonnes. Mais je me demande où trouver ce foie de singe.

— Je n'en sais rien ! fit Dame Très-Lente, qui paraissait sur le point de rendre le dernier soupir.

Trotte-Court fouilla et refouilla dans sa cervelle qui était fort étroite, et il finit par se souvenir que sur une des rives du fleuve, en face de la petite île où ils se trouvaient, une bande de singes se livrait matin et soir, sur les grands arbres, à une série d'étourdissantes acrobaties.

L'un d'eux, le plus adroit, se nommait Agile et, trois ou quatre fois, alors que Trotte-Court péchait hors des limites de l'île, il lui avait fait ses plus laides grimaces, ce qui est évidemment, pour un singe, façon de montrer sa sympathie.

La pensée de se nourrir aux dépens d'Agile n'arrêta pas Trotte-Court qui, comme on l'a dit, était doué d'une forte dose d'égoïsme.

— Plus j'y réfléchis, dit-il à Dame Très-Lente, plus je suis persuadé que nous tenons le remède... Ou plutôt que nous allons le tenir, car je vais me mettre en route dès ce soir pour aller chercher ce foie de singe. Je pense que demain, au lever du soleil, je serai sur la rive du fleuve. Ne bouge pas en m'attendant.

Sur cette dernière recommandation – superflue, car Dame Très-Lente était plus morte que vive – Trotte-Court se mit à la nage et s'éloigna avec toute la rapidité possible.

Tout en nageant, il arrangeait dans sa tête ce qu'il allait dire à Agile pour l'engager à le suivre.

— Il faut que je l'amène dans notre île, se disait-il. Arrivé là, je lui ferai faire deux ou trois plongeurs, en le tenant par la queue pour ne pas qu'il m'échappe ; et après cela, lui enlever le foie ne sera plus qu'une petite opération sans importance.

Le désir de se procurer le remède qui lui paraissait de plus en plus souverain, lui fit si bien activer sa nage qu'il parvint à la rive avant la fin de la nuit.

La lune énorme et jaune tremblait dans les ondes mouvantes du fleuve ; un grand félin penché entre les roseaux buvait, avec de retentissants coups de langue, et tous les habitants de la rive célébraient par un concert de bavardages la beauté de la nuit.

Trotte-Court se laissa échouer doucement sur le sable, juste au pied des grands arbres où gambadaient les singes.

— Agile ! cria-t-il, dès qu'il se sentit sur la terre ferme.

Cette voix perçante au son inhabituel – car les tortues mâles aussi bien que femelles ne sont pas très expansives – provoqua un silence soudain. Le félin lui-même s'arrêta de boire ; et Agile qui, à ce moment, pirouettait entre deux branches, n'eut que le temps de se

raccrocher par la queue pour ne pas tomber.

— Agile ! cria de nouveau Trotte-Court.

— Qui m'appelle ? fit Agile qui, la patte en garde-vue sur ses yeux, cherchait à distinguer la silhouette du visiteur.

— C'est moi.

— Ah ! oui, cette espèce de grand plat noir qui a l'air d'être posé là pour que la lune puisse s'y faire la barbe ? Oui ? C'est vous qui m'appellez ? Eh bien, bonsoir, grand plat noir, que me voulez-vous ?

— Je ne suis pas un grand plat noir ! fit Trotte-Court vexé, mais se contraignant. Je suis le Seigneur Tortue, qui habite l'île au milieu du fleuve.

— Bien, excusez-moi, je vous reconnais maintenant. Mais du haut des arbres, vous ressemblez absolument à un grand plat noir... Est-ce que vous venez me demander quelque chose ?

— Pas du tout ! fit Trotte-Court d'un air papelard. Je suis en promenade de ce côté-ci et, comme vous m'êtes très sympathique, j'ai voulu vous dire un petit bonsoir.

— C'est très gentil de votre part ! dit Agile, qui était loin de soupçonner les mauvaises pensées du Seigneur Tortue. Vous m'êtes aussi très sympathique, et, vu de haut toujours, vous m'avez l'air d'être sans méchanceté...

— Aucune ! fit Trotte-Court en donnant à sa voix une inflexion caressante. Mais, dites-moi, j'aimerais bien vous voir de plus près. Il me semble que je gagne un torticolis à essayer de vous regarder.

— Bon ! fit Agile, me voilà !

Et, dégringolant rapidement de branche en branche, il vint se poser auprès de Trotte-Court.

— Ah ! dit celui-ci, quel plaisir de pouvoir vous dire combien je suis charmé de notre connaissance. Quel acrobate vous faites ! J'avais plusieurs fois admiré de loin vos danses sur les arbres, mais de près, c'est encore mieux.

— Il est vrai que je suis assez souple et que mes bonds manquent rarement leur but ! fit Agile avec satisfaction. Je m'excuse de vous parler ainsi du plaisir du mouvement, à vous qui allez et venez avec tant de difficulté, mais si vous saviez comme c'est charmant de se balancer par la queue aux grandes lianes de la forêt, pendant que la lune éclaire tout de ses reflets bleus !...

— Oui, ce doit être délicieux, en effet ! fit Trotte-Court en accentuant son air aimable, quoiqu'il eût verdi de jalousie, mais ce qui serait plus agréable encore, ce serait de prendre ces mêmes ébats au rythme du grand concert des poissons.

— Comment cela ? demanda Agile, intéressé.

— Dans l'île où j'habite – j'y ai une demeure des plus confortables, je puis m'en vanter – nous avons à chaque aurore un merveilleux

concert. Vous ne pouvez l'entendre d'ici – et je le regrette pour vous – car il a lieu dans une des grandes grottes de l'île. Ah ! si vous vous trouviez là à cette heure divine, gambadant entre les stalactites de cristal qui semblent autant de coulées de diamant tombées de la voûte de rochers, pendant que la voix harmonieuse et cuivrée des saumons et des truites se marie à celle si pure et si légère des poissons-lune d'eau douce et des grandes anguilles brunes. Voir cela, entendre cela, quelle féerie !

Trotte-Court avait dit ces mots en feignant si bien l'enthousiasme et le ravissement, qu'Agile n'eut aucune défiance et il dit d'un ton de regret :

— Oui, ce doit être très beau. Et ces stalactites de cristal dont vous me parlez valent certainement les branches des arbres, au point de vue de l'amusement, sans compter le concert...

— Les stalactites valent dix mille fois mieux que les branches des arbres, s'écria Trotte-Court avec autorité ; vous vous laisseriez glisser là-dessus comme sur un bâton de miel ; ou plutôt, il vous semblerait toujours être accroché à des rayons de soleil. Quelles enivrantes sensations ! ajouta le Seigneur Tortue en levant au ciel des yeux extasiés. Et ces chants dont je ne me rassasie pas, bien que je les entende tous les jours ! La vie de la terre a du bon, mais celle des eaux est littéralement merveilleuse. Je puis vous en parler en connaissance de cause, moi qui prends ma part de toutes les deux.

Agile soupira :

— Je dois me contenter des plaisirs de la vie de la terre.

— Et pourquoi cela ? demanda vivement Trotte-Court.

— Mais parce que je ne sais pas nager.

— Si c'est là le seul empêchement, fit le Seigneur Tortue, de plus en plus aimable, il ne vous arrêtera pas longtemps. Perchez-vous sur ma carapace, et je vous transporterai jusqu'à l'île, sans mouiller même le bout de votre queue.

— Vous êtes bien bon ! fit Agile confus ; mais je serai trop lourd pour vous, je vais vous fatiguer...

— Nullement, n'ayez pas cette crainte, dit Trotte-Court qui tremblait à la pensée de voir échapper sa proie. Le plaisir de vous obliger fera que je ne sentirai pas la fatigue. Mais il faut partir tout de suite, car les poissons commencent très exactement leur concert au lever du soleil, et il ne faudrait pas rater le début qui est toujours de toute beauté. En route, mon cher Agile, et je vous assure que vous verrez des choses auxquelles vous ne vous attendez pas.

L'ambiguïté de la phrase échappa à Agile qui, enchanté à la pensée de nouveaux et si attrayants spectacles, s'assit sans plus se faire prier sur la carapace de Trotte-Court.

Celui-ci se mit immédiatement à l'eau et, à toutes pattes, s'éloigna

aussitôt du rivage.

Il nageait avec ardeur, et il avait de la peine à s'empêcher de laisser éclater sa joie de voir réussir si pleinement sa ruse. Mais il se jugeait encore trop près du rivage pour laisser voir sans danger à sa future victime la vérité de ses sentiments.

Le jour était assez loin encore quand le Seigneur Tortue atteignit la moitié de la route qu'il avait à faire. La lune s'effaçait à l'horizon ; un grand silence était étendu sur les rives.

— Il me semble que j'entends déjà comme un bruit de concert ? fit Agile qui prêtait l'oreille avec attention. Mais pourquoi riez-vous ?

Trotte-Court qui ne pouvait plus se contenir avait eu un long et sonore ricanement.

— Qu'avez-vous ? Qu'est-ce qui vous paraît si drôle ? demanda Agile avec une soudaine inquiétude.

— C'est vous qui me paraissez drôle, mon cher Agile, et j'ai bien peur de mourir de rire en plein fleuve ! s'écria Trotte-Court, se laissant aller à son cruel triomphe. Ah ! ah ! ah ! la bonne farce ! et comme elle a pris ! Je vous aurais cru plus malin. Pour un singe, vous êtes bien naïf !

— Que voulez-vous dire ? fit Agile qui frissonnait de l'accent si changé du Seigneur Tortue. N'y a-t-il donc pas de concert ?

— Pas plus de concert qu'il n'y a de poils sur un caillou ! dit Trotte-Court dont toute la carapace était agitée de rire. Vous êtes la plus sottre bête de la terre, d'aller croire au chant des poissons. Mais je suis fort heureux de votre sottise, puisqu'elle m'a valu votre compagnie.

— Nous allons donc tout de même à la grotte aux stalactites ? fit Agile qui ne savait que penser.

— Oui, mon aimable sauteur de branches ! dit le Seigneur Tortue d'un ton moqueur. Nous allons à la grotte en effet, et mieux eût valu pour vous être tombé de la cime d'un arbre et vous être cassé toutes les pattes que d'être en ce moment tranquillement assis sur mon dos et en route pour la grotte aux stalactites.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? demanda encore Agile, dont l'inquiétude allait croissant.

— Tout simplement parce que vous devrez laisser dans la grotte une des meilleures parties de vous-même, mon bel ami. Oui, oui, votre foie, votre cher petit foie de singe que Dame Très-Lente, ma femme, doit manger pour se guérir. Ah ! ah ! ah ! la bonne farce, la bonne farce ! Vous dites que je ne marche pas vite, mais j'ai toujours marché assez vite pour arriver à vous attraper !

— Ainsi, dit Agile en réfléchissant, vous êtes venu me chercher chez moi pour donner mon foie à manger votre femme.

— Tout juste, cher ami. Comme vous savez bien résumer la chose ! Mieux que la deviner ! J'ajouterai, pour vous éclairer tout à fait, que

vosre foie, dans la circonstance, sera absorbé, non pas comme nourriture, mais comme remède...

— Eh bien ! mon pauvre Trotte-Court, vous avez fait fausse route, dit Agile avec calme, et vous aurez beau m'amener chez vous et me dépecer depuis le bout des pattes jusqu'à la tête, vous n'aurez pas mon foie.

— Comment cela ? s'écria Trotte-Court, impressionné par le ton tranquille du singe.

— Est-ce que vous ne savez pas que je prends toujours la précaution de suspendre mon foie à une branche, avant de commencer mes sauts périlleux ? Ceci pour éviter de le laisser tomber dans l'herbe par mégarde et de courir le risque de ne plus le retrouver. Dites, ne le savez-vous pas ? Nous faisons toujours cela, nous autres, singes, et nous n'en avons que plus de liberté dans nos mouvements. Mais vous m'avez emmené si vite que, dans ma hâte à vous accompagner, j'ai oublié de reprendre mon foie à la branche où je l'ai accroché.

Trotte-Court, médusé, s'était arrêté de nager. Le singe reprit, toujours avec le même calme :

— Voilà ce que c'est, on se croit bien malin, bien sûr d'attraper les autres, et puis on ne pense pas à un détail de la première importance. Si, au lieu d'agir avec moi par ruse, méchamment, vous étiez venu, Trotte-Court, vous pour qui je me sentais beaucoup de sympathie, me dire avec simplicité : « Ma femme est malade, voulez-vous me donner votre foie pour elle », je ne vous l'aurais pas refusé. Que mon foie soit dans l'estomac de Dame Très-Lente ou accroché à la branche d'un arbre, il n'y a pas une grande différence pour moi, puisque vous pouvez vous rendre compte par vous-même que je ne suis nullement gêné de ne pas l'avoir en ce moment. Au contraire, il m'embarrasse plutôt, et c'eût été avec plaisir que je vous l'aurais donné. Mais vous n'avez pas bien agi avec moi, Trotte-Court, non, vous n'avez pas bien agi.

Trotte-Court était honteux et ne savait comment se tirer de cette situation ; l'air paisible d'Agile lui en avait imposé absolument, et il ne doutait pas que le foie du singe ne fût accroché à une des branches du grand arbre. Il balbutia :

— Vraiment, je ne sais que faire... Ce n'est pas la peine que je vous amène dans l'île, sans votre foie et, d'autre part...

— Bon ! À mon tour de vous dire que vous vous embarrassez pour peu de chose. Je vois que vous avez agi beaucoup plus par sottise que par méchanceté, aussi ne vous en veux-je pas plus que cela. Faisons la paix. Je consens à vous donner mon foie, pourvu que vous me fassiez vos excuses pour le mauvais tour que vous vouliez me jouer. Revenons à l'arbre, je décrocherai mon foie de la branche, et vous l'emporterez dans votre île. Cela va-t-il ainsi ?

Trotte-Court se confondit en remerciements et en excuses et il reprit à toute vitesse le chemin de la rive où il aborda bientôt tant il mit d'ardeur à nager.

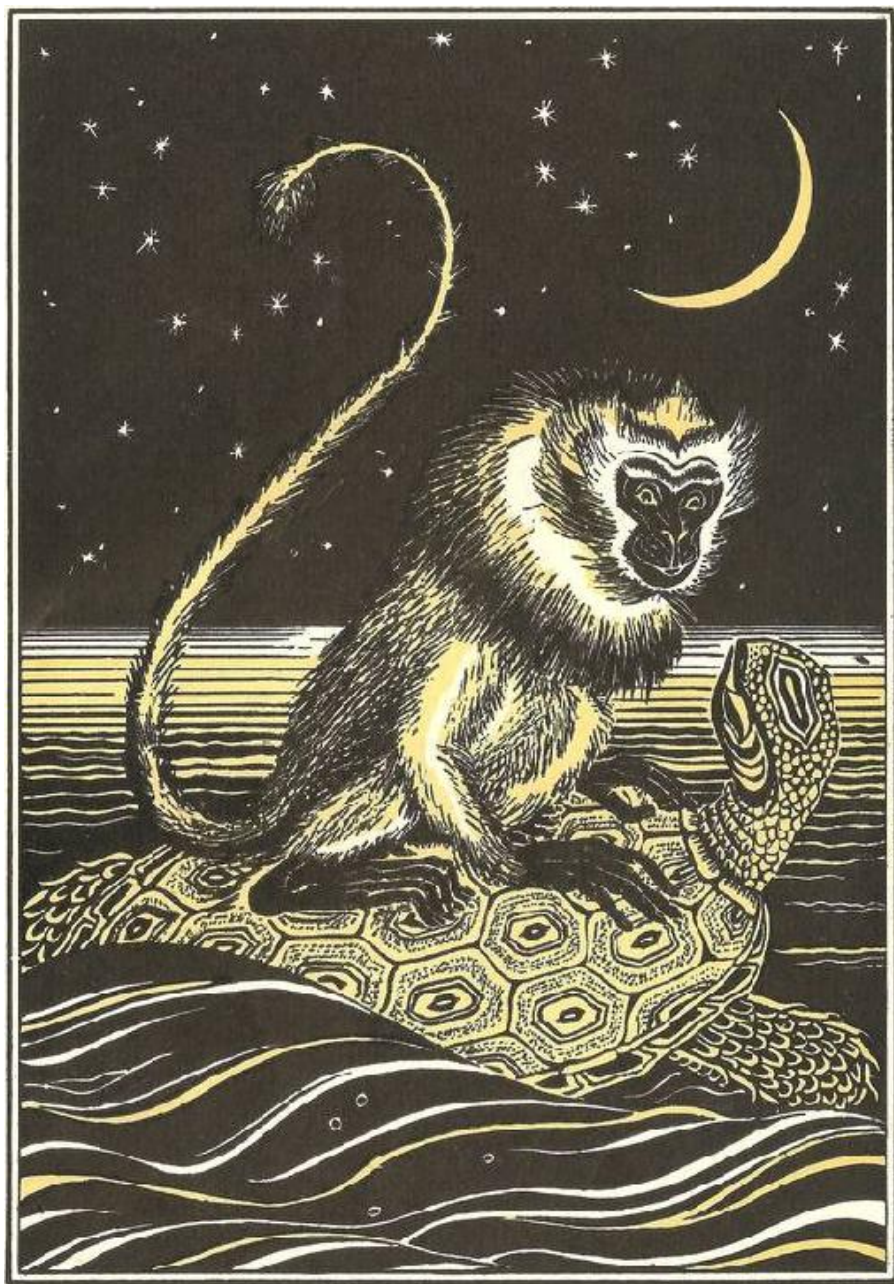
Agile sauta à terre aussitôt et, en un clin d'œil, fut au sommet de l'arbre, où il commença à se balancer agréablement d'une branche à l'autre.

— Et ce foie ? cria Trotte-Court qui s'impatientait.

— Le voilà ! répondit Agile en lui lançant sur la tête un gros caillou. Et quand vous l'aurez avalé, vous comprendrez qu'on ne peut être à la fois, sans inconvénients, menteur et crédule.

Ceci se passait au bruit des eaux tumultueuses du Fleuve Jaune.





Trotte-Court, médusé, s'était arrêté de nager.

Page 248.